

OEUVRES
COMPLETES
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-QUATRIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K.T. Rowe
fren
2-15-89

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

ASMODÉE.

A

AUCUN homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges que par les Perses & les Chaldéens, pendant la captivité. C'est-là qu'ils apprirent, selon dom *Calmet*, qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée*, s'appelait *Hashmodai*, ou *Chammadai*. « On sait, dit *Calmet*, (*a*) qu'il » y a des diables de plusieurs sortes; les uns » sont princes & maîtres des démons, les » autres subalternes & sujets. »

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui épousèrent successivement la belle *Sara*, native de Ragès, à quinze lieues d'Ecbatane? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Hashmodai* roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfesant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le

(*a*) Dom *Calmet*, dissertation sur *Tobie*, page 205.

juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs ? c'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée*, *Chammadai* était juif aussi ; que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve* ; qu'il aimait passionnément les femmes ; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalousie.

En effet, le livre de Tobie nous fait entendre, dans la version grecque, qu'*Asmodée* était amoureux de *Sara : oti daimonion philei autén*. C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Écriture même se proportionnant à notre faiblesse, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure : *Que les enfans de* DIEU (b) *voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raison plus digne de son ministère, & plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée* que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir comme des chevaux & des mulets. *Il faut*, dit-il, (c) *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier* DIEU *tous deux ensemble.*

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour

(b) Genèse, chap. VI.

(c) Ch. VI, v. 16, 17 & 18.

chasser *Asmodée* ; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infaillible pour chasser le diable du corps des filles ? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chasser les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril ? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maîtresses d'*Urbain Grandier*, de *la Cadière* & du frère *Girard* & de mille autres possédées dans le temps qu'il y avait des possédés ?

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour ; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus castus* a été fort renommé ; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-temps qu'*Apollon* se plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore trouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi ! quod nullis amor est medicabilis herbis. (*d*)
D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre ; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (*e*)
Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

(*d*) *Ov. Met.* liv. I.

(*e*) *De Rem. Amor.* liv. I.

La fumée du cœur ou du foie d'un poiſſon fut plus efficace contre *Aſmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en eſt fort en peine, & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir ſur un pur eſprit. Mais il pouvait ſe raſſurer, en ſe ſouvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges & aux démons. C'étaient des corps très-déliés, des corps auſſi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poiſſon rôti. Ces corps reſſemblaient à une fumée; & la fumée d'un poiſſon grillé agiſſait ſur eux par ſympathie.

Non-ſeulement *Aſmodée* s'enfuit, mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il eſt encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu & lui a parlé. On coupe ce ſerpent par morceaux, & ſur le champ tous les tronçons ſe rejoignent, il n'y paraît pas. Dom *Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas*; il faut bien que je le cite auſſi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

ASPHALTE,

Lac Aſphaltide, Sodome.

MOT chaldéen qui ſignifie une eſpèce de bitume. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arroſe l'Euphrate; nos climats en produiſent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suiſſe;

on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an ; la mine a été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des baſſins d'eau, en le mêlant avec de la poix réſine : peut-être un jour en fera-t-on un uſage plus utile.

Le véritable aſphalte eſt celui qu'on tirait des environs de Babylone, & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut compoſé.

Pluſieurs lacs ſont remplis d'aſphalte ou d'un bitume qui lui reſſemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le déſert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris juſqu'à l'entrée du Delta ; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Aſphaltide, connu par le nom de *Sodome*, fut long-temps renommé pour ſon bitume ; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'uſage ; ſoit que la mine, qui eſt ſous les eaux, ait diminué, ſoit que la qualité s'en ſoit altérée, ou bien qu'il ſoit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuſes, & même de groſſes maſſes qui ſurnagent ; on les ramaſſe, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il eſt peut-être auſſi bon ; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures ſont auſſi efficaces les uns que les autres, c'eſt-à-dire, ne ſont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du ſang & de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie.

les baumes de la Mecque, de Judée & du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure & non pas à la guérir : de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Josephe, qui était du pays, dit (*a*) que de son temps le lac de Sodome n'avait aucun poisson, & que l'eau en était si légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* au lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut, après tout, qu'une eau dormante imprégnée de sels & de matières compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de surnager. L'erreur de *Josephe* consiste à donner une cause très-fausse d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir : cependant il est vraisemblable que tout n'est pas alphate dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, & qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette ri-

(*a*) Liv. IV, ch. XXVII.

(1) Depuis l'impression de cet article, on a apporté à Paris de l'eau du lac Asphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la mer qu'en ce qu'elle est plus pesante, & qu'elle contient les mêmes sels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce ou même au fond de la mer, pourraient y nager ; & c'en était assez pour faire crier au miracle un peuple aussi superstitieux qu'ignorant.

vière : mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas, & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Josephe ajoute que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable, & pourrait faire croire que *Josephe* n'a pas été sur le lieu même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume & celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain sulfureux & salé, tel que celui de Naples, de Catane & de Sodome.

La sainte écriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien Testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, & & qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérablés que Sodome & Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue, cette mer Morte, semblable à la mer Caspienne, doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain ; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'Écriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac ; elle dit tout le contraire : DIEU *fit pleuvoir du soufre & du feu venant du ciel ; & Abraham se levant matin regarda Sodome & Gomorrhe & toute la*

terre d'alentour ; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise. (b)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboin, Adama & Segor fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui, & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices, & même dans les plaisirs infames qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse : on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine ? L'Écriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalte avant l'embrasement de Sodome. *Il y avait*, dit-elle, (c) *beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois ; & les rois de Sodome & de Gomorrhe prirent la fuite & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Isaïe* & *Jérémie* disent (d) que Sodome & Gomorrhe ne seront jamais rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomorrhe sur le rivage de la mer morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

(b) Genèse, ch. XIX.

(c) Genèse, ch. XIV, v. 10.

(d) *Isaïe*, ch. XIII. *Jérémie*, ch. II.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables : car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont saumâtres ; on trouve l'asphalte & un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques arabes y habitent encore, & qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaise eau ; que Sodome & Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, & qu'il y eut dans ce temps-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, & en fesaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume & des aromates par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif & du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très-plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel* ; ce n'est donc pas une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel ; c'est un miracle évident. *Flavien Josephe* dit (*e*) qu'il a vu cette statue. *St Justin* & *St Irénée* en parlent comme

(*e*) Antiq. I, ch. II.

d'un prodige qui ſubſiſtait encore de leur temps.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il eſt très-naturel que quelques Juifs ſe fuſſent amuſés à tailler un morceau d'aſphalte en une figure groſſière ; & on aura dit : c'eſt la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'aſphalte très-bien faites qui pourront long-temps ſubſiſter. Mais il faut avouer que *St Irénée* va un peu loin quand il dit : (*f*) La femme de *Loth* reſta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en ſtatue de ſel permanente, & montrant par ſes parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remanſit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, ſed ſtatua ſalis ſemper manens, & per naturalia ea quæ ſunt conſuetudinis hominis oſtendens.*

St Irénée ne ſemble pas s'exprimer avec toute la juſteſſe d'un bon naturaliſte, en diſant : La femme de *Loth* n'eſt plus de la chair corruptible, mais elle a ſes règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur, on s'exprime encore plus énergiquement :

Dicitur & vivens alio ſub corpore ſexûs
Mirificè ſolito diſpungere ſanguine menſes.

C'eſt ce qu'un poëte du temps de *Henri II* a traduit ainſi dans ſon ſtyle gaulois :

La femme à Loth, quoique ſel devenue,
Eſt femme encor ; car elle a ſa menſtrue.

(*f*) Liv. IV, ch. II.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est dans ces déserts que les anciens mythologistes prétendent que *Myrrhe*, petite-fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché avec son père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologistes assurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuse; est cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

Quoi qu'il en soit, aucun de nos voyageurs ne s'est encore avisé d'examiner le terrain de Sodome, son asphalte, son sel, ses arbres & leurs fruits, de peser l'eau du lac, de l'analyser, de voir si les matières spécifiquement plus pesantes que l'eau ordinaire y surnagent, & de nous rendre un compte fidelle de l'histoire naturelle du pays, Nos pélerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches : ce désert est devenu infesté par des Arabes vagabonds qui courent jusqu'à Damas, qui se retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainsi les curieux sont fort peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

Il est bien triste pour les doctes que parmi tous les sodomites que nous avons, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui nous ait donné des notions de leur capitale,

ASSASSIN, ASSASSINAT.

SECTION PREMIÈRE.

NOM corrompu du mot *Ehissessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue absolument étrangère, & de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche & de plume en plume: il faut des siècles pour la détruire.

Il y avait du temps des croisades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchassissin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek*, signifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *seigneur* vient de *senior* vieillard, & que le mot *graf*, *comte*, veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déféré aux vieillards chez presque tous les peuples. Ensuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik*, de *graf*, de *seigneur*, de *comte*, a été donné à des enfans; & les Allemands appellent un bambin de quatre ans, *monsieur le comte*, c'est-à-dire, *monsieur le vieux*.

Les croisés nommèrent le vieux des montagnards arabes, *le vieil de la montagne*, & s'imaginèrent que c'était un très-grand prince,

parce qu'il avait fait tuer & voler sur le grand chemin un comte de *Montferrat* & quelques autres seigneurs croisés. On nomma ces peuples *les assassins*, & leur chik *le roi du vaste pays des assassins.* Ce vaste pays contient cinq à six lieues de long sur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, semé de rochers, comme l'est presque toute la Palestine, mais entre-coupé de prairies assez agréables, & qui nourrissent de nombreux troupeaux, comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces assassins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits, puisqu'il y avait alors un soudan de Damas qui était très-puissant.

Nos romanciers de ces temps-là, aussi chimériques que les croisés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des assassins, en 1236, craignant que le roi de France *Louis IX*, dont il n'avait jamais entendu parler, ne se mît à la tête d'une croisade, & ne vînt lui ravir ses États, envoya deux grands seigneurs de sa cour, des cavernes de l'anti-Liban à Paris pour assassiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'assassinat : je dis en pleine mer, car ces deux émirs envoyés pour tuer *Louis*, & les deux autres pour lui sauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés, ce qui redouble encore le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé

un vaiſſeau de croiſés tout prêt pour les tranſporter amicalement, & les deux autres, encore un autre vaiſſeau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres quoique *Joinville* contemporain, qui alla ſur les lieux, n'en diſe mot.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Le jéſuite *Maimbourg*, le jéſuite *Daniel*, vingt autres jéſuites, *Mézerai*, quoiqu'il ne ſoit pas jéſuite, répètent cette abſurdité. L'abbé *Véli*, dans ſon *Hiſtoire de France*, la redit avec complaiſance, le tout ſans aucune diſcuſſion, ſans aucun examen, & ſur la foi d'un *Guillaume de Nangis* qui écrivait environ ſoixante ans après cette belle aventure, dans un temps où l'on ne compilait l'hiſtoire que ſur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choſes vraies & utiles, l'immenſité de nos livres d'hiſtoire ſe réduirait à bien peu de choſe; mais on ſaurait plus & mieux.

On a pendant ſix cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ſes jeunes élus dans ſes jardins délicieux, leur feſait accroire qu'ils étaient en paradis, & les envoyait enſuite aſſaſſiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau;
Craint n'était-il pour l'immenſe campagne

qu'il

Qu'il possédât, ni pour aucun monceau
D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses,
Qui de maints faits courageux étaient causes.
Il choisissait entr'eux les plus hardis,
Et leur fesait donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
(Du paradis de son législateur.)
Rien n'en a dit ce prophète menteur,
Qui ne devînt très-croyable & sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?
On les fesait tous boire de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient sens & raison.
En cet état, privés de connaissance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance,
Plus que maillés & beaux par excellence ;
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui, leur boisson curée,
S'émerveillaient de voir cette cuvée,
Et se croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des oiseaux de ces bois ;
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde ;

Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les fesait aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
Que quelques jours de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion,
Déterminés ; & qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de *la Fontaine*, aux vers faibles près ; & il y a cent anecdotes historiques qui n'auraient été bonnes que là.

SECTION II.

L'ASSASSINAT étant, après l'empoisonnement, le crime le plus lâche & le plus punissable, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raison singulière n'a pas toujours été d'accord avec la raison des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il se donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie,

la tactique, les fortifications, l'hiſtoire de ſon pays; il eſt bien éloigné de lui inſpirer l'amour de ſon roi & de ſa patrie: il ſe borne à en faire un garçon menuiſier. Il veut que ce gentilhomme menuiſier, quand il a reçu un démenti ou un ſoufflet, au lieu de les rendre & de ſe battre, *aſſaſſine prudemment ſon homme.* Il eſt vrai que *Molière*, en plaiſantant dans l'Amour peintre, dit qu'*aſſaſſiner eſt le plus ſûr*; mais l'auteur du roman prétend que c'eſt le plus raiſonnable & le plus honnête. Il le dit très-ſérieuſement; & dans l'immenſité de ſes paradoxes, c'eſt une des trois ou quatre choſes qu'il ait dites le premier. Le même eſprit de ſageſſe & de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit ſouvent accompagner ſon diſciple dans un lieu de proſtitution, (*e*) le fait décider que ce diſciple doit être un aſſaſſin. Ainſi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, conſiſte à manier le rabot, & à mériter le grand remède & la corde.

Nous doutons que les pères de famille s'empreſſent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous ſemble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans le Télémaque: mais auſſi il faut avouer que notre ſiècle s'eſt fort écarté en tout du grand ſiècle de *Louis XIV*.

Heureuſement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs inſenſées. On y voit ſouvent une philoſophie qui ſemble hardie; mais non pas cette

(*e*) *Émile*, tome III, page 261.

bavarderie atroce & extravagante, que deux ou trois fous ont appelée *philosophie*, & que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

ASSEMBLÉE.

TERME général qui convient également au profane, au sacré, à la politique, à la société, au jeu, à des hommes unis par les lois, enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots, & toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes sont dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne sont pas.

L'assemblée légale des Athéniens s'appelait *Église*. (*)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans; on disait *une troupe de huguenots*; mais la politesse bannissant tout terme odieux, on se servit du mot *assemblée* qui ne choque personne.

En Angleterre l'Église dominante donne le nom d'assemblée, *Meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

Le mot d'*assemblée* est celui qui convient le mieux, quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur temps dans une maison dont on leur fait les honneurs, & dans laquelle on joue, on cause,

(*) Voyez *Église*.

on soupe, on danse, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée* ; c'est un rendez-vous d'amis, & les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversazione*, *ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit* ; mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghèse*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui signifient en effet *redoutables*, & d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici* ; on est revenu au mot *assemblée* qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous* : mais il est plus fait pour une petite compagnie, & sur-tout pour deux personnes.

ASTROLOGIE.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que la magie. Car si personne n'a vu ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Peris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vu

ſouvent des prédictions d'aſtrologues réuſſir. Que de deux aſtrologues conſultés ſur la vie d'un enfant & ſur la ſaiſon, l'un diſe que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluie, & l'autre le beau temps; il eſt bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des aſtrologues, c'eſt que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le ſoleil, qui à l'équinoxe était dans le belier du temps des Argonautes, ſe trouve aujourd'hui dans le taureau; & les aſtrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maiſon du ſoleil ce qui appartient viſiblement à une autre. Cependant ce n'eſt pas encore une raiſon démonſtrative contre l'aſtrologie. Les maîtres de l'art ſe trompent; mais il n'eſt pas démontré que l'art ne peut exiſter.

Il n'y a pas d'abſurdité à dire : Un tel enfant eſt né dans le croiſſant de la lune, pendant une ſaiſon orageuſe, au lever d'une telle étoile; ſa conſtitution a été faible, & ſa vie malheureuſe & courte, ce qui eſt le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire, celui-ci eſt né quand la lune eſt dans ſon plein, le ſoleil dans ſa force, le temps ſerein, au lever d'une telle étoile; ſa conſtitution a été bonne, ſa vie longue & heureuſe. Si ces obſervations avaient été répétées, ſi elles s'étaient trouvées juſtes, l'expérience eût pu au bout de quelques milliers de ſiècles former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait penſé, avec quelque vraiſemblance, que les hommes ſont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & ſemer que dans certaines

saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un temps heureux, & cependant il est mort au berceau, l'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres, plantés dans la saison convenable, périssent ; je vous ai répondu des astres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse : car on aurait très-bien pu se défendre, en fesant voir que le paysan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même temps que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape, les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, & qu'il est impossible dans les règles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'est donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se sont aperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais, avant d'être détrompés, ils ont été longtemps crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui florissait aux quinzième & seizième siècles, & qui travailla longtemps à la réforme du calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge uni-

versel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, & rien n'est plus plausible; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars* se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empressaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse nommé *Auriol* fit faire sur-tout une grande arche pour lui, sa famille & ses amis: on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin, le mois de février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau: jamais mois ne fut plus sec, & jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous: presque tous les princes continuèrent de les consulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers*, & un italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années, (*) de quoi je leur demande humblement pardon.

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

ASTRONOMIE,

ASTRONOMIE,

Et encore quelques réflexions sur l'astrologie.

M. *Duval* qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui, en s'abaissant vers le couchant, semblait toucher aux derniers arbres d'un bois ; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres ; il y courut, & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans, la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, & il fut encore plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparition totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer & d'admirer ; c'était beaucoup ; il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité & cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel & sans autre maître que ses yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entr'elles de position. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à peu près comme la lune ; il l'observa toutes les nuits, elle disparut long-

temps à ses yeux, & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil, qui de mois en mois se levait & se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échappa point; il marqua les solstices avec deux piquets, sans savoir ce que c'était que les solstices. (1)

Il me semble qu'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très-attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, & qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entr'elle & le flambeau. C'est ainsi qu'en usa *Galilée* lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le doge & les sénateurs de Venise sur la tour de St Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de temps les causes de la course apparente du soleil &

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire observer ici que cet enfant, qui devint un homme de lettres très-instruit & d'un esprit original & piquant, n'eut jamais que des connaissances très-médiocres en astronomie.

de la révolution journalière des étoiles fixes.
Il reconnaîtra ſur-tout les conſtellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un aſtronome il y a environ cinquante ans, & qui ne ſont pas aſſez connus.

Delta aries, perſeum taurus, geminique capellam,
Nil castor, plauſtrum leo, virgo comam, atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert ſcorpius, Antinoum arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida piſces.

Les ſyſtèmes de *Ptolémée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle puiſqu'ils ſont faux; ils ne peuvent jamais ſervir qu'à expliquer quelques paſſages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le ſecond livre des Métamorphoſes d'*Ovide*, le ſoleil dit à *Phaéton*:

Adde quod aſſiduâ rapitur vertigine cœlum,
Nitor in adverſum, nec me, qui cœtera, vincit
Impetus, & rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empyrée,
Je réſiſte moi ſeul, moi ſeul je ſuis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma courſe aſſurée.

Cette idée d'un premier mobile qui feſait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impoſſible, & du ſoleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avançait pourtant inſenſiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a au-

cune cause, ne ferait qu'embarrasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que soit que la terre tourne sur elle-même & autour du soleil, soit que le soleil achève sa révolution en une année, les apparences sont à peu près les mêmes, & qu'en astronomie on est obligé de juger par ses yeux avant que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vîte la cause des éclipses de lune & de soleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune & une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres ne se meuvent point dans un même plan & sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne sera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu prédire les éclipses en connaissant la ligne circulaire dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures. Après quoi ces astres paraissent recommencer le même cours ; de sorte qu'en fesant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédisait au juste quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent

aisément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La précession des équinoxes même ne l'effraiera pas. On se contentera de lui dire que le soleil a paru avancer continuellement dans sa course annuelle d'un dégré en soixante & douze ans vers l'Orient, & que c'est ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité :

Contrarius evehor orbi.

Ma carrière est contraire au mouvement des cieux.

Ainsi le bélier, dans lequel le soleil entrait autrefois au commencement du printemps, est aujourd'hui à la place où était le taureau ; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un respect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du soleil dans le bélier au premier jour du printemps.

Quand on commence à posséder quelques principes d'astronomie, on ne peut mieux faire que de lire les institutions de M. le *Monnier* & tous les articles de M. d'*Alembert* dans l'Encyclopédie concernant cette science. Si on les rassemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, & de l'entrée du soleil dans d'autres constellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'astrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre siècle, pour détruire cette extravagance universelle,

qui a si long-temps infecté le genre-humain, & qui est encore fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge: ainsi il aurait fallu que *Gauric* & *Michel Morin* eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les lois de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité & leur sots disciples, qui ont été si bien reçus & si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* stationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* stationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrogade, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogades ni stationnaires; & il suffirait d'une légère connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que malgré la physique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours au point que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances, & sur-tout très-profonds dans l'histoire, entêtés toute leur vie d'une erreur si méprisable? Mais cette erreur était ancienne, & cela suffit.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs avaient prédit l'avenir, donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens,

on évoquait des ombres ; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des ferpens. Il n'y a qu'à favoir bien précifément la formule dont on fe fervait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'eft pas la faute de l'art, c'eft la faute des artiftes. *Michel Morin* eft mort avec fon fecret. C'eft ainfi que les alchimiftes parlent de la pierre philofophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, difent-ils, c'eft que nous ne fommes pas encore affez au fait ; mais il eft certain qu'elle eft dans la clavicule de *Salomon* ; & avec cette belle certitude, plus de deux cents familles fe font ruinées en Allemagne & en France.

Ne vous étonnez donc point fi la terre entière a été la dupe de l'aftrologie. Ce pauvre raifonnement, *il y a de faux prodiges, donc il y en a de vrais*, n'eft ni d'un philofophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela eft faux & abfurde, donc cela fera cru par la multitude. Voilà une maxime plus vraie.

Étonnez-vous encore moins que tant d'hommes, d'ailleurs très-élevés au-deffus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés fur le moindre de leurs intérêts, aient été fi ridiculement féduits par cette impertinence de l'aftrologie. Ils étaient très-orgueilleux & très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le refte de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne fe mêlaient pas. Ils reffemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète, & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *Vous en parlez fort à votre aife, vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valstein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince, & par conséquent pensait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'assiégeait une ville, il ne livrait une bataille qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais comme ce grand-homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conseil un fripon d'italien, nommé *Jean-Baptiste Séni*, auquel il entretenait un carrosse à six chevaux, & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de pension. *Jean-Baptiste Séni* ne put jamais prévoir que *Valstein* serait assassiné par les ordres de son gracieux souverain *Ferdinand II*, & que lui *Séni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il est évident qu'on ne peut rien savoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être si fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon ; vous pourrez parier dix mille contre un qu'il sera mangé, mais vous n'en êtes pas absolument sûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas* & de *Roland le fou*, qui restèrent si long-temps dans le ventre d'un poisson.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* & le cardinal d'*Ailli* ont fait tous deux l'horoscope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les astres combien de diables il chasserait du corps des possédés, & par quel genre de mort il devait finir ; mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs que, dans une secte qui passe pour chrétienne, on ne croit pas

qu'il ſoit poſſible à l'intelligence ſuprême de voir l'avenir autrement que par une *ſuprême conjecture;* car l'avenir n'exiſtant point, c'eſt, ſelon eux, une contradiction dans les termes, de voir préſent ce qui n'eſt pas.

ATHÉE.

SECTION I.

Il y a eu beaucoup d'athées chez les chrétiens, il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe, & qui à l'examen paraîtra une vérité, c'eſt que la théologie avait ſouvent jeté les eſprits dans l'athéiſme, & qu'enfin la philoſophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité, quand les ſeuls qui la leur annonçaient diſputaient ſur ſa nature. Les premiers pères de l'Egliſe feſaient preſque tous DIEU corporel. Les autres enſuite, ne lui donnant point d'étendue, le logeaient cependant dans une partie du ciel; il avait ſelon les uns créé le monde dans le temps, & ſelon les autres il avait créé le temps: ceux-là lui donnaient un fils ſemblable à lui; ceux-ci n'accordaient point que le fils fût ſemblable au père. On diſputait ſur la manière dont une troiſième perſonne dérivait des deux autres.

On agitait ſi le fils avait été compoſé de deux perſonnes ſur la terre. Ainſi la queſtion était, ſans qu'on s'en aperçût, s'il y avait dans la Divinité cinq perſonnes, en comptant deux pour JESUS-CHRIST ſur la terre & trois dans le ciel; ou quatre perſonnes, en ne comptant

le CHRIST en terre que pour une ; ou trois personnes, en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On disputait sur sa mère, sur la descente dans l'enfer & dans les limbes, sur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-DIEU, & dont on buvait le sang de l'homme-DIEU ; & sur sa grâce, & sur ses saints, & sur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité si peu d'accord entr'eux, & prononçant anathème les uns contre les autres, de siècle en siècle, mais tous d'accord dans la soif immodérée des richesses & de la grandeur ; lorsque d'un autre côté on arrêtait la vue sur ce nombre prodigieux de crimes & de malheurs dont la terre était infectée, & dont plusieurs étaient causés par les disputes mêmes de ces maîtres des ames : il faut l'avouer, il semblait permis à l'homme raisonnable de douter de l'existence d'un être si étrangement annoncé, & à l'homme sensible d'imaginer qu'un Dieu qui aurait fait librement tant de malheureux n'existait pas.

Supposons, par exemple, un physicien du quinzième siècle qui lit, dans la Somme de *St Thomas*, ces paroles : *Virtus cœli loco spermatis sufficit cum elementis & putrefactione ad generationem animalium imperfectorum. La vertu du ciel au lieu de sperme suffit avec les élémens & la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits*. Voici comme ce physicien aura raisonné : Si la pourriture suffit avec les élémens pour faire des animaux informes, apparemment qu'un peu plus de pourriture & un peu plus de chaleur fait aussi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'est ici que la vertu de la

nature. Je penserai donc, avec *Epicure* & *St Thomas*, que les hommes ont pu naître du limon de la terre & des rayons du ſoleil : c'eſt encore une origine aſſez noble pour dès êtres ſi malheureux & ſi méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me préſente que ſous tant d'idées contradictoires & révoltantes ? Mais enfin la phyſique eſt née, & la philoſophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un ſeul inſecte ni un ſeul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître par-tout des germes, des rapports, des moyens, & une correſpondance étonnante entre tous les êtres. On a ſuivi les traits de lumière qui partent du ſoleil pour aller éclairer les globes & l'anneau de *Saturne* à trois cents millions de lieues, & pour venir ſur la terre former deux angles oppoſés au ſommet dans l'œil d'un ciron, & peindre la nature ſur ſa rétine. Un philoſophe a éte donné au monde, qui a découvert par quelles ſimples & ſublimes lois tous les globes céleſtes marchent dans l'abyme de l'eſpace. Ainſi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier, & tant de lois toujours conſtantes ont prouvé un légiſlateur. La ſaine philoſophie a donc détruit l'athéiſme à qui l'obſcure théologie prêtait des armes.

Il n'eſt reſté qu'une ſeule reſſource au petit nombre d'eſprits difficiles qui, plus frappés des injuſtices prétendues (*) d'un être ſuprême que de ſa ſageſſe, ſe ſont obſtinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit : La nature exiſte de toute

(*) Voyez l'article *du bien & du mal*.

éternité : tout eſt en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or, ſi tout change à jamais, il faut que toutes les combinaiſons poſſibles arrivent ; donc la combinaiſon préſente de toutes les choſes a pu être le ſeul effet de ce mouvement & de ce changement éternel. Prenez ſix dés, il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amènerez pas une chance de ſix fois ſix ; mais auſſi en 46655 le pari eſt égal. Ainſi, dans l'infinité des ſiècles, une des combinaiſons infinies, telle que l'arrangement préſent de l'univers, n'eſt pas impoſſible.

On a vu des eſprits, d'ailleurs raiſonnables, ſéduits par cet argument ; mais ils ne conſidèrent pas qu'il y a l'infini contr'eux, & qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'exiſtence de DIEU. Ils doivent encore conſidérer que ſi tout change, les moindres eſpèces des choſes ne devraient pas être immuables, comme elles le ſont depuis ſi long-temps. Ils n'ont du moins aucune raiſon pour laquelle de nouvelles eſpèces ne ſe formeraient pas tous les jours. Il eſt au contraire très-probable qu'une main puiſſante, ſupérieure à ces changemens continuels, arrête toutes les eſpèces dans les bornes qu'elle leur a preſcrites. Ainſi le philoſophe qui reconnaît un Dieu a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude, & l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruiſent l'athéiſme dans la philoſophie.

Il eſt évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'eſt certainement l'intérêt de

tous les hommes qu'il y ait une divinité qui punisse ce que la justice humaine ne peut réprimer; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu que d'en adorer un barbare auquel on sacrifierait des hommes, comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité sera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs, sous *Moïse*, n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'âme & d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenses & des peines purement temporelles; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïse* commande aux lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères, pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion, on en massacre vingt-quatre mille pour avoir eu commerce avec les filles du pays; & douze mille sont frappés de mort, parce que quelques-uns d'entr'eux ont voulu soutenir l'arche qui était prête à tomber. On peut, en respectant les décrets de la Providence, affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes qui ne croyaient pas une autre vie, être absolument athées & vivre, que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très-certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées, parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin, en jouissant de la douceur de leurs mœurs & de leurs lois, que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de fers dans

les prisons de l'inquisition, pour en sortir couvert d'une robe ensoufrée, parsemée de diables, & pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister ont donc eu raison : car ce sont les lois qui forment la société, & ces athées étant d'ailleurs philosophes peuvent mener une vie très-sage & très-heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'*Epicures*, de *Simonides*, de *Protagoras*, de *Des-Barreaux*, de *Spinosa*; peuplez une autre ville de jansénistes & de molinistes, dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles & de querelles? L'athéisme, à ne le considérer que par rapport à cette vie, serait très-dangereux chez un peuple farouche: des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées. Quiconque a vécu & a vu, sait que la connaissance d'un Dieu, sa présence, sa justice n'ont pas la plus légère influence sur les guerres, sur les traités, sur les objets de l'ambition, de l'intérêt, des plaisirs qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable de passer sa vie auprès d'eux, qu'avec des superstitieux & des fanatiques. J'attendrai, il est vrai, plus de justice de celui qui croira un Dieu que de celui qui n'en croira pas; mais je n'attendrai qu'amertume & persécution du superstitieux. L'athéisme & le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer & déchirer

la société; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes, & le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. (*)

SECTION II.

En Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu & il y a encore beaucoup d'athées par principes : car il n'y a que de jeunes prédicateurs sans expérience & très-mal informés de ce qui se passe au monde, qui assurent qu'il ne peut y avoir d'athées. J'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons physiciens, & j'avoue que j'ai été bien surpris que des hommes qui démêlent si bien les ressorts de la nature, s'obstinassent à méconnaître la main qui préside si visiblement au jeu de ces ressorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduisent au matérialisme, c'est qu'ils croient le monde infini & plein, & la matière éternelle; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent, puisque presque tous les neuwtoniens que j'ai vus admettant le vide & la matière finie, admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie, comme tant de philosophes & *Descartes* même l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'être suprême; si le vide est impossible, la matière existe nécessairement; si elle existe nécessairement, elle existe de toute éternité; donc dans ces principes on peut se passer d'un Dieu

(*) Voyez *Religion*.

créateur, fabricateur & conservateur de la matière.

Je sais bien que *Descartes*, & la plupart des écoles qui ont cru le plein & la matière indéfinie, ont cependant admis un Dieu; mais c'est que les hommes ne raisonnent & ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment, *Epicure* & son apôtre *Lucrèce* auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient: car en admettant le vide & la matière finie, vérité qu'ils ne fesaient qu'entrevoir, il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'être nécessaire, existant par lui-même, puisqu'elle n'était pas indéfinie; ils avaient donc dans leur propre philosophie, malgré eux-mêmes, une démonstration qu'il y a un autre être suprême, nécessaire, infini, & qui a fabriqué l'univers. La philosophie de *Newton*, qui admet & qui prouve la matière finie & le vide, prouve aussi démonstrativement un Dieu.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité; il en faut pour chaque espèce d'homme; un cathéchiste de paroisse dit qu'il y a un Dieu à des enfans; mais *Newton* le prouve à des sages.

A Londres, après les guerres de *Cromwell* sous *Charles II*, comme à Paris après les guerres des *Guises* sous *Henri IV*, on se piquait beaucoup d'athéisme; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté à celui des plaisirs, & ayant corrompu leur esprit successivement dans la guerre & dans la mollesse, ne raisonnaient que très-médiocrement; plus on a depuis

depuis étudié la nature, plus on a connu son auteur.

J'ose écrire une chose, c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers; elle est la religion dominante à la Chine, c'est la secte des sages chez les mahométans, & de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion; elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie, dans les cloîtres & dans le conclave; c'est une espèce de secte, sans association, sans culte, sans cérémonies, sans dispute & sans zèle, répandue dans l'univers sans avoir été prêchée. Le théisme se rencontre au milieu de toutes les religions comme le judaïsme; ce qu'il y a de singulier c'est que l'un étant le comble de la superstition, abhorré des peuples & méprisé des sages, est toléré partout à prix d'argent, & l'autre étant l'opposé de la superstition, inconnu au peuple & embrassé par les seuls philosophes, n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théistes qu'en Angleterre. Plusieurs personnes demandent s'ils ont une religion ou non.

Il y a deux sortes de théistes : ceux qui pensent que DIEU a fait le monde sans donner à l'homme des règles du bien & du mal. Il est clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philosophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle, & il est certain que ceux-là ont une religion quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce sont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques

qu'elle porte dans son sein, & qui renoncent à elle sans songer à la détruire : toutes les autres sectes veulent dominer ; chacune est comme les corps politiques qui veulent se nourrir de la substance des autres, & s'élever sur leur ruine ; le théisme seul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théistes qui aient cabalé dans aucun état.

Il y a eu à Londres une société de théistes qui s'assemblèrent pendant quelque temps auprès du temple. Voer ; ils avaient un petit livre de leurs lois ; la religion sur laquelle on a composé ailleurs tant de gros volumes, ne contenait pas deux pages de ce livre.

Leur principal axiome était ce principe : La morale est la même chez tous les hommes, donc elle vient de DIEU ; le culte est différent, donc il est l'ouvrage des hommes.

Le second axiome était : Que les hommes étant tous frères & reconnaissant le même Dieu, il est exécrable que des frères persécutent leurs frères, parce qu'ils témoignent leur amour au père de famille d'une manière différente. En effet, disaient-ils, quel est l'honnête homme qui ira tuer son frère aîné ou son frère cadet, parce que l'un aura salué leur père commun à la chinoise & l'autre à la hollandaise, sur-tout dès qu'il ne sera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui fasse la révérence ? il paraît que celui qui en userait ainsi, ferait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je sais bien que ces maximes mènent tout droit au *dogme abominable & exécrable de la tolérance* : aussi je ne fais que rapporter sim-

plement les choses. Je me donne bien de garde d'être controversiste. Il faut convenir cependant que si les différentes sectes qui ont déchiré les chrétiens, avaient eu cette modération, la chrétienté aurait été troublée par moins de désordres, saccagée par moins de révolutions, & inondée par moins de sang.

Plaignons les théistes de combattre notre sainte révélation. (*) Mais d'où vient que tant de calvinistes, de luthériens, d'anabaptistes, de nestoriens, d'ariens, de partisans de Rome, d'ennemis de Rome, ont été si sanguinaires, si barbares, & si malheureux, persécutans & persécutés? c'est qu'ils étaient *peuple.* D'où vient que les déistes, même en se trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes? c'est qu'ils sont *philosophes.* La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-sept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par siècle, tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la justice, que ceux qui sont morts par la main des autres bourreaux soudoyés & rangés en bataille, le tout pour le salut du prochain & la plus grande gloire de DIEU.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion aussi modérée que le théisme, & qui paraît si conforme à la raison, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire grand & petit, on trouve de pieuses herbières, de dévotes revendeuses, de molinistes duchesses, de scrupuleuses cou-

(*) Voyez l'avertissement des éditeurs, tome I; *Philosophie.*

turières qui se feraient brûler pour l'anabaptisme, de saints cochers de fiacre qui sont tout-à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius*; mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théistes. C'est que le théisme doit encore moins s'appeler une religion qu'un système de philosophie, & que le vulgaire des grands & le vulgaire des petits n'est point philosophe.

Locke était un théiste déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre des idées innées de ce grand philosophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la justice. Si cela était, la morale ne serait plus la même, la voix de DIEU ne se ferait plus entendre aux hommes; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange son père, & où l'on rend un service d'ami en couchant avec la femme de son voisin; mais si cela est vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, ne soit une loi générale. Car si on mange son père, c'est quand il est vieux, qu'il ne peut plus se traîner, & qu'il serait mangé par les ennemis: or quel est le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à son fils, qu'à l'ennemi de sa nation? De plus, celui qui mange son père espère qu'il sera mangé à son tour par ses enfans.

Si l'on rend service à son voisin en couchant avec sa femme, c'est lorsque ce voisin ne peut avoir un fils, & en veut avoir un: car autrement il en serait fort fâché. Dans l'un & dans l'autre de ces cas, & dans tous les autres la loi naturelle, *ne fais à autrui que ce que*

tu voudrais qu'on te fît, subsiste. Toutes les autres règles si diverses & si variées se rapportent à celle-là. Lors donc que le sage métaphysicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées, & qu'ils ont des idées différentes du juste & de l'injuste, il ne prétend pas assurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet instinct d'amour propre qui les conduit tous nécessairement. (*a*)

ATHÉISME.

SECTION I.

De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme & l'idolâtrie.

IL me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome* sur les athées & sur les idolâtres : sentiment soutenu autrefois par *St Thomas*, *St Grégoire de Nazianze*, *St Cyprien* & *Tertullien* ; sentiment qu'*Arnobe* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux païens : *Ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos dieux, & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu, que de leur imputer des actions infames ?* sentiment établi long-

(*a*) Voyez les articles, *amour-propre*, *Athéisme* & *Théisme* ; & l'ouvrage intitulé, *Profession de foi des théistes*, & les *Lettres de Memmius à Cicéron*, Philosophie, tome I.

temps auparavant par *Plutarque*, qui dit *qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de Plutarque que si on disait : Il y a un Plutarque inconstant, colère & vindicatif;* sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome*; & rendu encore plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

« Il y a deux portiers à la porte d'une mai» son; on leur demande : Peut-on parler à » votre maître ? il n'y est pas, répond l'un; » il y est, répond l'autre; mais il est occupé » à faire de la fausse monnaie, de faux con» trats, des poignards & des poisons, pour » perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir ses » desseins. L'athée ressemble au premier de » ces portiers, le païen à l'autre. Il est donc » visible que le païen offense plus grièvement » la Divinité que ne fait l'athée. »

Avec la permission du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'est point-là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées, il ne faut pas qu'il dise : Mon maître n'est point ici; il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître; celui que vous prétendez mon maître n'existe point; mon camarade est un sot, qui vous dit que Monsieur est occupé à composer des poisons & à aiguiser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel-être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné, & *Bayle*, dans ses discours un peu diffus, s'est oublié

jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque* à ceux qui prétendent que *Plutarque* est un homme insociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde ? mais il importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'être suprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de savoir qui offense le plus l'être suprême de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation, si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes, sans y penser, tombent presque toujours dans les idées du vulgaire, en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire, qu'il est colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur & vengeur, qui récompense les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes secrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par des lieux communs qui ne signifient rien. Les partisans de *Bayle* & ses ennemis ont presque toujours combattu sans se rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une

impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'eſt pas, à ce qu'il me ſemble, ce qu'il fallait conſidérer. On devait diſtinguer les métamorphoſes d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il eſt très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le dieu que les Romains appelaient *Deus optimus maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas cenſé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *Céſar*, ni *Céſar* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter très-bon & très-juſte*, & les dieux ſecondaires punifſaient le parjure dans les enfers. Auſſi les Romains furent-ils très-longtemps les plus religieux obſervateurs des fermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc long-temps diſputé ſur une chimère; & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent.

On demande enſuite ſi un peuple d'athées peut ſubſiſter; il me ſemble qu'il faut diſtinguer entre le peuple proprement dit, & une ſociété de philoſophes au-deſſus du peuple. Il eſt très-vrai que par tout pays la populace

a

a besoin du plus grand frein ; & que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cents paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales & sur-tout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entièrement sauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaissent rien, ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister, on peut dire : Ils vivent en société, & ils sont sans Dieu ; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi, & que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares anthropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge ne crussent en DIEU.

SECTION II.

Des athées modernes. Raiſons des adorateurs de DIEU.

NOUS ſommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle ſoit. Cet argument eſt vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de léviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler : & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon*, qui ne connaiſſait pas une de ces lois, l'éloquent, mais le chi-

mérique *Platon*, qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle; l'étrange *Platon*, qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler DIEU *l'éternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice? *Spinosa* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

Raisons des athées.

J'AI cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment: La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en fesant abstraction de tout le reste; & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres ne se trouveront pas où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes

celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe, ne seront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cents vingt hasards contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles, selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cents vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes : vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement ; donc il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi, disent-ils, non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement ; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

Réponse.

TOUTE cette supposition me paraît prodigieusement chimérique pour deux raisons ; la

première, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne ſauriez prouver qu'il ſoit poſſible que le ſeul mouvement produiſe l'entendement. La ſeconde, c'eſt que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cauſe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eſt tout ſeul vis-à-vis de l'infini, on eſt bien pauvre.

Encore une fois, *Spinoſa* lui-même admet cette intelligence; c'eſt la baſe de ſon ſyſtème. Vous ne l'avez pas lu, & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un ſot orgueil votre faible raiſon dans un abyme où *Spinoſa* n'a pas oſé deſcendre? ſentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eſt une cauſe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eſt toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de ſa diſtance eſt au cube des diſtances des autres au centre commun? Ou les aſtres ſont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les aſtres.

Mais, où eſt l'éternel géomètre? eſt-il en un lieu ou en tout lieu ſans occuper d'eſpace? Je n'en ſais rien. Eſt-ce de ſa propre ſubſtance qu'il a arrangé toutes choſes? Je n'en ſais rien. Eſt-il immenſe ſans quantité & ſans qualité? Je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut l'adorer & être juſte.

Nouvelle objection d'un athée moderne.

« PEUT-ON dire que les parties des animaux ſoient conformées ſelon leurs beſoins:

» quels sont ces besoins ? la conservation &
» la propagation. Or, faut-il s'étonner que
» des combinaisons infinies que le hasard a pro-
» duites, il n'ait pu subsister que celles qui
» avaient des organes propres à la nourriture
» & à la continuation de leur espèce ? toutes
» les autres n'ont-elles pas dû nécessairement
» périr ? »

Réponse.

Ce discours, rebattu d'après *Lucrèce*, est assez réfuté par la sensation donnée aux animaux & par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaisons *que le hasard a produites*, produiraient-elles cette sensation & cette intelligence ? (ainsi qu'on vient de le lire au paragraphe précédent.) Oui sans doute, les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible, & vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aile de mouche, les organes d'un limaçon suffisent pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

« Les physiciens modernes n'ont fait qu'é-
» tendre ces prétendus argumens, ils les ont
» souvent poussés jusqu'à la minutie & à
» l'indécence. On a trouvé Dieu dans les
» plis de la peau du rhinocéros : on pouvait,
» avec le même droit, nier son existence à
» cause de l'écaille de la tortue. »

Réponse.

QUEL raisonnement ? La tortue & le rhinocéros, & toutes les différentes espèces, prouvent également dans leurs variétés infinies, la même cause, le même dessein, le même but, qui sont la conservation, la génération & la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaissance de cause !

Objection de Maupertuis.

« A quoi sert la beauté & la convenance » dans la construction du serpent ? Il peut, » dit-on, avoir des usages que nous ignorons. Taisons-nous donc au moins ; n'admirons pas un animal que nous ne connaissons » que par le mal qu'il fait. »

Réponse.

TAISEZ-VOUS donc aussi, puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons &

les bipèdes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit ? Et vous pourquoi avez-vous nui tant de fois ? Pourquoi avez-vous été persécuteur, ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe ? C'est une autre question, c'est celle du mal moral & du mal physique. Il y a long-temps que l'on demande pourquoi il y a tant de serpens & tant de méchans hommes pires que les serpens ? Si les mouches pouvaient raisonner, elles se plaindraient à DIEU de l'existence des araignées ; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Arachné* dans la fable, qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinosa* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil insecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral & physique, que dire & que faire ? se consoler par la jouissance du bien physique & moral, en adorant l'être éternel qui a fait l'un & permis l'autre.

Encore un mot sur cet article. L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit, & la superstition le vice des sots. Mais les fripons ! que sont-ils ? des fripons.

SECTION III.

Des injustes accusations, & la justification de Vanini.

AUTREFOIS quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un sorcier ; toute nouvelle secte était accusée d'égor-

;er des enfans dans ses mystères ; & tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, tait accusé d'athéisme par les fanatiques & ar les fripons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par *Apollon*, monté sur un quadrige : on l'appelle athée ; & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'athéisme par un prêtre ; & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les commentateurs admirent, parce qu'il était grec, ne songeant pas que *Socrate* était grec aussi) *Aristophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'est ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire St Laurent ; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le sage *Plutarque* dit de ce farceur : « Le » langage d'*Aristophane* sent son misérable char- » latan ; ce sont les pointes les plus basses & » les plus dégoûtantes ; il n'est pas même plai- » sant pour le peuple, & il est insupportable » aux gens de jugement & d'honneur ; on ne » peut souffrir son arrogance, & les gens de » bien détestent sa malignité. »

C'est donc là, pour le dire en passant, le *Tabarin* que madame Dacier, admiratrice de *Socrate*, ose admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poison dont des juges infames

firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle ou repréſentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de DIEU, & ſe vantant d'avoir volé un manteau en enſeignant la philoſophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autoriſait de ſi infames licences, méritait bien ce qui lui eſt arrivé, de devenir l'eſclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Ruſſes, que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares*, & qui la protègent aujourd'hui, n'auraient ni empoiſonné *Socrate* ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchiſſons tout l'eſpace des temps entre la république romaine & nous. Les Romains, bien plus ſages que les Grecs, n'ont jamais perſécuté aucun philoſophe pour ſes opinions. Il n'en eſt pas ainſi chez les peuples barbares qui ont ſuccédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II* a des querelles avec les papes, on l'accuſe d'être athée, & d'être l'auteur du livre des *trois* impoſteurs, conjointement avec ſon chancelier *de Vineis*.

Notre grand chancelier *de* l'*Hoſpital* ſe déclare-t-il contre les perſécutions; on l'accuſe auſſitôt d'athéiſme. (*a*) *Homo doctus, ſed verus atheos*. Un jéſuite, autant au-deſſous d'*Ariſtophane* qu'*Ariſtophane* eſt au-deſſous d'*Homère*, un malheureux dont le nom eſt devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jéſuite

(*a*) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

Garasse, en un mot, trouve par-tout des *athéistes*; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*, parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin, *Vanini* n'était point athée comme on l'a prétendu; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur & théologien de son métier, disputeur à outrance sur les quiddités & sur les universaux: *Et utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéisme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine & la plus approuvée: « DIEU » est son principe & sa fin, père de l'une & » de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'une ni » de l'autre; éternel sans être dans le temps; » présent par-tout sans être en aucun lieu. » Il n'y a pour lui ni passé ni futur; il est » par-tout & hors de tout; gouvernant tout, » & ayant tout créé; immuable, infini sans » parties; son pouvoir est sa volonté, &c. Cela n'est pas bien philosophique, mais cela est de la théologie la plus approuvée. »

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de *Platon* embrassé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel: idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui

est aussi éloignée de l'athéisme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer ; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune : on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de *Vanini* ; sa chaleur & sa grossièreté dans la dispute lui valurent la haine de quelques théologiens ; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon*, ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée, enseignant l'athéisme.

Ce *Francon* ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'Église un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille : Il suffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un être suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont*, qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son *Histoire de France*, aujourd'hui si oubliée ; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable, prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du président *Grammont* ? Il

est évident que sur la réponse de *Vanini*, on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il ? ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait ; on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres : ce qui est très-aisé & très-commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin, la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort, il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime & très-minime *Mersenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer que *Vanini était parti de Naples avec douze de ses apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme.* Quelle pitié ! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages ? comment aurait-il pu persuader douze napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante au péril de leur vie ? Un roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme ? Personne, avant le père *Mersenne*, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques ; & le monde, qui aime l'extraordinaire, a cru cette fable sans examen.

Bayle lui-même, dans ses *Pensées diverses*,

parle de *Vanini* comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'athées peut subsister ;* il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses dialogues, faits à l'imitation d'*Erasme*, qu'il avait eu une maîtresse nommée *Isabelle*. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort, le savant *la Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux napolitain, très-mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, & non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre intitulé *Athei detecti*, les *Descartes*, les *Arnaulds*, les *Pascals*, les *Mallebranches ;* heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

SECTION IV.

Disons un mot de la question de morale agitée par *Bayle*, savoir, *si une société d'athées pourrait subsister ?* Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute ; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'emportement ; ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la possibilité d'une société d'athées, ont soutenu depuis avec la même in-

trépidité que l'athéifme eft la religion du gouvernement de la Chine.

Ils fe font affurément bien trompés fur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vafte pays ; ils auraient vu que ces édits font des fermons, & que par-tout il y eft parlé de l'être fuprême, gouverneur, vengeur & rémunérateur.

Mais en même temps ils ne fe font pas moins trompés fur l'impoffibilité d'une fociété d'athées ; & je ne fais comment M. *Bayle* a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre fa caufe victorieufe.

En quoi une fociété d'athées paraît-elle impoffible ? C'eft qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre enfemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes fecrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui puniffe dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la juftice humaine.

Les lois de *Moïfe*, il eft vrai, n'enfeignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort, n'enfeignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire fe fouftraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-feulement ils croyaient l'exiftence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours préfent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur poftérité, jufqu'à la quatrième génération : ce frein était très-puiffant.

Mais, chez les Gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein; les sceptiques doutaient de tout; les académiciens suspendaient leur jugement sur tout; les épicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvait se mêler des affaires des hommes; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps, par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers romains étaient de véritables athées; car les dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat romain était donc réellement une assemblée d'athées du temps de *César* & de *Cicéron*.

Ce grand orateur, dans sa harangue pour *Cluentius*, dit à tout le sénat assemblé: *Quel mal lui fait la mort? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers: qu'est-ce donc que la mort lui a ôté? rien que le sentiment des douleurs.*

César, l'ami de *Catilina*, voulant sauver la vie de son ami contre ce même *Cicéron*, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'est rien*, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal? *Cicéron* & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons? Les vainqueurs & les législateurs de l'univers connu formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des dieux, qui étaient de véritables athées?

Bayle

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité, que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de *Plutarque*; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion; mais n'en déplaise à *Plutarque*, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Neptune* & *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaise, que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel est le plus dangereux du fanatisme ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste: car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire; l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'*Hospital* fût athée: il n'a fait que de sages lois, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la St Barthelemi. *Hobbes* passa pour un athée: il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son temps inondèrent de sang l'Angleterre, l'Écosse & l'Irlande. *Spinosa* était non-seulement athée, mais il enseigna l'a-

théisme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de *Barneveldt* ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *Vith* en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guère le temps de raisonner & d'embrasser un mauvais système ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer *Lucrèce* avec *Socrate*. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome, qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique ; c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future : ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les empereurs : les athées du sénat avaient été des factieux dans les temps de *Sylla* & de *César* ; ils furent sous *Auguste* & *Tibère* des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument néces-

ire pour les princes & pour les peuples, que idée d'un être suprême créateur, gouverneur, émunérateur & vengeur soit profondément ravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées, dit *Bayle* dans ses Pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de DIEU; ls ne le nient ni ne l'affirment; ils n'en ont jamais entendu parler : dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément; dites-leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées, est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens : ils ne sont ni pour ni contre *Descartes*. Ce sont de vrais enfans : un enfant n'est ni athée, ni déiste; il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent; qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons sur-tout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales; mais les vrais philosophes les admettent; &, comme on l'a dit déjà (article *Athée*) un catéchiste annonce DIEU

aux enfans, & *Newton* le démontre aux sages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercenaires des ames qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le DIEU que ces monstres déshonorent ? Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi ! (*)

Des hommes engraissés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme & l'a rendu au bout de trois jours sain & gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le DIEU de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif de manger de la merde, (*Ezéchiel*) & à un autre prophète d'acheter deux catins, & de leur faire des fils de p..... (*Osée*). Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au DIEU de vérité & de pureté ; croyez cent choses ou visiblement abominables, ou mathématiquement impossibles : sinon le DIEU de miséricorde vous brûlera non-seulement pendant des millions de milliars de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires, aussi-bien que des esprits fermes & sages. Ils disent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres, donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à DIEU leurs

(*) Voyez l'article *Fraude*.

absurdités & leurs fureurs; donc DIEU est le contraire de ce qu'ils annoncent; donc DIEU est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend, il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres, & ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la majesté divine qu'il outrage.

ATOMES.

EPICURE aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense; après *Epicure*, *Lucrèce* qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers; *Epicure* & *Lucrèce*, dis-je, admirent les atomes & le vide: *Gassendi* soutint cette doctrine, & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein: en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'*Epicure*, de *Lucrèce*, de *Gassendi* & de *Newton*, changea d'avis sur le vide, quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein est aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau*, qui était un homme de très-grand sens, a dit avec beaucoup de raison:

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu; on regarde les corps les plus durs comme des cribles; & ils sont tels en effet. On admet des atomes, des prin-

cipes inſécables, inaltérables, qui conſtituent l'immutabilité des élémens & des eſpèces : qui font que le feu eſt toujours feu, ſoit qu'on l'aperçoive, ſoit qu'on ne l'aperçoive pas ; que l'eau eſt toujours eau, la terre toujours terre, & que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiſeau.

Epicure & *Lucrèce* avaient déjà établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atomes :

Sunt igitur ſolidâ pollentia ſimplicitate.

Le ſoutien de leur être eſt la ſimplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il eſt à croire que l'univers ne ſerait qu'un chaos ; & en cela *Epicure* & *Lucrèce* paraiſſent de vrais philoſophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule, ne ſont autre choſe que l'eſpace non réſiſtant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps proportionnels à leurs aires : ainſi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules, ce furent leurs adverſaires.

Mais lorſqu'enſuite *Epicure* nous dit que ſes atomes ont décliné par haſard dans le vide ; que cette déclinaiſon a formé par haſard les hommes & les animaux ; que les yeux par haſard ſe trouvèrent au haut de la tête, & les pieds au bout des jambes, que les oreilles n'ont point été données pour entendre ; mais que la déclinaiſon des atomes ayant fortuitément composé des oreilles, alors les hommes s'en ſont ſervis fortuitement pour écouter : cette démence,

qu'on appelait *physique*, a été traitée de ridicule à très juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-temps ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont de bon d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits les plus soumis ont adopté la création dans le temps, & les plus hardis ont admis la création de tout temps; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand être, de l'être suprême & universel; mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes; tous ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens. Ce que nous appelons *hasard* n'est & ne peut être la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encore les philosophes de penser que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atomes, un effet du hasard? ni *Spinosa*, ni personne n'a dit cet absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit, dans son *Poëme de la religion*:

O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?

Ces vers sont assurément en pure perte; personne ne fait son Dieu du hasard, personne n'a

dit qu'*une hirondelle en broyant, en arrondissant son ciment, ait élevé son hardi bâtiment par hasard*. On dit, au contraire, qu'*elle fait son nid par les lois de la nécessité*, qui est l'opposé du hasard. Le poëte *Rousseau* tombe dans le même défaut, dans une épître à ce même *Racine*.

> De-là sont nés, Epicures nouveaux,
> Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,
> Qui dirigeant sur votre prud'hommie
> Du monde entier toute l'économie,
> Vous ont apris que ce grand univers
> N'est composé que d'un concours divers
> De corps muets, d'insensibles atomes,
> Qui par leur choc forment tous ces fantômes
> Que détermine & conduit le hasard,
> Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que *ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces insensibles atomes qui forment des fantômes conduits par le hasard?* C'est ne connaître ni son siècle, ni la philosophie, ni la poésie, ni sa langue, que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaisant philosophe! l'auteur des *Epigrammes sur la sodomie & la bestialité* devait-il écrire si magistralement & si mal sur des matières qu'il n'entendait point du tout, & accuser des philosophes

philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point ?

Je reviens aux atomes : la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divisées, pour servir d'élémens inaltérables ; ou si tout se divise continuellement & se change en d'autres élémens. Le premier système semble rendre raison de tout, & le second de rien ; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers élémens des choses n'étaient pas indestructibles, il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout serait détruit par le feu.

On sait que *Robert Boyle*, à qui la physique eut tant d'obligations dans le siècle passé, fut trompé par la fausse expérience d'un chimiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton*, abusé par *Boyle*, comme *Boyle* l'avait été par son chimiste, avait déjà pensé que les élémens pouvaient se changer les uns dans les autres ; & c'est ce qui lui fit croire que le globe perdait toujours un peu de son humidité, & fesait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi DIEU serait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage, *manum emendatricem desideraret*. (*)

(*) Voyez le volume de *Physique*.

avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir ; le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté ; il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice.* Il ne dépensait pas la dixième partie de son revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père de famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépensera que cinq ou six, & qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfans, est réputé par ses voisins *avaricieux, pince-maille ; ladre vert ; vilain, fesse-Matthieu, gagne-denier, grippe-sou, cancre ;* on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le Crésus dont je viens de parler, il dépense trois fois plus à proportion. Mais voici la raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le sellier & quelques demoiselles gagnent beaucoup avec notre Crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & serré : ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire sont abandonnés à *Plaute* & à *Molière.*

Un gros avare mon voisin disait il n'y a pas long-temps : On en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*,

AUGURE.

NE faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie pour dire, avec *Pezron*, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur*? *Au*, selon ces savans, devait signifier *le foie* chez les Basques & les Bas-Bretons; parce que *asu*, qui, disent-ils, signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge* dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé sa curiosité absurde (car il faut appeler les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du chaldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages des oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très-naturelles & très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons; on les

voit venir par troupes au primtemps, & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours; il semble qu'il les appelle; les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, & que leur vol présageait nos destinées, qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique & intéressante de *Joseph* vendu par ses frères, & devenu premier ministre du pharaon roi d'Egypte pour avoir expliqué un de ses rêves, infèrent que *Joseph* était savant dans la science des augures, de ce que l'intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères: (*a*) *Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les augures? Joseph* ayant fait revenir ses frères devant lui, leur dit: *Comment avez-vous pu en user ainsi? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures?*

Juda convient au nom de ses frères (*b*) que *Joseph est un grand devin; que c'est* DIEU *qui l'a inspiré;* DIEU *a trouvé l'iniquité de vos serviteurs.* Ils prenaient alors *Joseph* pour un seigneur égyptien. Il est évident, par le texte,

(*a*) Gen. ch. XLIV, v. 5 & suivans.

(*b*) Gen. ch. XLIV, v. 16.

u'ils croyaient que le Dieu des égyptiens & es Juifs avait découvert à ce ministre le vol e sa tasse.

Voilà donc les augures, la divination très-ıettement établie dans le livre de la Genèse, & si bien établie qu'elle est défendue ensuite lans le lévitique, où il est dit : (c) *Vous ne man-ŗerez rien où il y ait du sang; vous n'observerez ni es augures ni les songes; vous ne couperez point otre chevelure en rond; vous ne vous raserez oint le barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore; cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum nostrum :* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération; il faut qu'ils aient leurs cheveux; une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'*Orléans*, & encore plus dans les temps précédens.

Pour les augures, ils ont péri avec l'empire romain; les évêques ont seulement conservé le bâton augural qu'on appelle *crosse*, & qui était une marque distinctive de la dignité des augures; & le symbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers temps. Cette curiosité de

(*c*) Ch. XIX, v. 26 & 27.

lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir : car les ames faibles qui pratiquent encore tous ces prétendus arts de la divination, les fous mêmes qui se donnent au diable, font tous servir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages que *Cicéron*, qui était du collége des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures ; mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron*, à la fin de son livre, dit qu'il faut *détruire la superstition & non pas la religion. Car*, ajoute-t-il, *la beauté de l'univers & l'ordre des choses célestes nous force de reconnaître une nature éternelle & puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature en extirpant toutes les racines de la superstition : car c'est un monstre qui vous poursuit, qui vous presse de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu, un présage, une victime immolée, un oiseau, un chaldéen, un aruspice, un éclair, un coup de tonnerre, un événement conforme par hasard à ce qui a été prédit, tout enfin vous trouble & vous inquiète. Le sommeil même, qui devrait faire oublier tant de peines & de frayeurs, ne sert qu'à les redoubler par des images funestes.*

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques romains ; il parlait à tous les hommes & à tous les siècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II* & *Léon X* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, & au sang de *St Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* sur-

nommé *Auguſte* eut la faibleſſe de croire qu'un poiſſon, qui ſortait hors de la mer ſur le rivage d'Actium, lui préſageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant enſuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de ſon âne, & que l'ânier lui ayant répondu que ſon âne s'appelait *Nicolas*, qui ſignifie *vainqueur des peuples*, *Octave* ne douta plus de la victoire: & qu'enſuite il fit ériger des ſtatues d'airain à l'ânier, à l'âne & au poiſſon ſautant. Il aſſure même que ces ſtatues furent placées dans le Capitole.

Il eſt fort vraiſemblable que ce tyran habile ſe moquait des ſuperſtitions des Romains, & que ſon âne, ſon ânier & ſon poiſſon n'étaient qu'une plaiſanterie. Cependant il ſe peut très-bien qu'en mépriſant toutes les ſottiſes du vulgaire, il en eût conſervé quelques-unes pour lui. Le barbare & diſſimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de St Lo. Preſque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le temps de lire & de bien lire, ont un petit coin de ſuperſtition.

AUGUSTE OCTAVE.

On a demandé ſouvent ſous quelle dénomination & à quel titre *Octave*, ſurnommé *Auguſte*, citoyen de la petite ville de Veletri, fut le maître d'un empire qui s'étendait du mont Taurus au mont Atlas, & de l'Euphrate à la Seine. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel, ce titre avait été trop funeſte à *Jules Céſar*. *Auguſte* ne le porta que onze jours;

la crainte de périr comme son prédécesseur & les conseils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres mesures. Il accumula insensiblement sur sa tête toutes les dignités de la république. Treize consulats, le tribunat renouvelé en sa faveur de dix ans en dix ans, le nom de *prince du sénat*, celui d'*empereur* qui d'abord ne signifiait que général d'armée, mais auquel il sut donner une dénomination plus étendue; ce sont-là les titres qui semblèrent légitimer sa puissance. Le sénat ne perdit rien de ses honneurs, & conserva même de très-grands droits. *Auguste* partagea avec lui toutes les provinces de l'empire; mais il retint pour lui les principales: enfin, maître de l'argent & des troupes, il fut en effet souverain.

Ce qu'il y eût de plus étrange, c'est que *Jules César* ayant été mis au rang des dieux après sa mort, *Auguste* fut dieu de son vivant. Il est vrai qu'il n'était pas tout-à-fait dieu à Rome; mais il l'était dans les provinces, il y avait des temples & des prêtres: l'abbaye d'Ainay à Lyon était un beau temple d'*Auguste*. *Horace* lui dit:

. . . .

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains mêmes d'assez bons courtisans pour avoir dans leurs maisons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguste*. Il fut donc en effet canonisé de son vivant; & le nom de *dieu* devint le titre ou le sobriquet de tous les empereurs suivans.

Caligula se fit dieu sans difficulté; il se fit

adorer dans le temple de *Castor* & de *Pollux*: sa statue était posée entre ces deux gémeaux; on lui immolait des paons, des faisans, des poules de Numidie; jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de *dieu* avant qu'il fût condamné par le sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de *dieu* signifiât chez ces monstres ce qu'il signifie parmi nous. Le blasphème ne pouvait être porté jusque-là : *divus* voulait dire précisément *sanctus*.

De la liste des proscriptions, & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie*, il y a loin jusqu'à la divinité. Il y eut onze conspirations contre ce dieu, si l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réussit; & de tous ces misérables, qui usurpèrent les honneurs divins, *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la république romaine périt; car *César* n'avait été dictateur que dix mois, & *Auguste* régna plus de quarante années. Ce fut dans cet espace de temps que les mœurs changèrent avec le gouvernement. Les armées composées autrefois de légions romaines & des peuples d'Italie, furent dans la suite formées de tous les peuples barbares. Elles mirent sur le trône des empereurs de leurs pays.

Dès le troisième siècle il s'éleva trente tyrans presque à la fois, dont les uns étaient de la Transilvanie, les autres des Gaules, d'Angleterre ou d'Allemagne. *Dioclétien* était le fils d'un esclave de Dalmatie. *Maximien-Hercule* était un villageois de Sirmik. *Théodose*

était d'Espagne qui n'était pas alors un pays fort policé.

On sait assez comment l'empire romain fut enfin détruit, comment les Turcs en ont subjugué la moitié, & comment le nom de l'autre moitié subsiste encore sur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus singulière de toutes les révolutions, & le plus étonnant de tous les spectacles, c'est de voir par qui le capitole est habité aujourd'hui.

Des mœurs d'Auguste.

On ne peut connaître les mœurs que par les faits, & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des lois, fut long-temps un des plus infames débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie*, faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions, que de barbarie dans sa conduite.

Quod futuit glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Aut futue aut pugnemus, ait; quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula? signa canunt.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sexte Pompée* lui reprocha des faiblesses infames. *Effeminatum insectatus est.* *Antoine*, avant le triumvirat, déclara que *César*, grand oncle d'*Auguste*, ne l'avait

adopté pour son fils, que parce qu'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

Lucius César lui fit le même reproche, & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper ; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, & la ramena ensuite à table, sans que lui, ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste* conçue en ces mots ; *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges non inieris Testullam, aut Terentillam, aut Ruffillam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi & in quam arrigas ?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs, avec six des principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déesses, & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables.

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?
Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide*, prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence

d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julie*, & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* & de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle: & il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*, autre monstre qui lui succéda: voilà l'homme à qui *Horace* disait:

Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, &c.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques*, qu'*Auguste* est un des plus grands dieux, & qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il règnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers?

An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant:

Non fu si santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;

L'aver avuto in poësia buon gusto
La proscriptione iniqua gli perdona, &c.

Tyran de son pays, & scélérat habile,
Il mit Pérouse en cendre & Rome dans les fers;
Mais il avait du goût, il se connut en vers:
Auguste au rang des dieux est placé par Virgile.

Des cruautés d'Auguste.

Autant qu'*Auguste* se livra long-temps à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des festins & des fêtes qu'il ordonna des proscriptions; il y eut près de trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers & plus de cent pères de famille obscurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin qu'on fait expirer sur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses soldats vétérans toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par un homme sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguste*, parce que Rome goûta sous lui la paix, les plaisirs & l'abondance : *Sénèque* dit de lui : *clementiam non voco lassam crudelitatem*. Je n'appelle point clémence la lassitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément ; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césarion*, fils de *César* & de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le prêteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture ; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce sénateur, il lui arracha lui même les yeux, si on en croit *Suétone*.

On sait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite*, ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone* qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains.

contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque* ; & ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée : l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, *Auguste* lui ait accordé le vain honneur du consulat : mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y pas d'apparence qu'un simple courtisan subalterne ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers ; & il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie, *Auguste* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la

clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi de jouir en paix du fruit de ses rapines, & de ne pas assassiner tous les jours les fils & les petits-fils des proscrits quand ils sont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent ? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare ; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens, qu'on fesait aux empereurs à leur avénement, c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste*, & meilleurs que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit & heureux.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poésie, qu'*Horace & Virgile gâtèrent Auguste, qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner Auguste par leurs louanges.* Ces expressions pourraient faire croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poëtes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'ensanglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les lois, la religion & les plaisirs que pour être le maître, & sacrifiant

tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir ſeulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames ſerviles.

Il a malheureuſement trop raiſon quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montoron*, & d'avoir dit à ce receveur: *Ce que vous avez de commun avec Auguſte, c'eſt ſur-tout cette générosité avec laquelle.....* car enfin, quoiqu'*Auguſte* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le légiſlateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis abſolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine*, en condamnant juſtement l'abaiſſement de *Corneille* & la lâcheté du ſiècle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleuſement un paſſage du petit carême de *Maſſillon*. *On eſt auſſi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.*

Père *Maſſillon*, je vous demande pardon; mais ce trait eſt bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue & la fronde ont fait, ſi je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Maſſillon*, *eſt modus in rebus*: & c'eſt ce qui manque net à tous les feſeurs de ſermons.

AUGUSTIN.

Ce n'eſt pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Égliſe que je conſidère ici *St Auguſtin*, natif de Tagaſte, c'eſt en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de phyſique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me ſemble que *St Auguſtin* avait environ quatorze ans lorſque ſon père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'uſage & la bienſéance qu'un père ſe baignât avec ſon fils; (*) & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains ne ſe baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût ſcrupuleux obſervateur des bienſéances des riches?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire & d'argent ſur des tapis de pourpre, ſans draps, avec ſa concubine; ſa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec ſon amant. Les enfans, les précepteurs, les domeſtiques avaient leurs chambres ſéparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne feſait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaſte en Afrique. Le père d'*Auguſtin* menait ſon fils au bain des pauvres.

Ce ſaint raconte que ſon père le vit dans un état de virilité qui lui cauſa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit eſpérer d'avoir bientôt

(*) *Valère Maxime*, liv. 2. *de inſtit. antiq.*

des petits-fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à *Ste Monique* sa femme.

Quant à cette puberté prématurée d'*Augustin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération? *St Jérôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait & dont elle conçut un fils. (épître *ad Vitalem*, tome III.)

St Augustin, qui était un enfant très-libertin, avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit (*a*) qu'ayant à peine vingt ans il apprit sans maître la géométrie, l'arithmétique & la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les esprits sont plus avancés que chez nous?

Ces avantages précieux de *St Augustin* conduisent à croire qu'*Empedocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il est aidé, mais par des subalternes. C'est un roi qui fait agir tous ses sujets. Il est vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de son peuple. Ce n'est pas sans raison que *Siphax* dit à *Juba*, dans le Caton d'*Addisson*, que le soleil, qui roule son char sur les têtes africaines, met plus de couleur sur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, & que les dames de Zama sont très-supérieures aux pâles beautés

(*a*) *Confession*, liv. IV, chap. XVI.

de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries ?

Où sont à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques sans aucun secours, & qui soient pères à quatorze ans.

Ce n'est point sans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appelé *fils du ciel* par les Grecs, ait été un célèbre astronome, qu'il ait fait construire une sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siècles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom, parce qu'elle élève son sommet dans les nues, & les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès, & enseignèrent l'Espagne & l'Italie pendant plus de cinq siècles. Les choses sont bien changées. Le pays de *St Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur & philosophe. Il se pousse dans le monde, il est professeur de rhétorique ; il se fait manichéen ; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait baptiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus* : il devient évêque :

il devient père de l'Église. Son *système sur la grâce* est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le système de *St Augustin* mot pour mot, sous le nom de *Jansénius*, de *St Cyran*, d'*Arnaud*, de *Quesnel*. (*) Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est pas aussi grande que celle de l'Afrique ; & s'il y a rien de permanent sur la terre ?

AVIGNON.

AVIGNON & son comtat sont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie & le fanatisme. Ce petit pays, après mille vicissitudes, avait passé au douzième siècle dans la maison des comtes de Toulouse, descendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouse, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croisades, fut dépouillé de ses États par une croisade que les papes suscitèrent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était que dans plusieurs de ses villes, les citoyens pensaient à peu près comme on pense depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck, dans les trois qnarts de la Suisse, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raison pour donner au

(*) Voyez Grâce.

nom de DIEU les États du comte de Toulouse au premier occupant, & pour aller égorger & brûler ses sujets un crucifix à la main, & une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre appelée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On sait que *Raimond VI* fut traîné à une église de St Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu jusqu'à la ceinture, sans bas & sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait, qu'un troisième diacre chantait un *miserere* avec des moines, & que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses États, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges: il vit ses villes en cendres, & mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père; mais étant fils d'un hérétique, il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales: c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises, les dimanches & les jours de fêtes, au son des cloches, & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité

rité de *St Louis*, y levait les décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage, mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin, le pape fit la paix, parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Cîteaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belle-perche, le tout pour le salut de son ame, comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'Église négociait toujours.

Il est très-remarquable que, dans l'instrument de cette paix, le comte de Toulouse met toujours le légat avant le roi. « *Je jure & » promets au légat & au roi d'observer de » bonne foi toutes ces choses, & de les faire » observer par mes vassaux & sujets, &c.* »

Ce n'était pas tout; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaissin au-delà du Rhône, & la suzeraineté de soixante & treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un instrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Fréderic II*. Les terres du comte, à la gauche du Rhône, étaient un fief impérial. *Fréderic II* ne ratifia jamais cette extorsion.

Alfonse, frère de *St Louis*, ayant épousé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les États de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Fréderic II* au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou*, comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *St Louis*, pressé par le pape *Grégoire X*, donna le Venaissin à l'église romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette cession était absolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France*, reine de Naples, descendante du frère de *St Louis*, accusée, avec trop de vraisemblance, d'avoir fait étrangler son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que le 12 juin 1348; on y stipula, pour prix de la vente, la somme de quatre-vingts mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais pro-

duit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc, Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste, qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous ses droits, & voulut les faire valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime, mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise, fait par *Louis XIV* en 1664, avec *Alexandre VII*, il est dit, *qu'on lèvera tous les obstacles, afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant*. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi, & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là, il causait de grandes pertes; & le pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits; mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin, *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico*, *Clément XIII*, l'a

forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième, avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général, chargé des ordres du roi, entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, & lui dit : *Monsieur, le roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de-là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le temps. (1)

AVOCATS.

On sait que *Cicéron* ne fut consul, c'est-à-dire, le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *César* fut avocat. Il n'en est pas ainsi de maître *le Dain*, avocat en parlement à Paris, malgré son discours *du côté du greffe*, contre maître *Huerne*, qui avait défendu les comédiens, *par le secours d'une littérature agréable & intéressante*. *César* plaida des causes à Rome d'un autre goût que maître *le Dain*,

(1) *Clément XIII* étant mort, son successeur *Ganganelli* répara ses fautes, promit de détruire les jésuites, & on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il est bon de laisser Avignon au pape, pour se conserver un moyen de le punir s'il abuse de ses clefs. Mais qu'on laisse le peuple s'éclairer, & l'on n'aura plus besoin d'Avignon ni pour faire entendre raison au successeur de *St Pierre*, ni pour n'en avoir rien à craindre.

vant qu'il daignât venir nous subjuguer & faire pendre *Arioviste*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé : *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, sénateur & guerrier. Chez nous un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller, soit aux enquêtes, soit en cour des aides, soit au grenier à sel, selon ses facultés ; le voilà placé pour le reste de sa vie, se quarrant dans son cercle dont il ne sort jamais, & croyant jouer un grand rôle sur le globe.

Un avocat est un homme qui, n'ayant pas assez de fortune pour acheter un de ces brillans offices sur lesquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de *Théodose* & de *Justinien* pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cause, la somme fut trouvée trop forte pour le temps, pour l'avocat & pour la cause : tous les avocats alors allèrent déposer leur bonnet au greffe, *du côté* duquel maître *le Dain* a si bien parlé depuis ; & cette aventure causa une consternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Presque tous les Français étaient Velches, excepté un *de Thou*, un *Sulli*, un *Malherbe*, & ces braves capitaines qui secondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un velche endiablé du fanatisme des Velches.

Mais lorsqu'avec le temps la raison a repris ses droits, l'honneur a repris les siens; plusieurs avocats français sont devenus dignes d'être des sénateurs romains. Pourquoi sont-ils devenus désintéressés & patriotes en devenant éloquens? c'est qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'esprit en tout ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en est un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'assemblent plusieurs jours, sans aucun intérêt, pour examiner si un homme roué à deux cents lieues de là est mort innocent ou coupable. Deux d'entr'eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux consume deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont*! les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père de famille, la philosophie & l'éloquence ont vengé & honoré sa mémoire.

AUSTÉRITÉS,

Mortifications, flagellations.

QUE des hommes choisis, amateurs de l'étude, se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde; qu'il se soient occupés d'adorer DIEU, & de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens brachmanes & des mages, il n'est rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enivrante, & du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie & décence. S'ils furent savans, les autres hommes les consultèrent; s'ils furent justes, on les respecta & on les aima. Mais la superstition, la gueuserie, la vanité ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour apaiser les dieux, ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déesse de Syrie, qui se fouettaient en son honneur; des prêtres d'*Isis* qui en fesaient autant à certains jours; des prêtres de Dodone, nommés *Saliens*, qui se fésaient des blessures; des prêtres de *Bellone* qui se donnaient des coups de sabre; des prêtres de *Diane* qui s'ensanglantaient à coups de verges, des prêtres de *Cybèle* qui se fesaient eunuques, des faquirs des Indes qui se chargèrent de chaînes? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec de la tithymale, & qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les fesses, & qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays ?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette, mais c'est pour expier vos fautes ; je marche tout nu, mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens ; je me nourris d'herbe & de colimaçons, mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise ; je m'attache un anneau de fer à la verge, pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux dieux, qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous serez accoutumés à me respecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir : je serai votre maître au nom des dieux ; & si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés, je le ferai empaler pour apaiser la colère céleste.

Si les premiers faquirs ne prononcèrent pas ces paroles, il est bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces austérités affreuses furent peut-être les origines des sacrifices de sang humain. Des gens qui répandaient leur sang en public à coups de verges, & qui se tailladaient les bras & les cuisses pour se donner de la considération, firent aisément croire à des sauvages imbécilles qu'on devait sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, qu'il fallait immoler

sa fille pour avoir un bon vent ; précipiter son fils du haut d'un rocher, pour n'être point attaqué de la peste ; jeter une fille dans le Nil, pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (*) Leurs devots se fouettaient & se fouettent encore les uns les autres, comme fesaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (**)

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. *St Augustin* écrit à *Marcellin* le tribun, *qu'il faut fouetter les donatistes comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'est qu'au dixième siècle que les moines & les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence, s'établit si bien que le confesseur de *St Louis* lui donnait très-souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorbéri. (*a*) *Raimond* comte de Toulouse fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'Église de St Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII* (*b*) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir, aux quatre grandes fêtes,

(*) Voyez *Confession*.

(**) Voyez *Apulée*.

(*a*) En 1209.

(*b*) En 1223.

aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre que le pape lui avait ôtée, après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne fesant pas fouetter le roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encore dans St Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* & *Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie, dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizième siècle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes gens presque nus, une poignée de verges dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient à travers les jalousies des fenêtres, & se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe ; on en voit encore beaucoup en Italie, en Espagne (*c*) & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du seizième

(*c*) *Histoire des flagellans*, pag. 198.

ſiècle que les confeſſeurs fouettaſſent leurs pénitentes ſur les feſſes. Une hiſtoire des Pays-Bas, compoſée par *Meteren*, (*d*) rapporte que le cordelier, nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ſes pénitentes toutes nues.

Le jéſuite *Edmond Auger*, confeſſeur de *Henri III*, (*e*) engagea ce malheureux prince à ſe mettre à la tête des flagellans.

Dans pluſieurs couvens de moines & de religieuſes on ſe fouette ſur les feſſes. Il en a réſulté quelquefois d'étranges impudicités, ſur leſquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile ſacré, & dont le ſexe & la profeſſion méritent les plus grands égards. (*)

AUTELS,

Temples, rites, ſacrifices, &c.

IL eſt univerſellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des paſteurs inſtitua depuis, ſelon les temps & les lieux, & ſur-tout ſelon le beſoin des fidelles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène*, d'*Athénagore*, de *Théophile*, de *Juſtin*, de

(*d*) Meteren, *hiſtoria belgica, anno* 1570.

(*e*) De Thou, liv. XXVIII.

(*) Voyez *Expiation*.

Tertullien, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencemens, la permission de bâtir des temples, mais c'est qu'ils avaient une aversion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela se démontre par *Minutius Felix* qui vivait au troisième siècle. *Vous pensez*, dit-il aux Romains, *que nous cachons ce que nous adorons, parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel simulacre érigerons-nous à* DIEU, *puisque l'homme est lui-même le simulacre de* DIEU *? quel temple lui bâtirons-nous, quand le monde qui est son ouvrage ne peut le contenir ? comment enfermerai-je la puissance d'une telle majesté dans une seule maison ? ne vaut-il pas bien mieux lui consacrer un temple dans notre esprit & dans notre cœur ?* ...

« Putatis autem nos occultare quod colimus, » si delubra & aras non habemus. Quod enim » simulacrum DEO fingam, cùm si rectè existimes sit DEI homo ipse simulacrum ? templum » quod ei extruam, cùm totus hic mundus » ejus opere fabricatus eum capere non possit ; » & cùm homo latiùs maneam, intra unam » ædiculam vim tantæ majestatis includam ? » nonne meliùs in nostra dedicandus est mente ; » in nostro imò consecrandus est pectore ? ».

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Église était alors très-nombreuse. On avait besoin de décorations & de rites qui auraient

été jusque-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible long-temps méconnu, & pris seulement pour une petite secte de Juifs dissidens.

Il est manifeste que, dans le temps où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les Juifs, qui payaient très-chérement leurs synagogues, s'y seraient opposés; ils étaient mortels ennemis des chrétiens, & ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland*, qu'alors les chrétiens ne fesaient semblant de mépriser les temples & les autels, que comme le renard disait que les raisins étaient trop verts.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai Dieu.

La Providence, en fesant agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie, résidence de l'empereur *Dioclétien*, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes, mais ils avaient encore en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu à peu sous *Constantin* & sous ses successeurs; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui dans notre Occident, les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe

baſſe en latin, ſervie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été obſervé de tout temps, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, & que la coutume de s'aſſembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun eſt diabolique & toute récente. Un meſſe baſſe eſt ſans contredit quelque choſe de très-reſpectable, puiſque elle a été autoriſée par l'Égliſe. Elle n'eſt point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une ſeule cérémonie qui ait été en uſage du temps des apôtres. Le St Eſprit s'eſt toujours conformé aux temps. Il inſpirait les premiers diſciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ſes inſpirations dans St Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions: également divin dans le galetas & dans le ſuperbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III* & de *Sixte V*. (*)

AUTEURS.

AUTEUR eſt un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres profeſſions, ſignifier du bon & du mauvais, du reſpectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom eſt tellement commun à des choſes différentes, qu'on dit également l'*auteur de la nature* & l'*auteur des chanſons du pont-neuf*, ou l'*auteur de l'Année littéraire*.

(*) Voyez *Égliſe primitive*.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très-dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste : on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Messire* ou *Monseigneur un tel, conseiller du roi en ses conseils, évêque & comte d'une telle ville*. Le lecteur qui est toujours malin, & qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST n'y a pas mis son nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'est pas vrai, ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula son livre *Evangile de St Matthieu*; c'est un hommage qu'on lui rendit depuis. *St Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie son livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que *St Jean* qui se nomme dans l'Apocalypse ; & c'est ce qui fit soupçonner que ce livre était de *Cérinthe*, qui prit le nom de *Jean* pour autoriser cette production.

Quoi qu'il en puisse être des siècles passés, il me paraît bien hardi dans ce siècle de mettre son nom & ses titres à la tête de ses œuvres. Les évêques n'y manquent pas ; & dans les gros *in*-4°. qu'ils nous donnent sous le titre

de *Mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes ; ensuite il est dit un mot de l'humilité chrétienne, & ce mot est suivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui sont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucauld* n'intitula point ses *pensées* par *Monseigneur le duc de la Rochefoucauld pair de France*, &c.

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très beaux morceaux, soit annoncée par *Monsieur*, &c. ci-devant professeur de l'université, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de M. le duc de.... membre d'une académie, & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court, plus philosophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités, personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée à la vanité dédaigneuse :

De-là vient cet amas d'ouvrages mercénaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres, liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et fût-il louche & borgne, est réputé soleil.

Qui croirait que *Rohaut*, soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de *Guise*, lui dit que *ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques, les lois fondamentales de l'État, & les droits des souverains.*

ains. Le *Balafré* & le duc de *Mayenne* seraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait *Henri IV?*

On ne sait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent présenter des salades à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement; & jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit, excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres* dans le même sens que des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de *Raphaël*, & que le cocher de *Vertamont* était poëte.

Les préfaces sont un autre écueil; le *Moi* est haïssable, disait *Pascal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez; car vous devez savoir que l'amour-propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissemens du public... rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de suffrages illustres, votre pièce est oubliée pour jamais.

Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troisième acte, & que la princesse découvre trop tard dans le quatrième les tendres sentimens de son cœur pour son amant: à cela je réponds que.... Ne

réponds point, mon ami; car perſonne n'a parlé ni ne parlera de ta princeſſe. Ta pièce eſt tombée parce qu'elle eſt ennuyeuſe & écrite en vers plats & barbares: ta préface eſt une prière pour les morts; mais elle ne les reſſuſcitera pas.

D'autres atteſtent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur ſyſtème ſur les compoſſibles, ſur les ſupralapſaires, ſur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que perſonne ne t'entend, puiſque perſonne ne te lit.

On eſt inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des inſipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux ſyſtèmes fondés ſur d'anciennes rêveries, & de petites hiſtoriettes priſes dans des hiſtoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre? ſongez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'aſſaſſinerez de plus d'un *in*-4°. pour m'apprendre qu'un roi doit être juſte, & que *Trajan* était plus vertüeux que *Caligula*? vous ferez imprimer vos ſermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos hiſtoires pour en extraire la vie d'un prince ſur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une hiſtoire de votre temps, ne doutez pas qu'il ne ſe trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relèvera ſur une

date, ſur un nom de baptême, ſur un eſcadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet poſté. Alors corrigez-vous vîte.

Si un ignorant, un folliculaire ſe mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez le confondre, mais nommez-le rarement, de peur de ſouiller vos écrits.

Vous attaque-t-on ſur le ſtyle, ne répondez jamais; c'eſt à votre ouvrage ſeul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, ſans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite ſanté. Et ſur-tout ſouvenez-vous que le public s'embarraſſe fort peu ſi vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, & vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la ſatire de ces compilations, dans l'idée d'avoir auſſi du pain, parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont les vendredis demander au lieutenant de police de Paris la permiſſion de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie qui ne les regardent pas, parce qu'elles ſavent bien que ce ſont de mauvaiſes pratiques. (1)

(1) En France il exiſte ce qu'on appelle l'inſpection de la librairie; le chancelier en eſt chargé en chef; c'eſt lui ſeul qui décide ſi les Français doivent lire ou croire telle propoſition. Les parlemens ont auſſi une juridiction ſur les livres; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaiſent: mais la mode de brûler les auteurs avec les livres commence à paſſer. Les cours ſouveraines brûlent auſſi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec aſſez de reſpect. Le clergé de

Ils s'en retournent avec une permission tacite de faire vendre & débiter par tout le royaume leurs *historiettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Régis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes sur les anguilles*, un *nouveau choix de vers*, un *système sur l'origine des cloches*, les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ses gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit de leurs *opuscules* tout le mal qu'il peut. Les lésés viennent se plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on se bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Lièvre*; la scène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs*!

Ces pauvres gens se partagent en deux ou

son côté tâche, autant qu'il peut, de s'établir une petite juridiction sur les pensées. Comment la vérité s'échappera-t-elle des mains des censeurs, des exempts de police, des bourreaux & des docteurs? Elle ira chercher une terre étrangère; & comme il est impossible que cette tyrannie exercée sur les esprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonspection & plus de violence.

Dans le temps où M. de *Voltaire* a écrit, c'était le lieutenant de police de Paris, qui avait, sous le chancelier, l'inspection des livres: depuis on lui a ôté une partie de ce département. Il n'a conservé que l'inspection des pièces de théâtre & des ouvrages au-dessous d'une feuille d'impression. Le détail de cette partie est immense. Il n'est point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu son chien, sans que la police se soit assurée qu'il n'y a dans le signalement de cette pauvre bête aucune proposition contraire aux bonnes mœurs & à la religion.

oïs bandes, & vont à la quête comme des oines mendians; mais n'ayant point fait de œux, leur société ne dure que peu de jours; ; se trahissent comme des prêtres qui courent : même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul béné-ce à espérer. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que ;urs pères ne leur ont pas fait apprendre une rofession. C'est un grand défaut dans la police ıoderne. Tout homme du peuple qui peut lever son fils dans un art utile, & ne le fait ıas, mérite punition. Le fils d'un metteur-:n-œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est :hassé de la société à vingt-quatre, parce que e désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain; il devient folliculaire; il in-ecte la basse littérature, & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire ou dans la philosophie; qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont, parmi les gens de lettres, ce que les frélons sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie; mais sur-tout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuse à raconter une singulière bévue du révérend père *Viret*, cordelier, professeur en théologie. Il lit dans la *Philosophie de l'histoire* de ce bon abbé *Bazin*: *Que jamais aucun auteur*



n'a cité un passage de Moïse avant Longin, qui vécut & mourut du temps de l'empereur Aurélien. Aussitôt le zèle de *St François* s'allume : *Viret* crie que cela n'est pas vrai, que plusieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïse ;* que *Josephe* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* est un impie qui veut détruire les sept sacremens. Mais, cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'est dire : Il a vécu, il a écrit en tel temps. Le citer, c'est rapporter un de ses passages : *Comme Moïse le dit dans son Exode, comme Moïse a écrit dans sa Genèse.* Or, l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un seul passage de *Moïse*, quoiqu'il soit un auteur divin. Père *Viret*, en vérité, vous êtes un auteur bien malin ; mais on saura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propositions erronées, des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'aient pas été censurés ?

AUTORITÉ.

MISÉRABLES humains, ſoit en robe verte, ſoit en turban, ſoit en robe noire ou en ſurplis, ſoit en manteau & en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raiſon ; ou conſentez à être bafoués dans tous les ſiècles comme les plus impertinens de tous les hommes, & à ſubir la haine publique comme les plus injuſtes.

On vous a parlé cent fois de l'inſolente abſurdité avec laquelle vous condamnâtes *Galilée*, & moi je vous en parle pour la cent & unième, & je veux que vous en faſſiez à jamais l'anniverſaire ; je veux qu'on grave à la porte de votre St Office :

Ici ſept cardinaux, aſſiſtés de frères mineurs, firent jeter en priſon le maître à penſer de l'Italie, agé de ſoixante & dix ans ; le firent jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il inſtruiſait le genre-humain & qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Ariſtote*, & on ſtatua ſavamment & équitablement la peine des galères contre quiconque ſerait aſſez oſé pour être d'un autre avis que le Stagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, & fit enſuite un décret pour les idées innées, ſans que ladite faculté fût ſeulement informée par ſes bedeaux de ce que c'eſt qu'une idée,

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation, & parties ont été assignées par exploit.

On a saisi à la douane des pensées vingt & un volumes *in-folio*, dans lesquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toujours trois angles ; qu'un père est plus âgé que son fils, que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, & l'on décida pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*, & on se pavana dans le quartier de l'université.

AXE.

D'OU vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur ? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, & s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur ; & que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur ; que les Égyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté ?

porté? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ deux millions d'années ; ce n'eſt point cela qui effraie ; car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-ſix mille ans, qui fait la préceſſion des équinoxes ; & il eſt auſſi aiſé à la nature de produire une rotation de vingt mille ſiècles, qu'une rotation de deux cents ſoixante ſiècles.

On s'eſt trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, ſelon *Hérodote*, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique : c'eſt tout autre choſe.

Les prétendus ſavans d'Egypte diſaient que le ſoleil, dans l'eſpace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coïncidé enſemble, quand toute la terre aurait eu la ſphère droite, & que par-tout les jours euſſent été égaux aux nuits, le ſoleil ne changerait pas pour cela ſon coucher & ſon lever. La terre aurait toujours tourné ſur ſon axe d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le ſoleil à l'orient, n'eſt qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte, & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les ſatyres qui chantaient & danſaient à la ſuite d'*Oſiris*, avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux en-

enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain, & qui par-là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé; avec le roi *Psamméticus* qui donna sa fille à un voleur pour le récompenser de lui avoir pris son argent très-adroitement, &c. &c. &c.

Ancienne histoire, ancienne astronomie, ancienne physique, ancienne médecine (à *Hippocrate* près), ancienne géographie, ancienne métaphysique, tout cela n'est qu'ancienne absurdité, qui doit faire sentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a, sans doute, plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie, concernant la physique, que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.

B.

BABEL.

SECTION PREMIÈRE.

BABEL signifiait, chez les Orientaux, DIEU *le père*, *la puissance de* DIEU, *la porte de* DIEU, selon que l'on prononçait ce nom. C'est de-là que Babylone fut la ville de DIEU, la ville sainte. Chaque capitale d'un État était la ville de DIEU, la ville sacrée. Les Grecs les appelérent toutes *Hierapolis*, & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc *la tour du père* DIEU.

Joseph à la vérité dit que Babel signifiait *confusion*. *Calmet* dit, après d'autres, que *Bilba*, en chaldéen, signifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de *confusion* serait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce*, à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit, les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse tour de Babel. *St Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif, intitulé *Jacult*, lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en a vu les restes, & c'est bien voir à lui; mais ces dimensions ne sont pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu savoir comment les enfans de Noé, (*a*) *ayant partagé entr'eux les îles des nations, s'établissant en divers pays, dont chacun eût sa langue, ses familles & son peuple particulier*, tous les hommes se trouvèrent ensuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour, en disant*: (*b*) *Rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre.*

La Genèse parle des États que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

(*a*) Genèse chap. X, v. 5.

(*b*) Chap. XI, v. 2 & 4.

La Vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la construction de la tour de Babel en 1771; c'est-à-dire, cent quinze ans après la destruction du genre-humain, & pendant la vie même de *Noé*.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité; tous les arts renaquirent en bien peu de temps. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus; *Abraham* était né, selon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge; & déjà on voyait une suite de rois puissans en Egypte & en Asie. *Bochard* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systèmes & de mots phéniciens & chaldéens qu'ils n'entendent point; ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'île de Chypre pour Tyr; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné, après plusieurs siècles, les livres sacrés pour nous rendre plus gens de bien, & non pour faire de nous des géographes & des chronologistes & des étymologistes.

Babel est Babylone; elle fut fondée, selon les historiens persans, (c) par un prince nommé *Tâmurath*. La seule connaissance qu'on ait de ses antiquités consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cents trois années envoyées par *Callisthène*, par ordre d'*Alexan*

(c) Voyez la *Bibliothèque orientale*.

dre, à ſon précepteur *Ariſtote*. A cette certitude ſe joint une probabilité extrême qui lui eſt preſque égale : c'eſt qu'une nation qui avait une ſuite d'obſervations céleſtes depuis près de deux mille ans, était raſſemblée en corps de peuple, & formait une puiſſance conſidérable pluſieurs ſiècles avant la première obſervation.

Il eſt triſte qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs ſacrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques aſſignées au déluge, n'ait été connu, ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'eſt pas moins triſte qu'il ne ſoit reſté ſur la terre, chez les auteurs profanes, aucun veſtige de la tour de Babel : rien de cette hiſtoire de la confuſion des langues ne ſe trouve dans aucun livre : cette aventure ſi mémorable fut auſſi inconnue de l'univers entier, que les noms de *Noé*, de *Mathuſalem*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve*.

Cet embarras afflige notre curioſité. *Hérodote*, qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Rékus*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* eſt inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques Arabes & quelques Perſans modernes qui aient fait mention de *Nembrod*, en falſifiant les livres des Juifs. Il ne nous reſte, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de ſiècles ; mais heureuſement c'eſt un guide infaillible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec

quelques vérités, prétend que de son temps, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta*, déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour se prostituer aux étrangers, & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent, comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des *Mille & une nuits* ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mézerai*, s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Ste Geneviève, & de se prostituer à tous les passans pour de l'argent?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encore plus absurde dans le siècle des *Xerxès*, où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le serait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de temps immémorial. On voit même dans l'histoire juive, que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi, (*d*) *Samuel*, pour les

(*d*) Livre I des Rois, chap. VIII, v. 15; chap. XXII, v. 9; chap. VIII, v. 6; chap. IX, v. 52; chap. XXIV, v. 12, & chap. XXV, v. 19.

in détourner & pour conserver son autorité, dit, qu'*un roi les tyrannisera*, *qu'il prendra la dîme des vignes & des blés pour donner à ses eunuques*. Les rois accomplirent cette prédiction, car il est dit dans le troisième livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques; dans le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim* & *Sédékias* en avaient aussi.

Il est parlé long-temps auparavant dans la Genèse des eunuques du pharaon; (*e*) & il est dit que *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur fesait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaste b... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces sottises : *non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur*.

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses babyloniennes se prostituaient par piété au premier venu, parce qu'il est dit

(*e*) Chap. XXXVII, v. 36.

dans la ſainte écriture, que les Ammonites feſaient paſſer leurs enfans par le feu, en les préſentant à *Moloc*. Mais cet uſage de quelques hordes barbares, cette ſuperſtition de faire paſſer ſes enfans par les flammes, ou même de les brûler ſur des bûchers en l'honneur de je ne ſais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoiſes d'un petit peuple infame, ont-elles quelque rapport avec une proſtitution ſi incroyable chez la nation la plus jalouſe & la plus policée de tout l'Orient connu? Ce qui ſe paſſe chez les Iroquois ſera-t-il parmi nous une preuve des uſages de la cour d'Eſpagne ou de celle de France?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, *pendant laquelle*, dit-il, *des jeunes gens de qualité & des magiſtrats reſpectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui ſe préſentaient à eux ſans rougir, dans l'eſpérance d'obtenir par-là une plus heureuſe délivrance.*

Premièrement, il n'eſt point dit que ces Romains de qualité couruſſent tous nus: *Plutarque*, au contraire, dit expreſſément dans ſes *Demandes ſur les Romains*, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

En ſecond lieu, il ſemble, à la manière dont s'exprime le défenſeur des *coutumes infames*, que les dames romaines ſe trouſſaient pour recevoir des coups de fouet ſur leur ventre nu: ce qui eſt abſolument faux.

Troiſièmement, cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone, qui ordonne aux femmes & aux filles du roi,

des satrapes & des mages, de se vendre & de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs qui presque tous se contredisent, il faut alors proposer son sentiment avec modestie; il faut savoir douter, secouer la poussière du collége, & ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote, ou *Ctésias*, ou *Diodore* de Sicile rapportent un fait; vous l'avez lu en grec, donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'*Euclide*; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons: mais tous les esprits ne se corrigeront pas si tôt; & il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout d'un coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte écriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle: nous les croyons d'une foi vive & sincère comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'empire romain a produit plus de confusion & plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguste* jusque vers le temps des *Attila*, des *Clodvic*, des *Gondebaud*, pendant six siècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une seule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois sous lesquelles vivaient

important pour nous. Je ne dis point par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les aventures véritables de *Moïse*.

Les anciens poëtes font naître *Bacchus* en Egypte ; il est exposé sur le Nil ; & c'est delà qu'il est nommé *Mises* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien, qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer ; l'Hidaspe en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter ; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse ; il grava ses lois sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche *Huet* l'a poussé tout aussi loin ; mais il ajoute, dans sa *Démonstration évangélique*, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encore *Osiris* & *Typhon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin ; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moïse*

eſt *Adonis* ; ſe fonde ſur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.
Adonis & Moïſe ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il eſt *Priape* eſt qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les Juifs paſſèrent chez les gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'eſt pas canonique, c'eſt que la verge de *Moïſe* pouvait être comparée au ſceptre de *Priape* : (*a*) *ſceptrum tribuitur Priapo, virga Moſi.* Ces démonſtrations ne ſont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tels que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troye, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans ſa cuiſſe.

Nous nous arrêtons à celui qui paſſa pour être né ſur les confins de l'Egypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre reſpect pour les livres ſacrés juifs, ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes & enſuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'hiſtoire de *Moïſe*. La difficulté conſiſtera ſeulement à ſavoir comment ils auront pu être inſtruits de cette hiſtoire inconteſtable.

A l'égard des Egyptiens, il eſt très-vraiſemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïſe*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'hiſtorien *Joſephe* & *Philon* n'auraient pas manqué de ſe prévaloir

(*a*) *Demonſt. Evang.* pages 79, 87 & 119.

de ce mot. *Josephe* dans sa réponse à *Appion*, se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de *Moïse*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ces miracles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du passage miraculeux de la mer Rouge, &c. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moïse* avec le profane *Bacchus*.

Il est de la plus grande évidence que si un seul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïse*, toute la synagogue d'Alexandrie, toute l'église disputante de cette fameuse ville, aurait cité ce mot, & en aurait triomphé, chacune à sa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire : c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun Egyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui ensanglanta le Nil, & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée ? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic*, un Sicambre subjugua la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons, les Danois & les Normands vinrent tour à tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvanta-

bles de *Moïse*, de *Josué*, de *Gédéon*, de *Samson* & de tant de prophètes : l'univers s'est tû cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai, puisque tout cela se trouve dans la sainte écriture approuvée par l'Église ; de l'autre il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence & soumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs ? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au temps des *Ptolomées* ; ils regardaient cette communication comme un sacrilége ; & *Josephe* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours ; & le poëte tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Josephe* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si long-temps inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias* ; & cet exemplaire encore avait été long-temps oublié dans le fond d'un coffre,

au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, selon le quatrième livre des Rois, six cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, & dans les temps les plus florissans de la Grèce. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdras* les restaurât au bout de soixante & dix ans ; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham*, celles de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Seth*, d'*Enoch*, de *Caïn*, d'*Eve*, de son funeste serpent, de l'arbre de la science, tous ces noms leur ont été de tout temps inconnus ; & ils n'eurent une faible connaissance du peuple juif que long-temps après la révolution que fit *Alexandre* en Asie & en Europe. L'historien *Josephe* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa réponse à *Appion*, qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit : car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude* ; & *Josephe* écrivit sous *Vespasien*.

(*b*) « Comme le pays que nous habitons est » éloigné de la mer, nous ne nous appliquons

(*b*) Réponse de *Josephe*. Traduction d'*Arnaud d'Andilli*, chap. V.

» point

point au commerce, & n'avons point de communication avec les autres nations. Nous nous contentons de cultiver nos terres qui sont très-fertiles, & travaillons principalement à bien élever nos enfans, parce que rien ne nous paraît si nécessaire que de les instruire dans la connaissance de nos saintes lois, & dans une véritable piété, qui leur inspire le désir de les observer. Ces raisons ajoutées à ce que j'ai dit & à cette manière de vie qui nous est particulière, font voir que dans les siècles passés nous n'avons point
, eu de communication avec les Grecs, comme
, ont eu les Egyptiens & les Phéniciens....
, Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre
, nation n'étant point voisine de la mer, n'af-
, fectant point de rien écrire, & vivant en
, la manière que je l'ai dit, elle ait été peu
, connue ? »

Après un aveu aussi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de sa nation qui ait jamais écrit, on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de *Bacchus* dans les livres sacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le sacrifice d'*Iphigénie*, celui du fils d'*Idomenée*, les travaux d'*Hercule*, l'aventure d'*Euridice*, &c. La quantité d'anciens récits qui se ressemblent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en histoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux esprits se rencontrent ? Enfin, DIEU l'a permis ; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient

dit les mêmes choses que les Juifs ? Ne lisons l'ancien Testament que pour nous préparer au nouveau, & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfesance, de modération, d'indulgence, & d'une véritable charité.

ROGER BACON.

VOUS croyez que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième siècle, était un très-grand homme, & qu'il avait la vraie science, parce qu'il fut persécuté & condamné dans Rome à la prison par des ignorans. C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue. Mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce monde-ci a été long-temps semblable aux petites-maisons, dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le St Esprit ; & ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter sa prison, ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler ; & cela dans un temps où les scolastiques respectaient *Aristote*, beaucoup plus que les jansénistes ne respectent *St Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la poétique, la rhétorique & la logique d'*Aristote ?* Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément qu'*Aristote* était

un très-grand & très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique, & qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique, lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon, dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière & de la vision, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote*, quand il dit : *La lumière fait par voie de multiplication son espèce lumineuse, & cette action est appelée univoque & conforme à l'agent ; il y a une autre multiplication équivoque, par laquelle la lumière engendre* la chaleur, *& la chaleur* la putréfaction ?

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger la vie avec du sperma ceti, & de l'aloës & de la chair de dragon, mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensez bien qu'avec ces beaux secrets il possédait encore tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assure-t-il bien positivement dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est soumise aux influences du bélier, son cou à celles du taureau, & ses bras au pouvoir des gémeaux, &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, & il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parce que le soleil était alors dans le signe du verseau, & que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre à canon. Il est certain que de son temps

on était sur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les temps, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur, qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot à mot ce fameux passage de *Roger Bacon*, touchant la poudre à canon ; il se trouve dans son *Opus majus*, pag. 474, édition de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explosion fait tant de bruit, que si on les allumait subitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices, que Gédéon jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans, qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre avec force dans une petite balle de la grosseur d'un pouce. On la fait crever avec un bruit si violent, qu'il surpasse le rugissement du tonnerre ; & il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre.* Il paraît évidemment que *Roger Bacon* ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encore bien loin de-là à la

poudre à canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connut pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son temps commençait à être connue en Italie ; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa *Dignité de l'art expérimental*.

Cependant malgré ce nombre effroyable d'absurdités & de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle ? me direz-vous ; c'était celui du gouvernement féodal, & des scolastiques. Figurez-vous les Samoïèdes & les Ostiaques, qui auraient lu *Aristote* & *Avicenne* : voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie & d'optique, & c'est ce qui le fit passer à Rome & à Paris pour un sorcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'Arabe *Alhazen* ; car dans ces temps-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation ; mais le docteur était Arabe ou Juif.

Transportez ce *Bacon* au temps où nous vivons, il serait sans doute un très-grand-homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du temps où il vivait : cet or aujourd'hui serait épuré.

Pauvres humains que nous sommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

DE FRANÇOIS BACON,

Et de l'attraction.

SECTION PREMIÈRE.

LE plus grand ſervice peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philoſophie, a été de deviner l'attraction.

Il diſait ſur la fin du ſeizième ſiècle, dans ſon livre de *la nouvelle méthode de ſavoir :*

« Il faut chercher s'il n'y aurait point une » eſpèce de force magnétique qui opère entre » la terre & les choſes peſantes, entre la lune » & l'océan, entre les planètes..... Il faut » ou que les corps graves ſoient pouſſés vers » le centre de la terre, ou qu'ils en ſoient » mutuellement attirés ; &, en ce dernier cas, » il eſt évident que plus les corps en tombant » s'approchent de la terre, plus fortement ils » s'attirent.... Il faut expérimenter ſi la même » horloge à poids ira plus vîte ſur le haut d'une » montagne, ou au fond d'une mine. Si la force » des poids diminue ſur la montagne & aug- » mente dans la mine, il y a apparence que » la terre a une vraie attraction. »

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété univerſelle de la matière, cette cauſe qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le ſoleil, & qui dirige un fétu vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée & démontrée

par le grand *Newton*. Mais quelle ſagacité dans *Bacon* de Verulam de l'avoir ſoupçonnée, lorſque perſonne n'y penſait ?

Ce n'eſt pas là de la matière ſubtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois ſur eux-mêmes, quoique tout fût plein ; ce n'eſt pas de la matière globuleuſe formée de ces dés, ni de la matière cannelée. Ces groteſques furent reçus pendant quelques temps chez les curieux : c'était un très mauvais roman ; non-ſeulement il réuſſit comme *Cyrus* & *Pharamond*, mais il fut embraſſé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penſer. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli* & un très-petit nombre de ſages, il n'y avait alors que des aveugles en phyſique.

Ces aveugles quittèrent les chimères greques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée ; & lorſqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravitation & ſes lois, on cria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers reſſorts de la nature ne ſont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les cauſes du mouvement, du reſſort, de la génération, de l'immutabilité des eſpèces, du ſentiment, de la mémoire, de la penſée, ne ſont-elles pas très-occultes ?

Bacon ſoupçonna, *Newton* démontra l'exiſtence d'un principe juſqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, juſqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut aſſez ſage, en démontrant les lois de l'attraction, pour dire qu'il en ignorait la cauſe ; il ajouta que c'était peut-être une impulſion, peut-être une ſubſtance légère prodigieuſement élaſtique,

répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiser par ces *peut-être* les esprits effarouchés du mot d'*attraction*, & d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand & universel phénomène, s'expliqua ainsi, lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encore fort à la mode.

« On voit l'or, le plomb, le papier, la » plume, tomber également vîte, & arriver » au fond du récipient, & en mêmes temps » dans la machine pneumatique.

» Ceux qui tiennent encore pour le plein » de *Descartes*, pour les prétendus effets de » la matière subtile, ne peuvent rendre au- » cune bonne raison de ce fait; car les faits » sont leurs écueils. Si tout était plein, quand » on leur accorderait qu'il pût y avoir alors » du mouvement (ce qui est absolument im- » possible) au moins cette prétendue matière » subtile remplirait exactement le récipient; » elle y serait en aussi grande quantité que de » l'eau ou du mercure qu'on y aurait mis; elle » s'opposerait au moins à cette descente si ra- » pide des corps; elle résisterait à ce large » morceau de papier selon la surface de ce » papier, & laisserait tomber la balle d'or ou » de plomb beaucoup plus vîte. Mais ces chutes » se font au même instant; donc il n'y a rien » dans le récipient qui résiste; donc cette pré- » tendue matière subtile ne peut faire aucun » effet sensible dans ce récipient; donc il y » a une autre force qui fait la pesanteur.

» En

» En vain dirait-on qu'il reste une matière subtile dans ce récipient, puisque la lumière le pénètre. Il y a bien de la différence : la lumière qui est dans ce vase de verre n'en occupe certainement pas la cent millième partie ; mais, selon les cartésiens, il faut que leur matière imaginaire remplisse bien plus exactement le récipient, que si je le supposais rempli d'or : car il y a beaucoup de vide dans l'or ; & ils n'en admettent point dans leur matière subtile.

» Or, par cette expérience, la pièce d'or qui pèse cent mille fois plus que le morceau de papier, est descendue aussi vîte que le papier ; donc la force qui l'a fait descendre a agi cent mille fois plus sur lui que sur le papier ; de même qu'il faudra cent fois plus de force à mon bras pour remuer cent livres, que pour remuer une livre ; donc cette puissance qui opère la gravitation agit en raison directe de la masse des corps. Elle agit en effet tellement sur la masse des corps, non selon les surfaces, qu'un morceau d'or réduit en poudre descend dans la machine pneumatique aussi vîte que la même quantité d'or étendue en feuille. La figure du corps ne change ici en rien sa gravité ; ce pouvoir de gravitation agit donc sur la nature interne des corps, & non en raison des superficies.

» On n'a jamais pu répondre à ces vérités pressantes que par une supposition aussi chimérique que les tourbillons. On suppose que la matière subtile prétendue, qui remplit tout le récipient, ne pèse point. Étrange

» idée, qui devient absurde ici : car il ne s'agi
» pas dans le cas présent d'une matière qui
» ne pèse pas, mais d'une matière qui ne ré
» siste pas. Toute matière résiste par sa forc
» d'inertie. Donc si le récipient était plein
» la matière quelconque qui le remplirait ré
» sisterait infiniment ; cela me paraît démont
» en rigueur.

» Ce pouvoir ne résiste point dans la pré
» tendue matière subtile. Cette matière ser
» un fluide : tout fluide agit sur les solid
» en raison de leurs superficies ; ainsi le vai
» sseau présentant moins de surface par sa pro
» fend la mer qui résisterait à ses flancs. O
» si la superficie d'un corps est comme l
» quarré de son diamètre, la solidité de c
» corps est comme le cube de ce même di
» mètre ; le même pouvoir ne peut agir à l
» fois en raison du cube & du quarré ; don
» la pesanteur, la gravitation, n'est poi
» l'effet de ce fluide. De plus, il est impo
» sible que cette prétendue matière subtile a
» d'un côté assez de force pour précipiter u
» corps de cinquante mille pieds de haut e
» une minute, (car telle est la chute de
» corps ;) & que de l'autre elle soit ass
» impuissante pour ne pouvoir empêcher l
» pendule du bois le plus léger, de remont
» de vibration en vibration dans la machin
» pneumatique, dont cette matière imaginai
» est supposée remplir exactement tout l'espa
» Je ne craindrais donc point d'affirmer que
» l'on découvrait jamais une impulsion, q
» fût la cause de la pesanteur des corps ve
» un centre, en un mot, la cause de

» gravitation, de l'attraction universelle, cette
» impulsion serait d'une toute autre nature que
» celle qui nous est connue. » (*)

Cette philosophie fut d'abord très-mal reçue ; mais il y a des gens dont le premier aspect choque, & auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile ; mais l'auteur du *Spectacle de la nature* n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à l'esprit humain, lorsqu'à la fin de son *Histoire du ciel* il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières* ?

(*a*) *Il vaudrait mieux*, dit-il, *se tenir en repos que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer & à mesurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien ; &c.*

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée*, *Kepler* & *Newton* nous ont appris quelque chose. Ce discours de M. *Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que M. *Algarotti* rapporte dans le *Neutonianismo per le dame*, d'un brave Italien qui disait : *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruise ?*

Pluche va plus loin, (*b*) il raille ; il demande comment un homme dans une encoignure de l'église Notre-Dame n'est pas attiré & collé à la muraille ?

Huyghens & *Newton* auront donc en vrai démontré, par le calcul de l'action des force

(*) Élémens de la philosophie de Newton, III partie, chap. I. vol. de Physique.

(*a*) Tome II, page 299.

(*b*) Page 300.

centrifuges & centripètes, que la terre est un peu aplatie vers les pôles ? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (*c*) que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur, qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air*, & *que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaisante raison. Il s'agissait alors de savoir si, par les lois mathématiques, le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent soixante & dix-huitième ; & on veut nous persuader que si la chose est ainsi, ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent soixante-dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes, tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante-dix-sept.

Le même *Pluche* continuant ses railleries de collége, dit ces propres paroles : « Si l'attrac-» tion a pu élargir l'équateur.... qui empê-» chera de demander si ce n'est pas l'attraction » qui a mis en saillie le devant du globe de » l'œil, ou qui a élancé au milieu du visage » de l'homme ce morceau de cartilage qu'on » appelle *le nez*. (*d*) »

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'*Histoire du ciel* & le *Spectacle de la nature* contiennent de très-bonnes choses pour les commençans, & que les erreurs ridicules, prodiguées à côté

(*c*) Page 319.

(*d*) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vénus physique*, avança cette étrange opinion.

de vérités utiles, peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encore formés.

SECTION II.

Il n'y a pas long-temps que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole : Quel était le plus grand-homme de *César*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan* ou de *Cromwell* ? Quelqu'un répondit que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison ; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, à s'en être servi pour s'éclairer soi-même & les autres, un homme comme M. *Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand-homme : & ces politiques & ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence ; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, était fils d'un garde des sceaux, & fut long-temps chancelier sous le roi *Jacques I*. Cependant au milieu des intrigues de la cour & des occupations de sa charge ; qui demandaient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philosophe, bon historien, écrivain élégant ; & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait

guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ses admirateurs étaient les étrangers. Lorsque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princesse *Marie*, fille de *Henri le grand*, qui devait épouser le roi *Charles*, ce ministre alla visiter *Bacon*, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. « Vous ressemblez aux anges », lui dit d'*Effiat*; « on entend toujours parler d'eux, » on les croit bien supérieurs aux hommes, & » on n'a jamais la consolation de les voir. »

On sait comment *Bacon* fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. On sait comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie; à perdre sa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en pense, je me servirai pour répondre d'un mot que j'ai ouï dire à milord *Bolingbroke*. On parlait en sa présence de l'avarice dont le duc de *Marlborough* avait été accusé; & on en citait des traits, sur lesquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbroke*, qui, ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienséance dire ce qui en était. C'était un si grand-homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. Je me bornerai donc à parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'estime de l'Europe.

Le plus singulier & le meilleur de ses ouvrages, est celui qui est aujourd'hui le moins lu & le plus utile ; je veux parler de son *Novum Scientiarum Organum*. C'est l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie ; & & quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier *Bacon* ne connaissait pas encore la nature ; mais il savait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enseignaient sous le nom de philosophie dans les petites maisons appelées *colléges* ; & il fesait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vide*, leurs *formes substantielles*, & tous ces mots, que non-seulement l'ignorance rendait respectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendus sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnans : on avait inventé la boussole, l'imprimerie, la gravure des estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *besicles*, la poudre à canon, &c. On avait cherché, trouvé & conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les grands philosophes, & dans des temps bien plus éclairés que le nôtre ? Point du tout ; c'est dans le temps de la barbarie scolastique que ces grands changemens ont été

faits sur la terre. Le hasard seul a produit presque toutes ces inventions ; on a même prétendu que ce qu'on appelle *hasard*, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique ; du moins a-t-on cru que *Christophe Colomb* n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau, qu'une tempête avait jeté jusqu'à la hauteur des îles Caraïbes. Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde ; ils savaient détruire les villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories d'*Aristote*, sur l'universel *à parte rei*, ou telle autre sottise, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques ! Cependant on croyait de leur temps, qu'il y avait des cieux de cristal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer ;

& un de leurs plus grands philosophes, après bien des recherches, avait trouvé que les astres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne avant le chancelier *Bacon* n'avait connu la philosophie expérimentale; & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur; il y touchait: cette vérité fut saisie par *Torricelli*. Peu de temps après, la physique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Newton* passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel esprit. Ses *Essais de morale* sont très-estimés; mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire; & n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les maximes de *la Rochefoucault*, ni l'école du scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre

illuſtre de *Thou* ? En parlant de ce fameux impoſteur *Perkins*, fils d'un juif converti, qui prit ſi hardiment le nom de *Richard IV*, roi d'Angleterre, encouragé par la ducheſſe de Bourgogne, & qui diſputa la couronne à *Henri VII*, voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime : « Environ ce temps le roi *Henri* fut » obſédé d'eſprits malins par la magie de la » ducheſſe de Bourgogne, qui évoqua des en- » fers l'ombre d'*Edouard IV*, pour venir tour- » menter le roi *Henri*. Quand la ducheſſe de » Bourgogne eut inſtruit *Perkins*, elle commença » à délibérer par quelle région du ciel elle » ferait paraître cette comète, & elle réſolut » qu'elle éclaterait d'abord ſur l'horizon de » l'Irlande. » Il me ſemble, que notre ſage de *Thou* ne donne guère dans ce phébus, qu'on prenait autrefois pour du ſublime, mais qu'à préſent on nomme avec raiſon *galimatias*.

BADAUD.

QUAND on dira que *badaud* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre ſon temps*, on ne dira rien que d'aſſez vraiſemblable. Mais il ſerait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux, que *badaud* ſignifie ſot, niais, ignorant, *ſtolidus*, *ſtupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de *Paris* plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conſéquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier

objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds par-tout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

BAISER.

J'EN demande pardon aux jeunes gens & aux jeunes demoiselles; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans & les gens sérieux auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baiser dans les comédies du temps de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baisers à Laurette : elle lui dit :

Tu n'es donc pas content ? vraiment c'est une honte :
Je t'ai baisé deux fois.

Champagne lui répond :

Quoi, tu baises par compte ?

Les valets demandaient toujours des baisers aux soubrettes ; on se baisait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade & très-insupportable, sur-tout dans des acteurs assez vilains, qui fesaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers, qu'il en aille

chercher dans le *Paſtor Fido ;* il y a un ch[...]
entier où il n'eſt parlé que de baiſers ; (*a*)
la pièce n'eſt fondée que ſur un baiſer q[...]
Mirtillo donna un jour à la belle *Amarilli*
jeu de Colin - Maillard, *un baccio molto ſa-*
porito.

On connaît le chapitre ſur les baiſers, d[...]
lequel *Jean de la Caza*, archevêque de Bé[...]
vent, dit qu'on peut ſe baiſer de la tête a[...]
pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuv[...]
s'approcher que difficilement ; & il conſe[...]
aux dames qui ont le nez long d'avoir [...]
amans camus.

(*a*) *Sacci pur bocca curioſa e ſcaltra*
O ſeno, ò fronte, ò mano : unqua non ſi[...]
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice ſia
Se non la bocca ; ove l'una alma e l'altr[...]
corre, e ſi baccia anche ella, e con viv[...]
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel' teſoro,
Di baccianti rubini &c.

Il y a quelque choſe de ſemblable dans ces [...]
français dont on ignore l'auteur.

De cent baiſers dans votre ardente flamme,
Si vous preſſez belle gorge & beaux bras,
C'eſt vainement ; ils ne les rendent pas.
Baiſez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame ſe colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuſe,
Ame contre ame alors eſt fort heureuſe.
Deux n'en font qu'une ; & c'eſt un paradis.

Le baiser était une manière de saluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés, avant de tuer *César*, lui baisèrent le visage, la main & la poitrine. *Tacite* dit que lorsque son beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiser, ne lui dit rien, & le laissa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à saluer son supérieur en le baisant, appliquait sa bouche à sa propre main, & lui envoyait ce baiser qu'on lui rendait de même si on voulait.

On employait même ce signe pour adorer les Dieux. *Job*, dans sa *parabole*, (*b*) qui est peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit « qu'il n'a point adoré le soleil & la lune » comme les autres Arabes ; qu'il n'a point » porté sa main à sa bouche en regardant ces » astres. »

Il ne nous est resté, dans notre Occident, de cet usage si antique, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enseigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baisant : c'est ce qui rend l'assassinat de *César* encore plus odieux. Nous connaissons assez les baisers de *Judas* ; ils sont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit : (*c*) *Bon jour, mon frère ; & il prit de sa main le menton d'Amaza pour le baiser, & de l'autre*

(*b*) *Job*, ch. XXXI.

(*c*) Liv. II. des rois, ch. II.

imposa un peu à ce ſaint; qu'il ſe laiſſa trop emporter à ſon zèle, & que tous les hérétiques ne ſont pas de vilains débauchés.

La ſecte des piétiſtes, en voulant imiter les premiers chrétiens, ſe donne aujourd'hui des baiſers de paix en ſortant de l'aſſemblée, & en s'appelant *mon frère, ma ſœur*; c'eſt ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiſte fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume était de baiſer ſur la bouche; les piétiſtes l'ont ſoigneuſement conſervée.

Poſtquam enim inter ſe permixti fuerunt per ſcortationis affectum; inſuper blaſphemiam ſuam in cœlum extendunt. Et ſuſcipit quidem muliercula, itemque vir fluxum à maſculo in proprias ſuas manus; & ſtant ad cœlum intuentes; & immunditiam in manibus habentes, precantur nimirum ſtratiotici quidem & gnoſtici appellati, ad patrem, ut aiunt, univerſorum, offerentes ipſum hoc quod in manibus habent & dicunt: Offerimus tibi hoc donum corpus CHRISTI. *Et ſic ipſum edunt, aſſumentes ſuam ipſorum immunditiam, & dicunt: Hoc eſt corpus* CHRISTI, *& hoc eſt paſcha. Ideò patiuntur corpora noſtra, & coguntur confiteri paſſionem* CHRISTI. *Eodem verò modo etiam de fœmina, ubi contigerit ipſam in ſanguinis fluxu eſſe, menſtruum collectum ab ipſâ immunditiâ ſanguinem acceptum: in communi edunt; & hic eſt (inquiunt) ſanguis* CHRISTI.

Comment *ſaint Epiphane* eût-il reproché des turpitudes ſi exécrables à la plus ſavante des premières ſociétés chrétiennes, ſi elle n'avait pas donné lieu à ces accuſations? comment oſa-t-il les accuſer s'ils étaient innocens? Ou *ſaint Epiphane* était le plus grand extravagant des calomniateurs, ou ces gnoſtiques étaient les diſſolus les plus infames, & en même temps les plus déteſtables hypocrites qui fuſſent ſur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment ſauver le berceau de notre Égliſe triomphante des horreurs d'un tel ſcandale? Certes, rien n'eſt plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire ſentir notre extrême miſère.

Il

Il n'y avait point d'autres manières de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre ; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche, & même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs ; mais *chaque pays a ses cérémonies*, & il n'y point d'usage si général, que le hasard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne, (*e*) *& injurieuse à nos dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit.* Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; & c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baisassent que leurs pères & leurs frères : coutume long-temps introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur, & de là plus bas, tant la nature a tout préparé

(*e*) Liv. III, chap. V.

avec l'induſtrie la plus délicate : les petites glandes des lèvres, leur tiſſu ſpongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuſe, leur donnent un ſentiment exquis & voluptueux, lequel n'eſt pas ſans analogie avec une partie plus cachée & plus ſenſible encore. La pudeur peut ſouffrir d'un baiſer long-temps ſavouré entre deux piétiſtes de dix-huit ans.

Il eſt à remarquer que l'eſpèce humaine, les tourterelles, & les pigeons, font les ſeuls qui connaiſſent les baiſers; de-là eſt venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abuſé. Le baiſer, deſtiné par la nature à la bouche, a été proſtitué ſouvent à des membranes qui ne ſemblaient pas faites pour cet uſage. On ſait de quoi les templiers furent accuſés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce ſujet intéreſſant, quoique *Montagne* diſe : *Il en faut parler ſans vergogne; nous prononçons hardiment* tuer, dérober, trahir; *& de cela nous n'oſerions parler qu'entre les dents.*

BALA, BATARDS.

BALA, ſervante de *Rachel*, & *Zelpha* ſervante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob*; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, auſſi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux ſœurs *Lia* & *Rachel*. Il eſt vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction,

lien que *Guillaume le bâtard* hérita de la
rmandie.

Thierri, bâtard de *Clovis* hérita de la meil-
re partie des Gaules, envahie par son père.
Plusieurs rois d'Espagne & de Naples ont
bâtards.

En Espagne, les bâtards ont toujours hérité.
roi *Henri de Transtamare* ne fut point re-
rdé comme roi illégitime, quoiqu'il fût en-
it illégitime; & cette race de bâtards, fondue
ns la maison d'Autriche, a régné en Espagne
squ'à *Philippe V*.

La race d'*Arragon* qui régnait à Naples
temps de *Louis XII*, était bâtarde. Le
mte de *Dunois* signait, *le bâtard d'Orléans*;
l'on a conservé long-temps des lettres du
c de Normandie, roi d'Angleterre, signées,
uillaume le bâtard.

En Allemagne, il n'en est pas de même; on
ut des races pures; les bâtards n'héritent
mais des fiefs & n'ont point d'état. En France,
puis long-temps, le bâtard d'un roi ne peut
re prêtre sans une dispense de Rome; mais
est prince sans difficulté dès que le roi le
connaît pour le fils de son péché, fût-il
tard adultérin de père & de mère. Il en est
même en Espagne. Le bâtard d'un roi d'An-
eterre ne peut être prince, mais duc. Les
tards de *Jacob* ne furent ni ducs, ni princes,
n'eurent point de terres; & la raison est
ue leurs pères n'en avaient point; mais on
s appela depuis *patriarches*, comme qui
rait archipères.

On a demandé si les bâtards des papes pou-
aient être papes à leur tour. Il est vrai que

le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Serg*
III & de la fameuse *Marozie* : mais un exem
n'est pas une loi. (Voyez à l'article *loi*, com
toutes les lois & tous les usages se cont
disent.

BANNISSEMENT.

Bannissement à temps ou à vie, pei
laquelle on condamne le délinquans, ou c
qu'on veut faire passer pour tels.

On bannissait, il n'y a pas bien long-tem
du ressort de la juridiction, un petit voleur
petit faussaire, un coupable de voie de
Le résultat était qu'il devenait grand vo
grand faussaire, & meurtrier dans une a
juridiction. C'est comme si nous jetions
les champs de nos voisins les pierres qui n
incommoderaient dans les nôtres. (1)

Ceux qui ont écrit sur le droit des ge
se sont fort tourmentés, pour savoir au
si un homme qu'on a banni de sa patrie
encore de sa patrie. C'est à-peu-près co
si on demandait si un joueur qu'on a c
de la table du jeu, est encore un des joue

S'il est permis à tout homme par le
naturel de se choisir sa patrie, celui q
perdu le droit de citoyen, peut à plus
raison se choisir une patrie nouvelle.
peut-il porter les armes contre ses anc

(1) Cet abus subsiste encore. S'il est contre le
sens de bannir d'une juridiction, on peut regard
bannissement hors de l'État, comme une infractio
droit des gens.

concitoyens? Il y en a mille exemples. Combien de protestans français naturalisés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont servi contre la France, & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères !

Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perse, ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encore pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni : car après tout, il semble moins malhonnête de tirer l'épée pour se venger, que de la tirer pour de l'argent.

BANQUE.

La banque est un trafic d'espèces contre du papier, &c.

Il y a des banques particulières & des banques publiques.

Les banques particulières consistent en lettres de change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend ½ pour 100, & son correspondant chez qui vous allez prend aussi ½ pour 100 quand il vous paye. Ce premier gain est convenu entr'eux sans en avertir le porteur. (1)

(1) Ce profit est souvent beaucoup moindre ; la manière dont on le fait consiste à donner à celui qui vous remet son argent comptant des lettres qui ne sont payables qu'après quelques semaines, en protestant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

Le ſecond gain, beaucoup plus conſidérable, ſe fait ſur la valeur des eſpèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier & de l'ignorance du remetteur d'argent. Les banquiers ont entr'eux une langue particulière, comme les chimiſtes; & le paſſant qui n'eſt pas initié à ces myſtères en eſt toujours la dupe. Ils vous diſent, par exemple, nous remettons de Berlin à Amſterdam, l'*incertain* pour le *certain*; le change eſt haut, il eſt à trente-quatre, trente-cinq; & avec ce jargon, il ſe trouve qu'un homme qui croit les entendre perd ſix ou ſept pour cent: de ſorte que s'il fait environ quinze voyages à Amſterdam, en remettant toujours ſon argent par lettres de change, il ſe trouvera que ſes deux banquiers auront eu à la fin tout ſon bien. C'eſt ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'eſt que l'*incertain* pour le *certain*, le voici.

Les écus d'Amſterdam ont un prix fixe en Hollande, & leur prix varie en Allemagne. Cent écus, ou patagons de Hollande, argent de banque, ſont cent écus de ſoixante ſous chacun: il faut partir de là & voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cent écus.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131 ou 132 riſdales, &c.; & c'eſt-là l'incertain? Pourquoi 131 riſdales ou 132? parce que l'argent d'Allemagne paſſe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes cenſé recevoir poids pour poids & titre pour titre; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre

d'écus, puiſque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136 ? C'eſt que l'Allemagne a plus tiré de marchandiſes qu'à l'ordinaire de la Hollande : l'Allemagne eſt débitrice, & alors les banquiers d'Amſterdam exigent un plus grand profit, ils abuſent de la néceſſité où l'on eſt ; & quand on tire ſur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amſterdam diſent aux banquiers de Francfort ou de Berlin : vous nous devez, & vous tirez encore de l'argent ſur nous : donnez-nous donc cent trente-ſix écus pour cent patagons.

Ce n'eſt-là encore que la moitié du myſtère. J'ai donné à Berlin treize cents ſoixante écus, & je vais à Amſterdam avec une lettre de change de mille écus ou patagons. Le banquier d'Amſterdam me dit : voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque ? je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, & que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je penſe recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin ; je crois, par exemple, que ſi je rapportais ſur le champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien ; point du tout, je perds encore ſur cet article, & voici comment. Ce qu'on appelle argent de banque en Hollande, eſt ſuppoſé l'argent dépoſé en 1609 à la caiſſe publique, à la banque générale. Les patagons dépoſés y furent reçus pour ſoixante ſous de Hollande, & en valaient

soixante-trois. (2) Tous les gros payemens se font en billets sur la banque d'Amsterdam. Ainsi je devais recevoir soixante-trois sous à cette banque pour un billet d'un écu : j'y vais, ou bien je négocie mon billet, & je ne reçois que soixante-deux sous & demi, ou soixante-deux sous pour mon patagon de banque ; c'est pour la peine de ces messieurs, ou pour ceux qui m'escomptent mon billet ; cela s'appelle l'*agio*, du mot italien aider : on m'aide donc à perdre un sou par écu, & mon banquier m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs ; il me fait perdre deux sous, en me disant que l'*agio* est fort haut, que l'argent est fort cher ; il me vole, & je le remercie. (3)

Voilà comme se fait la banque des négocians, d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un État est d'un autre genre.

(2) Ils ne valent réellement que 60 sous ; mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 sous ne les vaut pas à cause du faiblage dans la fabrique, & du déchet qu'elle éprouve par l'usage.

(3) J'ai vu un banquier très-connu à Paris prendre 2 pour 100, pour faire passer à Berlin une somme d'argent au pair : c'est 40 sous par livre pesant ; un chariot de poste transporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 sous par livre. Un des principaux objets que se proposait le ministère de France en 1775, dans l'établissement des messageries royales, était de diminuer ces profits énormes des banquiers, & de les tenir toujours au dessous du prix du transport de l'argent : aussi les banquiers se mirent a crier que ce ministère n'entendait rien aux finances ; & ceux des financiers qui font un commerce de banque entre les caisses des provinces & le trésor royal ne manquèrent point d'être de l'avis des banquiers.

ou

ou c'est un argent que les particuliers déposent pour leur seule sureté, sans en tirer de profit, comme on fit à Amsterdam en 1609, & à Roterdam en 1636, ou c'est une compagnie autorisée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à son avantage, & qui paye aux déposans un intérêt; c'est ce qui se pratique en Angleterre, où la banque autorisée par le parlement donne 4 pour 100 aux propriétaires.

En France, on voulut établir une banque de l'État sur ce modèle en 7 7. L'objet était de payer avec les billets de cette banque, toutes les dépenses courantes de l'État, de recevoir les impositions en même payement, & d'acquitter tous les billets; de donner sans aucun décompte tout l'argent qui serait tiré sur la banque, soit par les régnicoles, soit par l'étranger, & par-là de lui assurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les espèces en ne fabriquant de billets de banque, qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, & les triplait, si en fesant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait soin de faire les payemens à point nommé; car la caisse ayant pris faveur, chacun y eût laissé son argent, & non-seulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût poussé encore plus loin, comme en Angleterre. Plusieurs gens de finance, plusieurs gros banquiers jaloux du sieur *Law* inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans sa naissance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, & tirèrent sur elle tout son fonds en huit jours. Le gouvernement au lieu de

fournir de nouveaux fonds pour les payemens ; ce qui était le seul moyen de soutenir la banque, imagina de punir la mauvaise volonté de ses ennemis, en portant par un édit la monnaie un tiers au-delà de sa valeur : de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les derniers payemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres de change, mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés, la banque était épuisée, ce haussement de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux système de *Law*. Depuis ce temps il n'y eut plus en France de banque publique ; & ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Venise, à l'Angleterre, à la Hollande, dans les temps les plus désastreux, arriva à la France au milieu de la paix & de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens sentent les avantages d'une banque d'État ; cependant la France & l'Espagne n'en ont point : c'est à ceux qui sont à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raison.

BANQUEROUTE.

On connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison, c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards, des Juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change, les remises en pays étranger

étaient un ſecret ignoré de tous les juges.

Ce n'eſt pas que beaucoup de gens ne ſe ruinaſſent ; mais cela ne s'appelait point *banqueroute ;* on diſait *déconfiture ;* ce mot eſt plus doux à l'oreille. On ſe ſervait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne ſonne pas ſi bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *bancorotto*, *bancarotta*, *gambarotta & la giuſtizia non impicar.* Chaque négociant avait ſon banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ſes affaires, qu'il ſe déclarait *fallito*, & qu'il abandonnait ſon bien à ſes créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre & réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire, ſon banc était caſſé, *banco rotto*, *banca rotta ;* il pouvait même, dans certaines villes, garder tous ſes biens & fruſtrer ſes créanciers, pourvu qu'il s'aſsît le derrière nu ſur une pierre, en préſence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *ſolvere aut in ære aut in cute*, payer de ſon argent ou de ſa peau. Mais cette coutume n'exiſte plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on ſe déclare banqueroutier dans les gazettes. Les aſſociés & les créanciers s'aſſemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a ſouvent de frauduleuſes, il a fallu les punir. Si elles ſont portées en juſtice, elles ſont partout regardées comme un vol, & les coupa-

bles par-tout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine ; les banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort aux *états* d'Orléans sous *Charles IX*, & aux *états de* Blois en 1686 ; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ses biens à ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier soit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV*, & pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer, la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 & 1726 à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges-consuls ; c'est une jurisdiction de marchands très-experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'État fesait alors

banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables banqueroutiers frauduleux ; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui, outre l'*importance* de sa charge & de sa personne, possédait encore une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela. Et monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protègerait toujours les gens de lettres, s'enfuit & ne paya rien.

BAPTÊME,

Mot grec qui signifie immersion.

SECTION PREMIÈRE.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens ; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de temps immémorial, se plongeaient & se plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui se conduisent toujours par

les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

O nimium faciles qui triſtia crimina cœdis
Flumineâ tolli poſſe putatis aquâ!

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduiſit comiquement ces deux vers.

C'eſt une drôle de maxime
Qu'une leſſive efface un crime.

Comme tout ſigne eſt indifférent par lui-même, DIEU daigna conſacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptiſait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Paleſtine; ils étaient appelés *proſélytes de domicile*. Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circonciſion, mais ſeulement à embraſſer les ſept préceptes des noachides, & à ne ſacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les proſélytes de juſtice étaient circoncis & baptiſés; on baptiſait auſſi les femmes proſélytes, toutes nues, en préſence de trois hommes.

Les juifs les plus dévôts venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'eſt pourquoi on courut à *St Jean*, qui baptiſait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même, qui ne baptiſa jamais perſonne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet uſage ayant été long-temps un acceſſoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix de notre Sauveur

même ; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous Juifs. Les chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-temps la circoncision. Les chrétiens de *St Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de *St Jean-Baptiste*, rapportées par *St Luc : Je baptise par l'eau, mais celui qui viendra après moi baptisera par le feu.*

Les seleuciens, les herminiens & quelques autres en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont *St Luc* & *St Matthieu* parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes ; & JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin à ces superstitions ridicules. (*a*)

(*a*) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie écrit par un initié & inséré dans *Lucien*. *Plutarque* dans son *Traité de la superstition*, dit que cette déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui après avoir défendu de manger de l'ixion, du griffon, du chameau,

Dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Conſtantin* en eſt une aſſez forte preuve. *St Ambroiſe* n'était pas encore baptiſé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour ſe mettre dans le bain ſacré.

Du baptême des morts.

On baptiſa auſſi les morts. Ce baptême eſt conſtaté par ce paſſage de *St Paul* dans ſa lettre aux Corinthiens : *Si on ne reſſuſcite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts?* C'eſt ici un point de fait. Ou l'on baptiſait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ſes amis & de ſes parens.

de l'anguille, &c., dit : (*) *Si vous n'obſervez pas ces commandemens vous ſerez maudits, &c. . . . Le ſeigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux & dans le gras des jambes.* C'eſt ainſi que le menſonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque qui a fait place elle même à une vérité plus lumineuſe.

Le baptême par le feu, c'eſt-à-dire, ces ſtigmates étaient preſque par-tout en uſage. Vous liſez dans *Ezéchiel* : (**) *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui ſeront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypſe : (***) *Ne frappez point la terre, la mer & les arbres juſqu'à ce que nous ayions marqué les ſerviteurs de* DIEU *ſur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 3.

(**) Chap. IX, v. 9.

(***) Chap. VII, v. 4 & 5.

St Epiphane & *St Chrysostome* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes, & principalement chez les marcionites, on mettait un vivant sous le lit d'un mort; on lui demandait s'il voulait être baptisé; le vivant répondait oui; alors on prenait le mort, & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : *St Paul* en fait mention, mais il ne la condamne pas; au contraire, il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

Du baptême d'aspersion.

LES Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins, vers la fin du huitième siècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids, substituèrent la simple aspersion: ce qui les fit souvent anathématiser par l'Église grecque.

On demanda à *St Cyprien*, évêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps? Il répond dans la soixante & seizième lettre, « que plusieurs églises ne croyaient pas » que ces arrosés fussent chrétiens; que pour » lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais qu'ils » ont une grâce infiniment moindre que ceux » qui ont été plongés trois fois selon l'usage. »

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que catéchumène. Il fallait, pour être initié, avoir des répondans, des cautions, qu'on ap-

pelait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Église s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi, dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'*Isis* & de *Cérès Eleusine*.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'empereur *Julien*, s'exprime ainsi : *Je parlerais du baptême, si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères, ses associations, ses catéchumènes, ses initiés, ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ses pénitens une nouvelle vie : *Initium novæ vitæ ;* & de-là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide ; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle, on commença à baptiser les enfans ; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin, qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours ; parce que, chez les Juifs, c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Église grecque est encore dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première se-
iine étaient damnés, selon les pères de l'Église
; plus rigoureux. Mais *Pierre Chrysologue*
cinquième siècle imagina les *limbes*, espèce
enfer mitigé, & proprement bord d'enfer;
ubourg d'enfer, où vont les petits enfans
orts sans baptême, & où les patriarches
staient avant la descente de JESUS-CHRIST
ıx enfers. De sorte que l'opinion que JESUS-
HRIST était descendu aux limbes, & non aux
ıfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts
'Arabie pouvait être baptisé avec du sable?
)n a répondu que non. Si on pouvait bap-
ser avec de l'eau-rose? & on a décidé qu'il
ıllait de l'eau pure; que cependant on pou-
ait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisé-
ıent que toute cette discipline a dépendu de
ı prudence des premiers pasteurs qui l'ont
tablie.

Les anabaptistes, & quelques autres commu-
ıions qui sont hors du giron, ont cru qu'il
e fallait baptiser, initier personne qu'en con-
ıaissance de cause. Vous faites promettre,
lisent-ils, qu'on sera de la société chrétienne;
nais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous
ui donnez un répondant, un parrain; mais
'est un abus d'un ancien usage. Cette pré-
aution était très-convenable dans le premier
tablissement. Quand des inconnus, hommes
aits, femmes & filles adultes venaient se pré-
enter aux premiers disciples pour être reçus
lans la société, pour avoir part aux aumônes,
ls avaient besoin d'une caution qui répondît
le leur fidélité; il fallait s'assurer d'eux; ils

juraient d'être à vous : mais un enfant eſt dans un cas diamétralement oppoſé. Il eſt arrivé ſouvent qu'un enfant baptiſé par des Grecs à Conſtantinople, a été enſuite circoncis par des Turcs ; chrétien à huit jours, muſulman à treize ans, il a trahi les ſermens de ſon parrain. C'eſt une des raiſons que les anabaptiſtes peuvent alléguer ; mais cette raiſon, qui ſerait bonne en Turquie, n'a jamais été admiſe dans des pays chrétiens, où le baptême aſſure l'état d'un citoyen. Il faut ſe conformer aux lois & aux rites de ſa patrie.

Les Grecs rebaptiſent les Latins qui paſſent d'une de nos communions latines à la communion grecque ; l'uſage était dans le ſiècle paſſé que ces catéchumènes prononçaſſent ces paroles : *Je crache ſur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiſer.* Peut-être cette coutume dure encore & durera long-temps dans les provinces.

Idées des unitaires rigides ſur le baptême.

« IL eſt évident pour quiconque veut raiſonner ſans préjugé, que le baptême n'eſt ni une marque de grâce conférée, ni un ſceau d'alliance, mais une ſimple marque de profeſſion.

» Que le baptême n'eſt néceſſaire, ni de néceſſité de précepte, ni de néceſſité de moyen.

» Qu'il n'a point été inſtitué par JESUS-CHRIST, & que le chrétien peut s'en paſſer, ſans qu'il puiſſe en réſulter pour lui aucun inconvénient.

» Qu'on ne doit pas baptiſer les enfans ni les adultes, ni en général aucun homme.

» Que le baptême pouvait être d'usage dans
» la naissance du christianisme à ceux qui sor-
« taient du paganisme, pour rendre publique
« leur profession de foi, & en être la marque
« authentique, mais qu'à présent il est abso-
» lument inutile & tout-à-fait indifférent. »

(*Tiré du Dictionnaire Encyclopédique à l'articl des* Unitaires.)

SECTION II.

Le baptême, l'immersion dans l'eau, l'abster-sion, la purification par l'eau est de la plus haute antiquité. Être propre, c'était être pur devant les dieux. Nul prêtre n'osa jamais approcher des autels avec une souillure sur son corps. La pente naturelle à transporter à l'ame ce qui appartient au corps, fit croire aisément que les lustrations, les ablutions, ôtaient les les taches de l'ame comme elles ôtent celles des vêtemens; & en lavant son corps on crut laver son ame. De-là cette ancienne coutume de se baigner dans le Gange, dont on crut les eaux sacrées: de-là les lustrations si fréquentes chez tous les peuples. Les nations orientales qui habitent des pays chauds furent les plus religieusement attachées à ces coutumes.

On était obligé de se baigner chez les Juifs après une pollution, quand on avait touché un animal impur, quand on avait touché un mort, & dans beaucoup d'autres occasions.

Lorsque les Juifs recevaient parmi eux un étranger converti à leur religion, ils le baptisaient après l'avoir circoncis; & si c'était une

femme, elle était simplement baptisée, c'est-à-dire, plongée dans l'eau en présence de trois témoins. Cette immersion était réputée donner à la personne baptisée une nouvelle naissance, une nouvelle vie : elle devenait à la fois juive & pure ; ses enfans nés avant ce baptême n'avaient point de portion dans l'héritage de leurs frères qui naissaient après eux d'un père & d'une mère ainsi régénérés : de sorte que chez les Juifs être baptisé & renaître, était la même chose ; & cette idée est demeurée attachée au baptême jusqu'à nos jours ; ainsi lorsque *Jean* le précurseur se mit à baptiser dans le Jourdain, il ne fit que suivre un usage immémorial. Les prêtres de la loi ne lui demandèrent pas compte de ce baptême comme d'une nouveauté ; mais ils l'accusèrent de s'arroger un droit qui n'appartenait qu'à eux ; comme les prêtres catholiques romains seraient en droit de se plaindre qu'un laïque s'ingérât de dire la messe. *Jean* fesait une chose légale, mais il ne la fesait pas légalement.

Jean voulut avoir des disciples, & il en eut. Il fut chef de secte dans le bas peuple, & c'est ce qui lui coûta la vie. Il parait même que JESUS fut d'abord au rang de ses disciples, puisqu'il fut baptisé par lui dans le Jourdain, & que *Jean* lui envoya des gens de son parti quelque temps avant sa mort.

L'historien *Josephe* parle de *Jean* & ne parle pas de JESUS ; c'est une preuve incontestable que *Jean-Baptiste* avait de son temps beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait, dit ce célèbre historien, & les Juifs paraissaient disposés à en-

treprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce passage que *Jean* était non-seulement un chef de secte, mais un chef de parti. *Josephe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet, il se rendit redoutable à *Hérode*, qui le fit enfin mourir ; mais JESUS n'eut à faire qu'aux pharisiens : voilà pourquoi *Josephe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode*, comme un homme qui s'était rendu, par son zèle, criminel d'État, au lieu que JESUS n'ayant pas approché de la cour fut ignoré de l'historien *Josephe*.

La secte de *Jean-Baptiste* subsista très-différente de la discipline de JESUS. On voit dans les Actes des apôtres que vingt ans après le supplice de JESUS, *Apollo* d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaissait que le baptême de *Jean*, & n'avait aucune notion du St Esprit. Plusieurs voyageurs, & entre autres *Chardin*, le plus accrédité de tous, disent qu'il y a encore en Perse des disciples de *Jean*, qu'on appelle *Sabis*, qui se baptisent en son nom, & qui reconnaissent à la vérité JESUS pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JESUS, il reçut le baptême, mais ne le conféra à personne : ses apôtres baptisaient les catéchumènes ou les circoncisaient, selon l'occasion : c'est ce qui est évident par l'opération de la circoncision que *Paul* fit à *Timothée* son disciple.

Il paraît encore que quand les apôtres baptisèrent, ce fut toujours au seul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des apôtres ne font mention d'aucune personne baptisée au nom du

Père, du Fils & du Saint Esprit : c'est ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des apôtres ne connaissait pas l'évangile de *Matthieu*, dans lequel il est dit : *Allez enseigner toutes les nations, & baptisez-les au nom du Père, & du Fils & du St Esprit.* La religion chrétienne n'avait pas encore reçu sa forme : le symbole même qu'on appelle *le symbole des apôtres*, ne fut fait qu'après eux ; & c'est de quoi personne ne doute. On voit par l'épître de *Paul* aux Corinthiens, une coutume fort singulière qui s'introduisit alors, c'est qu'on baptisait les morts ; mais bientôt l'Église naissante réserva le baptême pour les seuls vivans : on ne baptisa d'abord que les adultes ; souvent même on attendait jusqu'à cinquante ans, & jusqu'à sa dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptise tous les enfans : il n'y a que les anabaptistes qui réservent cette cérémonie pour l'âge où l'on est adulte ; ils se plongent tout le corps dans l'eau. Pour les quakers qui composent une société fort nombreuse en Angleterre & en Amérique, ils ne font point usage du baptême : ils se fondent sur ce que JESUS-CHRIST ne baptisa aucun de ses disciples ; ils se piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du temps de JESUS-CHRIST : ce qui met entr'eux & les autres communions une prodigieuse différence.

Addition

Addition de M. l'abbé Nicaïse à l'article Baptême.

L'EMPEREUR *Julien le philosophe*, dans son immortelle satire des Césars, met ces paroles dans la bouche de *Constance*, fils de *Constantin* : « Quiconque se sent coupable de viol, de meur-» tre, de rapine, de sacrilège & de tous les » crimes les plus abominables, dès que je l'aurai » lavé avec cette eau, il sera net & pur. »

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea les empereurs chrétiens & les grands de l'empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel & de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la lessive qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans, parce qu'une idée non moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de raison, & qu'ils puissent devenir coupables. Égorgez-les donc au plus vîte pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient : Nous fesons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

C.

BARAC ET DÉBORA

Et par occaſion des chars de guerre.

NOUS ne prétendons point diſcuter ici : quel temps *Barac* fut chef du peuple ju. pourquoi étant chef il laiſſa commander ſo armée par une femme ; ſi cette femme nomm *Débora* avait épouſé *Lapidoth*; ſi elle étai parente ou l'amie de *Barac*, ou même ſa fi ou ſa mère ; ni quel jour ſe donna la batai du Thabor en Galilée, entre cette *Débora* le capitaine *Sizara*, général des armées roi *Jabin*, lequel *Sizara* commandait vers Galilée une armée de trois cents mille fa taſſins, dix mille cavaliers & trois mille ch armés en guerre, ſi l'on en croit l'hiſtor *Joſephe*. (*a*)

Nous laiſſerons même ce *Jabin*, roi d village nommé Azor, qui avait plus de troup que le grand-turc. Nous plaignons beauco la deſtinée de ſon grand-viſir *Sizara*, qui ay perdu la bataille en Galilée, ſauta de ſo chariot à quatre chevaux & s'enfuit à pied po courir plus vîte. Il alla demander l'hoſpital à une ſainte femme juive qui lui donna du la & qui lui enfonça un grand clou de charret dans la tête, quand il fut endormi. Nous e ſommes très-fâchés ; mais ce n'eſt pas cela d il s'agit : nous voulons parler des chariots guerre.

(*a*) Antiq. jud. liv. V.

C'eſt au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Ciſon, que ſe donna la bataille. Le mont Thabor eſt une montagne eſcarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne & les rochers voiſins eſt une petite plaine ſemée de gros cailloux, & impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine eſt de quatre à cinq cents pas. Il eſt à croire que le capitaine *Siзara* n'y rangea pas ſes trois cents mille hommes en bataille; ſes trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il eſt à croire que les Hébreux n'avaient point de chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes: mais les Aſiatiques s'en ſervaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt *Confutzée*, dit poſitivement (*b*) que de temps immémorial les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en uſage long-temps avant la guerre de Troye, puiſqu'*Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone; les roues ni l'eſſieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans les grandes plaines, ſur-tout quand les chars étaient en grand nombre & qu'ils couraient avec impétuoſité, garnis de longues piques & de faux: mais quand on y fut ac-

(*b*) Liv. III.

coutumé, il parut si aisé d'éviter leur choc, qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa, dans la guerre de 1741, de renouveler cettte ancienne invention & de la rectifier.

Un ministre d'État fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans de grandes plaines comme celles de Lutzen, on pourrait s'en servir avec avantage en les cachant derrière la cavalerie, dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer, & les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre serait inutile & même dangereuse, dans un temps où le canon seul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre, autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars seraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité, que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perses.

BARBE.

TOUS les naturalistes nous assurent que la sécrétion qui produit la barbe, est la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit-on, n'ont point de barbe,

parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans lesquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes, & de la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuissans n'ont point de barbe, par la raison qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans, s'unir à la lymphe nourricière, & lui fournir de petits oignons de poils sous le menton, sur les joues, &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes : on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce, les plus vigoureux, les plus prêts à tout ; & on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur, ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues, & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes & les femmes sont tous velus de la tête aux pieds ; blondes ou brunes, bruns ou blonds, tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence, sur-tout dans nos climats, c'est que les poils des dames, & sur-tout des blondes, sont plus follets, plus doux, plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes dont la peau semble très unie ; mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours, s'ils avaient une queue.

Cette affinité constante entre le poil & la liqueur séminale, ne peut guère se contester dans notre hémisphère. On peut seulement demander pourquoi les eunuques & les impuissans étant sans barbe ont pourtant des cheveux ? La chevelure serait-elle d'un autre genre

que la barbe & que les autres poils ? N'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur séminale ? Les eunuques ont des sourcils & des cils aux paupières ; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les suppositions les mieux établies. Les systèmes sont comme les rats qui peuvent passer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémisphère entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe & de la semence. Les Américains de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque stature qu'ils soient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil sur le corps, excepté les sourcils & les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, conversé, combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale ; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps, & ils se moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, se copiant les uns les autres, disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils se l'arrachent avec des pinces, comme si *Christophe Colomb*, *Fernand Cortez* & les autres conquérans avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec lesquelles nos dames arrachent leurs poils folets, & en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-temps que les esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde ; mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme

les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, au Canada, ainsi que dans notre continent barbu. La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc une différence spécifique entre ces bipèdes & nous, de même que leurs lions, qui n'ont point de criniére, ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été, & est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit, &, si on l'ose dire, de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV* jusque vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait quarrée. *Charles-Quint*, *Jules II*, *François I* remirent en honneur à leur cour la large barbe, qui était depuis long-temps passée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par respect pour les usages de leurs pères, se fesaient raser, tandis que les courtisans en pourpoint & en petit manteau portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors, quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambassade, priaient ses confrères de souffrir qu'il laissât croître sa barbe, sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*.

BATAILLON.

Ordonnance militaire.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé, a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie, & on changera encore les calculs par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens, qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui est déjà à l'article *Bataillon*, dans l'Encyclopédie, & nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés, ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur trois hommes de hauteur, leur donne, selon plusieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très-faibles : le flottement, suite nécessaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement sur l'ennemi ; & la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés ; alors il est obligé de se mettre en quarré, & il devient presque immobile : voilà, dit-on, ses défauts.

Ses avantages, ou plutôt son seul avantage, c'est de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui le composent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compense

pense pas ses défauts, sur-tout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus ensuite pour donner & recevoir des coups de fusil, & l'armée qui la première s'ennuie de ce tapage, a perdu la bataille. L'artillerie française est très-bonne, mais le feu de son infanterie est rarement supérieur & fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation française attaque avec la la plus grande impétuosité ; & qu'il est très-difficile de résister à son choc : le même homme qui ne peut pas souffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il est immobile, & qui aura peur même, volera à la batterie, ira avec rage, s'y fera tuer, ou enclouera le canon ; c'est ce qu'on a vu plusieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce serait augmenter inutilement cet article, que de citer des faits connus ; on sait que le maréchal de *Saxe* voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison *les Français l'emporteront sur les ennemis*, dit *Folard*, *si on les abandonne dessus ; mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la baïonnette avec l'ennemi, & pour le faire avec plus d'avantage, mettre les bataillons sur un front moins étendu, & en augmenter la pro-

fondeur ; ses flancs seraient plus sûrs, sa marche plus prompte, & son attaque plus forte.

(*Cet article est de M.* D. P. *officier de l'état-major.*)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre, la marche, les évolutions des bataillons, tels à peu près qu'on les met aujourd'hui en usage, ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire, par *Machiavel*, secrétaire de Florence. Bataillons sur trois, sur quatre, sur cinq de hauteur ; bataillons marchans à l'ennemi ; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute ; bataillons de quatre de profondeur soutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanqués de cavalerie, tout est de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre : on la fesait depuis long-temps, mais on ne la savait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitie* commandât l'exercice à ses troupes, selon sa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers & les soldats se moquassent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en sa présence, & il se réserva pour le conseil.

C'est une chose singulière que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un soldat. Il exige d'abord la *gagliardia*, & cette gaillardise signifie *vigueur alerte* ; il veut des yeux vifs & assurés dans lesquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux, la poitrine large,

le bras musculeux, les flancs arrondis, peu de ventre, les jambes & les pieds secs, tous signes d'agilité & de force.

Mais il veut sur-tout que le soldat ait de l'honneur, & que ce soit par honneur qu'on le mène. « La guerre, dit-il, ne corrompt » que trop les mœurs; » & il rappelle le proverbe italien, qui dit : *La guerre forme les voleurs, & la paix leur dresse des potences.*

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie française; & il faut avouer que jusqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaise. C'était un étrange homme que ce *Machiavel*; il s'amusait à faire des vers, des comédies, à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement, & à enseigner aux princes l'art de se parjurer, d'assassiner & d'empoisonner dans l'occasion : grand art que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard *César Borgia* pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel*, sur tant de différens sujets, il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable, pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu; mais il la peint comme nécessaire.

BAYLE.

MAIS se peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de *cœur cruel & d'homme affreux* dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoiqu'imprimée ?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

> Ainsi d'un œil content, Marius dans sa fuite,
> Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit Pope, *simile unlike*. *Marius* n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir; au contraire, pénétré d'une douleur sombre & noble, en contemplant la vicissitude des choses humaines, il fit cette mémorable réponse: *Dis au proconsul d'Afrique que tu as vu Marius sur les ruines de Carthage.* (a).

Nous demandons en quoi *Marius* peut ressembler à *Bayle*?

On consent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* & d'*homme cruel* à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs, &c. &c. &c. Mais à *Bayle! détestable plaisir*, *cœur cruel*, *homme affreux!* il ne fallait pas mettre ces mots dans

(a) Il semble que ce grand mot soit au-dessus de la pensée de *Lucain*.

> . . . . *Solatio fati*
> *Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes*
> *Ignovere Deis.*

Carthage & *Marius*, couchés sur le même sable, se consolèrent & pardonnèrent aux Dieux; mais ils ne sont contens ni dans *Lucain*, ni dans la réponse du romain.

la sentence portée par *Louis Racine* contre un philosophe qui n'est convaincu que d'avoir pesé les raisons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutychiens, & celles de leurs adversaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait se souvenir que *Bayle* combattit *Spinosa* trop philosophe, & *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait respecter les mœurs de *Bayle*, & apprendre de lui à raisonner. Mais il était janséniste, c'est-à-dire, il savait les mots de la langue du jansénisme & les employait au hasard.

Vous appelleriez avec raison *cruel & affreux*, un homme puissant qui commanderait à ses esclaves, sous peine de mort, d'aller faire une moisson de froment où il aurait semé des chardons; qui donnerait aux uns trop de nourriture, & qui laisserait mourir de faim les autres; qui tuerait son fils aîné pour laisser un gros héritage au cadet. C'est-là ce qui est affreux & cruel, *Louis Racine!* On prétend que c'est-là le Dieu de tes jansénistes: mais je ne le crois pas.

O gens de parti! gens attaqués de la jaunisse, vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penseur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philosophie, adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle?* A *Rousseau*, à un poëte qui pensait encore moins, à un homme dont le principal mérite avait consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente, à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la sodomie & la bestialité, qui traduisait tantôt un pseaume & tantôt

une ordure du *Moyen de parvenir*, à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déférait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers ? Le voici : *Rousseau* avait fait des vers pour les jansénistes qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchaînée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle* ; il est leur concitoyen, il est de leur siècle ; sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole* ; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiset* ni le révérend père *Caussin* ; c'est la source de la haine jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant son testament valide malgré la sévérité de la loi. (1) La démence de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inséré cet article pour faire l'éloge du meilleur des dictionnaires, éloge qui sied bien dans celui-ci ; mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre, si je puis, l'esprit de parti odieux & ridicule.

(1) L'académie de Toulouse proposa, il y a quelques années, l'éloge de *Bayle* pour sujet d'un prix ; mais les prêtres toulousains écrivirent en cour, & obtinrent une lettre de cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'académie changea donc le sujet de son prix, & demanda l'éloge de *saint Exupère*, évêque de Toulouse.

BDELLIUM.

On s'est fort tourmenté pour savoir ce que c'est que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phison, fleuve du paradis terrestre, *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or*. *Calmet* en compilant rapporte que, (*a*) selon plusieurs compilateurs, le bdellium est l'escarboucle, mais que ce pourrait bien être aussi du cristal; ensuite que c'est la gomme d'un arbre d'Arabie; puis il nous avertit que ce sont des capres. Beaucoup d'autres assurent que ce sont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochard* qui puissent éclaircir cette question. J'aurais voulu que tous ces commentateurs eussent été sur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là, fair voir évidemment, dit *Calmet*, que c'est le pays de Colchos: la toison d'or en est une preuve. C'est dommage que les choses aient si fort changé depuis. La Mingrelie, ce beau pays si fameux pour les amours de *Médée* & de *Jason*, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toisons: tout change dans ce monde; & si nous ne cultivons pas bien nos terres, & si l'État est toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

(*a*) Notes sur le chap. II de la Genèse.

BEAU.

PUISQUE nous avons cité *Platon* sur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer? On sera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

« L'homme expié dans les mystères sacrés, » quand il voit un beau visage décoré d'une » forme divine, ou bien quelque espèce in- » corporelle, sent d'abord un frémissement » secret, & je ne sais quelle crainte respec- » tueuse; il regarde cette figure comme une » divinité..... quand l'influence de la beauté » entre dans son ame par les yeux, il s'échauffe; » les ailes de son ame sont arrosées, elles » perdent leur dureté qui retenait leur germe, » elles se liquéfient; ces germes enflés dans » les racines de ses ailes s'efforcent de sortir » par toute l'espèce de l'ame, (car l'ame avait » des ailes autrefois) &c. »

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon*; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortans de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée: le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable, il vous dira que le beau

eſt une paire de cornes, quatre griffes & une queue. Conſultez enfin les philoſophes, ils vous répondront par du galimatias ; il leur faut quelque choſe de conforme à l'archétype du beau en eſſence, au to kalon.

J'aſſiſtais un jour à une tragédie auprès d'un philoſophe ; que cela eſt beau ! diſait-il. Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je. C'eſt, dit-il, que l'auteur a atteint ſon but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint ſon but, lui dis-je ; voilà une belle médecine ? Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine eſt belle, & que pour donner à quelque choſe le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cauſe de l'admiration & du plaiſir. Il convint que cette tragédie lui avait inſpiré ces deux ſentimens, & que c'était-là le to kalon, le beau.

Nous fimes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce, parfaitement traduite ; elle fit bâiller tous les ſpectateurs. Oh oh ! dit-il, le to kalon n'eſt pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau eſt ſouvent très-relatif, comme ce qui eſt décent au Japon eſt indécent à Rome ; & ce qui eſt de mode à Paris ne l'eſt pas à Pékin ; & il s'épargna la peine de compoſer un long traité ſur le beau.

Il y des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *Ceſar*, ennemis mortels l'un de l'autre, ſe portèrent un défi, non à qui répandra le ſang l'un de l'autre derrière un buiſſon en tierce & en quarte comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp

des Romains, que les barbares vont attaque:
L'un des deux, après avoir repouſſé les enne-
mis, eſt prêt de ſuccomber; l'autre vole à
ſon ſecours, lui ſauve la vie & achève la
victoire.

Un ami ſe dévoue à la mort pour ſon ami;
un fils pour ſon père;...... l'Algonquin, le
Français, le Chinois diront tous que cela e
fort *beau*, que ces actions leur font plaiſi
qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes
morale; de celle-ci de *Zoroaſtre : Dans le dou
ſi une action eſt juſte, abſtiens-toi*......; de cel
ci de *Confucius : Oublie les injures, n'oubli
jamais les bienfaits.*

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épa
qui ne donnera pas aux dames de nos cours
nom de *belles*, le donnera ſans héſiter à
actions & à ces maximes. Le méchant hom
même reconnaîtra la beauté des vertus qu'i
n'oſe imiter. Le beau qui ne frappe que les
ſens, l'imagination & ce qu'on appelle l'*eſpri*
eſt donc ſouvent incertain. Le beau qui par
au cœur ne l'eſt pas. Vous trouverez une fo
de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trou
de *beau* dans les trois quarts de l'Iliade; ma
perſonne ne vous niera que le dévouement
Codrus pour ſon peuple ne ſoit fort beau
ſuppoſé qu'il ſoit vrai.

Le frère *Attiret*, jéſuite, natif de Dijo
était employé comme deſſinateur dans la maiſ
de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à qu
ques *lis* de Pékin.

Cette maiſon des champs, dit-il dans u
de ſes lettres à M. *Daſſaut*, eſt plus gran

que la ville de Dijon. Elle eſt partagée en mille corps de logis, ſur une même ligne ; chacun de ces palais a ſes cours, ſes parterres, ſes jardins & ſes eaux ; chaque façade eſt ornée d'or, de vernis & de peintures Dans le vaſte enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt juſqu'à ſoixante pieds. Les vallons ſont arroſés d'une infinité de canaux qui vont au loin ſe rejoindre pour former des étangs & des mers. On ſe promène ſur ces mers dans des barques vernies & dorées de douze à treize toiſes de long ſur quatre de large. Ces barques portent des ſalons magnifiques ; & les bords de ces canaux, de ces mers & de ces étangs ſont couverts de maiſons toutes dans des goûts différens. Chaque maiſon eſt accompagnée de jardins & de caſcades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'eſt ſemblable ; le plus vaſte de tous eſt entouré d'une colonnade, derrière laquelle ſont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maiſons répondent à la magnificence du dehors : tous les canaux ont des ponts de diſtance en diſtance ; ces ponts ſont bordés de baluſtrades de marbre blanc ſculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher, & ſur ce rocher un pavillon quarré, où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais, toutes les maiſons, tous les jardins de cet enclos immenſe ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'empereur donne quelque fête, tous

ces bâtimens ſont illuminés en un inſtant ; & de chaque maiſon on voit un feu d'artifice.

Ce n'eſt pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer*, eſt une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaiſſeaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtiſans ſe déguiſent en marchands, en ouvriers de toute eſpèce ; l'un tient un café, l'autre un cabaret ; l'un fait le métier de filou, l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur, l'impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur diſent qu'il eſt honteux de tant diſputer ſur le prix, qu'ils ſont de mauvaiſes pratiques. Leurs majeſtés répondent qu'ils ont à faire à des fripons ; les marchands ſe fâchent & veulent s'en aller ; on les apaiſe : l'empereur achète tout & en fait des loteries pour toute ſa cour. Plus loin ſont des ſpectacles de toute eſpèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Verſailles, il le trouva petit & triſte. Des Allemands qui s'extaſiaient en parcourant les boſquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût ſi difficile. C'eſt encore une raiſon qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

BEKER,

Ou du monde enchanté, du diable, du livre d'Enoch & des ſorciers.

CE *Baltaſar Beker*, très-bon homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du diable, &

encore plus de la précision, fit beaucoup de bruit en son temps par son gros livre du *Monde enchanté*.

Un *Jacques-George de Chaufepied*, prétendu continuateur de *Bayle*, assure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raisons pour croire que ce fut à Franeker. On est fort en doute & fort en peine à la cour sur ce point d'histoire.

Le fait est que du temps de *Béker*, ministre du St Évangile, (comme on dit en Hollande) le diable avait encore un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les espèces, au milieu du dix-septième siècle, malgré les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La sorcellerie, les possessions, & tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient souvent des suites funestes.

Il n'y avait pas un siècle que le roi *Jacques* lui-même, surnommé par Henri IV, *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine & du pouvoir papal, avait fait imprimer sa *Démonologie* (quel livre pour un roi!) & dans cette Démonologie *Jacques* reconnaît des enforcellemens, des incubes, des succubes; il avoue le pouvoir du diable & du pape, qui, selon lui, a le droit de chasser *Satan* du corps des possédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon sens, dans quel horrible cloaque de barbarie stupide étions-nous plongés alors! Il n'y avait pas un parlement, pas un présidial, qui ne fût occupé à juger des sorciers;

» complète que *Michelle Chaudron* fût sor-
» cière, lui firent donner la question, qui
» produit infailliblement ces preuves : cette
» malheureuse, cédant à la violence des tour-
» mens, confessa enfin tout ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encore la marque
» satanique. Ils la trouvèrent à un petit seing
» noir sur une de ses cuisses. Ils y enfoncèrent
» l'aiguille; les tourmens de la question avaient
» été si horribles, que cette pauvre créature
» expirante sentit à peine l'aiguille; elle ne
» cria point : ainsi le crime fut avéré. Mais
» comme les mœurs commençaient à s'adoucir,
» elle ne fut brûlée qu'après avoir été pendue
» & étranglée. »

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne retentissaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré si long-temps, que de nos jours, à Vurtzbourg en Franconie, on a encore brûlé une sorcière en 1750. Et quelle sorcière ! une jeune dame de qualité, abbesse d'un couvent; & c'est de nos jours, c'est sous l'empire de *Marie-Thérèse* d'Autriche.

De telles horreurs dont l'Europe a été si long-temps pleine, déterminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire, en prose & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible; rien ne l'arrêta : il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. « *S'il y avait un diable*,
» disait-il, il se vengerait de la guerre que je
» lui fais. »

Béker ne raisonnait que trop bien, en disant que le diable le punirait s'il existait. Les ministres ses confrères prirent le parti de *Satan* & déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunie aussi
Au nom de dieu. Genève imite Rome,
Comme le singe est copiste de l'homme.

Béker entre en matière dès le second tome. Selon lui, le serpent qui séduisit nos premiers parens n'était point un diable, mais un vrai serpent; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était si bien un vrai serpent, que toute son espèce, qui marchait auparavant sur ses pieds, fut condamnée à ramper sur le ventre. Jamais ni serpent, ni autre bête n'est appelée *Satan*, ou *Belzébuth*, ou *Diable* dans le Pentateuque. Jamais il n'y est question de *Satan*.

Le Hollandais, destructeur de *Satan*, admet à la vérité des anges, mais en même temps il assure qu'on ne peut prouver par la raison qu'il y en ait; *& s'il y en a*, dit-il dans son chapitre huitième du tome second, *il est difficile de dire ce que c'est. L'Écriture ne nous dit jamais ce que c'est, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi consiste la nature d'un esprit..... La Bible n'est pas faite pour les anges, mais pour les hommes. JESUS n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de scrupule sur les anges, il n'est pas étonnant qu'il en ait sur les diables; & c'est une chose assez plaisante de voir toutes

les contorsions où il met son esprit pour se prévaloir des textes qui lui semblent favorables, & pour éluder ceux qui lui sont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il est plus prolixe que les amis mêmes de ce saint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps à le lire. Et je suis persuadé que si le diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté de Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien hollandais, est d'expliquer ces paroles : JESUS *fut transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le diable, par le Knathbull*. Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de nécessité qu'il l'admette : après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le diable, il faut s'en informer chez le jésuite *Schotus*; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker*.

En ne consultant que l'histoire, l'ancienne origine du diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane* le mauvais principe corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens, *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshiret*, que nous nommons *Osiris*, fait avec *Ishet* ou *Isis*, tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perses, (*) *Mozazor*, chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU, & était devenu le diable; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les sociniens avaient su cette anecdote de la chute des anges indiens & de leur rétablissement, ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel, & pour faire espérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On est obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien Testament; mais il en est question dans le nouveau.

On attribua vers le temps de l'établissement du christianisme un livre à *Enoch*, *septième homme après Adam*, concernant le diable & ses associés. *Enoch* dit que le chef des anges rebelles était *Semiaxah*, qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampsifer* étaient ses lieutenans; que les capitaines des anges fidelles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, *&c.*; mais il ne dit point que la guerre se fit dans le ciel; au contraire, on se battit sur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles. *St Jude* cite ce livre dans son épître: DIEU *a gardé*, dit-il, *dans les ténèbres enchaînés jusqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de Caïn, desquels Enoch, septième homme après Adam, a prophétisé.*

St Pierre, dans sa seconde épître, fait al-

(*) Voyez *Brachmanes*.

lusion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainsi : DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché, mais il les a jetés dans le Tartare avec des cables de fer.*

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels. Cependant il fut encore plus inflexible sur les diables que sur les anges : il ne se laissa point subjuguer par le livre d'*Enoch*, septième homme après *Adam* : il soutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'est qu'un réchauffé, & que nous ne sommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons *Lucifer* l'*esprit malin*, que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Enoch* appellent *Semiaxah* ou, si on veut, *Semexiah*? C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Isaïe* lui-même l'appelle *parabole*. Il dit dans son quatorzième chapitre au roi de Babylone : *A ta mort, on a chanté à gorge déployée ; les sapins se sont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hautesse est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu tombé du ciel, étoile du matin, Helel ? toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre !*

On traduisit ce mot chaldéen hébraïsé *Helel*, par *Lucifer*. cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le diable, *Lucifer*, tombé

du ciel, & précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent, & que souvent un seul mot, une seule syllabe mal entendus, une lettre changée ou supprimée ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mont *Soracté* on a fait *St Oreste;* du mot *Rabboni* on a fait *St Raboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait mourir dans l'année; de *Semo sancus* on a fait *St Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le diable soit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semiaxah* d'*Enoch*, ou le *Satan des* Babyloniens, ou le *Mozazor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, *Béker* a raison de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers temps. C'est trop que de lui avoir immolé une femme de qualité de Vurtzbourg, *Magdelène Chaudron*, le curé *Gaufredi*, la maréchale d'*Ancre*, & plus de cent mille sorciers en treize cents années dans les Etats chrétiens. Si *Baltasar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très-bien reçu; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd sa cure.

BÊTES.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c!

Quoi cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en savait avant tes leçons? Le serin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'instant? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner? n'as-tu pas vu qu'il se méprend & qu'il se corrige?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées? Hé bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir; que j'ai de la mémoire & de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié, ils le clouent sur une table, & ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines

-zaraïques. Tu découvres dans lui tous les mes organes de ſentiment qui ſont dans toi. ponds-moi, machiniſte ; la nature a-t-elle rangé tous les reſſorts du ſentiment dans cet imal, afin qu'il ne ſente pas ? a-t-il des nerfs ur être impaſſible ? Ne ſuppoſe point cette pertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce e c'eſt que l'ame des bêtes ? Je n'entends s cette queſtion. Un arbre a la faculté de :evoir dans ſes fibres ſa sève qui circule, déployer les boutons de ſes feuilles & de fruits ; me demanderez-vous ce que c'eſt e l'ame de cet arbre ? il a reçu ces dons ; nimal a reçu ceux du ſentiment, de la mé-ire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait ıs ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? ui qui fait croître l'herbe des champs, & qui t graviter la terre vers le ſoleil.

Les ames des bêtes ſont des formes ſubſ-tielles, a dit *Ariſtote* ; & après *Ariſtote* :ole arabe ; & après l'école arabe, l'école ;élique ; & après l'école angélique, la ſor-ıne ; & après la ſorbonne perſonne au nde.

Les ames des bêtes ſont matérielles, crient utres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait s de fortune que les autres. On leur a en n demandé ce que c'eſt qu'une ame maté-lle ; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de matière qui a de la ſenſation : mais qui lui lonné cette ſenſation ? c'eſt une ame maté-lle, c'eſt-à-dire que c'eſt de la matière qui ıne de la ſenſation à la matière ; ils ne tent pas de ce cercle.

Écoutez d'autres bêtes raisonnant sur bêtes ; leur ame est un être spirituel qui m[eurt] avec le corps: mais quelle preuve en avez-vo[us], quelle idée avez-vous de cet être spirituel, [qui] à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, [&] sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qu[i ne] pourra jamais savoir ce que fait un enfant de [six] ans. Sur quel fondement imaginez - vous [que] cet être qui n'est pas corps, périt avec [le] corps? les plus grandes bêtes sont ceux [qui] ont avancé que cette ame n'est ni corp[s ni] esprit. Voilà un beau système. Nous ne [pou]vons entendre par esprit que quelque c[hose] d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le sy[stème] de ces messieurs revient à ceci, que [l'ame] des bêtes est une substance qui n'est ni corp[s ni] quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs [con]tradictoires? de l'habitude où les homme[s ont] toujours été d'examiner ce qu'est une c[hose] avant de savoir si elle existe. On app[elle] languette, la soupape d'un soufflet, l'a[me du] soufflet. Qu'est-ce que cette ame? c'e[st un] nom que j'ai donné à cette soupape qui b[aisse], laisse entrer l'air, se relève, & le pous[se par] un tuyau, quand je fais mouvoir le sou[fflet].

Il n'y a point là une ame distincte [de la] machine. Mais qui fait mouvoir le souffl[et des] animaux? Je vous l'ai déjà dit, celui qu[i fait] mouvoir les astres. Le philosophe qui a [dit] *Deus est anima brutorum*, avait raison : [mais] il devait aller plus loin.

BETHSA[MÈS]

THSAMÈS, OU BETHSHÉMESH.

s cinquante mille & soixante & dix juifs norts de mort subite, pour avoir regardé l'arche; des cinq trous du cu d'or payés par les Philistins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.

JES gens du monde seront peut-être éton- que ce mot soit le sujet d'un article ; is on ne s'adresse qu'aux savans, & on leur nande des instructions.

Bethshemesh ou Bethsamès était un village artenant au peuple de DIEU, situé à deux les au nord de Jérusalem, selon les com- ntateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du temps *Samuel*, & leur ayant pris leur arche d'al- nce dans la bataille où ils leur tuèrent nte mille hommes, en furent sévèrement nis par le Seigneur. (*a*) *Percussit eos in se- tiori parte natium & ebullierunt villæ & ri . . . & nati sunt mures, & facta est con- io mortis magna in civitate.* Mot à mot : *les frappa dans la plus secrète partie des es, & les granges & les champs bouillirent, il naquit des rats, & une grande confusion morts se fit dans la cité.*

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins,

(*a*) Livre de *Samuel* ou I. des rois, chap. V. VI.

les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or, & cinq anus d'or, & en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, selon l'exprès commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats & les cinq anus, sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau, & que personne ne conduisait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes l'arche & les présens droit à Bethsamès; les Bethsamites s'approchèrent & voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encore plus sévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort subite soixante & dix personnes du peuple, & cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott*, irlandais, a fait imprimer en 1768 un commentaire français sur cette aventure, & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire, *docteur en théologie, membre de la société royale de Londres, de l'académie palatine, de celle de Gottingue & de l'académie des inscriptions de Paris.* Tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini*, à Rome chez *Monaldini*, à Venise chez *Pasquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Gosse*, à

:yde chez *Jaquau* ; à Londres chez *Béquet*, ui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure appelée anglais *Pamphlet*, que le texte de l'Écrire est corrompu. Il nous permettra de n'être is de son avis. Presque toutes les bibles accordent dans ces expressions : Soixante & x hommes du peuple, & cinquante mille de populace, *de populo septuaginta viros, & cinquaginta millia plebis.*

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend ilord évêque d'Oxford, *qu'autrefois il avait forts préjugés en faveur du texte hébraïque, ais que depuis dix-sept ans sa grandeur & i sont bien revenus de leurs préjugés après lecture réfléchie de ce chapitre.*

Nous ne ressemblons point au docteur *Kencott* ; & plus nous lisons ce chapitre, plus ius respectons les voies du Seigneur qui ne nt pas nos voies.

Il est impossible, dit *Kennicott*, *à un lecteur bonne foi, de ne se pas sentir étonné & af-té à la vue de plus de cinquante mille hommes truits dans un seul village, & encore c'était iquante mille hommes occupés à la moisson.*

Nous avouons que cela supposerait environ nt mille personnes au moins dans ce village. ais monsieur le docteur doit-il oublier que Seigneur avait promis à *Abraham* que sa stérité se multiplierait comme le sable de mer ?

Les Juifs & les chrétiens, ajoute-t-il, *ne sont point fait de scrupule d'exprimer leur pugnance à ajouter foi à cette destruction de iquante mille soixante & dix hommes.*

Nous répondons que nous fommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance *à ajouter foi* à tout ce qui eft dans les faintes écritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet*; que s'il fallait *rejeter tout ce qui eft extraordinaire & hors de la portée de notre efprit, il faudrait rejeter toute la Bible.* Nous fommes perfuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne devaient éprouver que des événemens marqués au fceau de la Divinité, & abfolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous ofons même avancer que la mort de ces cinquante mille foixante & dix hommes eft une des chofes les moins furprenantes qui foient dans l'ancien Teftament.

On eft faifi d'un étonnement encore plus refpectueux, quand le ferpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-deffus de toutes les montagnes; quand on voit les plaies de l'Egypte, & fix cents trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & fufpendue, quand *Jofué* arrête le foleil & la lune à midi, quand *Samfon* tue mille Philiftins avec une mâchoire d'âne.... tout eft miracle fans exception dans ces temps divins; & nous avons le plus profond refpect pour tous ces miracles, pour ce monde ancien qui n'eft pas notre monde, pour cette nature qui n'eft pas notre nature, pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne, c'eft la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeler *déiftes & athées* ceux qui, en révérant la Bible plus

que lui, sont d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions & médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam, la plus ancienne, la plus nombreuse de toutes, & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

BIBLIOTHÈQUE.

Une grande bibliothèque a cela de bon, qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même : On ne lit point la plupart de ces livres-là, & on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue & ignorée dans l'océan; un génie eut pitié d'elle, il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, & fut le principal ornement du trône du grand-mogol. Ceux qui ne sont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phrases, critiques à la petite semaine, enfin ceux dont un génie n'a point eu de pitié, resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fonds de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que dans cette immense collection de livres, il y en environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du moins de suite; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage, pour quiconque veut

s'instruire, de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume & la page qu'il cherche sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique & plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre & la rareté des volumes, que par la facilité & la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'instruire un peu de son être, & qui n'a pas de temps à perdre, est bien embarrassé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes*, *Spinosa*, *Bayle* qui a écrit contr'eux, *Leibnitz* qui a disputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au-dessus d'eux, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une biblio-

thèque. Les plus anciens livres du monde sont les *Kings* des Chinois, le *Shastabah* des brames dont M. *Holwell* nous a fait connaître des passages admirables, ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Eusèbe* nous a conservés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du Pentateuque qui est au-dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante recitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers. Il est un; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence, il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

St Clément d'Alexandrie, le plus savant des pères de l'Église, ou plutôt le seul savant dans l'antiquité profane, lui donne presque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace, d'*Orphée* le théologien, pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères. (*a*)

Lui seul il est parfait; tout est sous son pouvoir.
Il voit tout l'univers, & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée*, ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

(*a*) *Strom.* liv. V.

Auguste avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La statue d'*Apollon* y présidait. L'empereur l'orna des bustes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques considérables en Europe. Choisissez ce qui vous convient, & tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

BIEN, SOUVERAIN BIEN,

Chimère.

SECTION PREMIÈRE.

Le bonheur est une idée abstraite, composée de quelques sensations de plaisir. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raisonnait, imagina son *Monde archétype*, c'est-à-dire, son monde original, ses idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juste, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre*, *bien*, *beau*, *juste*, dont dérivassent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas juste, beau & bon.

C'est donc d'après lui que les philosophes ont recherché le souverain bien, comme les chimistes cherchent la pierre philosophale : mais le souverain bien n'existe pas plus que le souverain quarré ou le souverain cramoisi ; il y a des couleurs cramoisies, il y des quarrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle

(*) Voyez *Livres*.

ainſi. Cette chimérique manière de raiſonner a gâté long-temps la philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non interrompue de plaiſirs : une telle ſérie eſt incompatible avec nos organes, & avec notre deſtination. Il y a un grand plaiſir à manger & à boire, un plus grand plaiſir eſt dans l'union des deux ſexes : mais il eſt clair que ſi l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extaſe de la jouiſſance, ſes organes n'y pourraient ſuffire : il eſt encore évident qu'il ne pourrait remplir les deſtinations de la vie, & que le genre-humain en ce cas périrait par le plaiſir.

Paſſer continuellement, ſans interruption, d'un plaiſir à un autre, eſt encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui eſt une peine ; Il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre ; ce qui n'eſt pas un plaiſir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaiſirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toujours permanent, ou à une file continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe terraquée : cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une ſituation de l'homme; comme des richeſſes, de la puiſſance, de la réputation, &c. On ne ſe trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel ſouverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était protecteur,

que quand il allait au cabaret dans sa je
nesse, il répondra probablement que le tem
de sa tyrannie n'a pas été le plus rempli
plaisirs. Combien de laides bourgeoises so
plus satisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopatre!*

Mais il y a une petite observation à fa
ici; c'est que quand nous disons, il est pr
bable qu'un tel homme est plus heureux qu
tel autre, qu'un jeune muletier a de gra
avantages sur *Charles-Quint*, qu'une m
chande de modes est plus satisfaite qu'
princesse, nous devons nous en tenir a
probable. Il y a grande apparence qu'un m
tier se portant bien a plus de plaisir que *Cha*
Quint mangé de gouttes; mais il se peut
faire aussi que *Charles-Quint* avec des bequ
repasse dans sa tête avec tant de plaisir q
a tenu un roi de France & un pape prisonni
que son sort vaille encore mieux à tout
que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à u
être qui verrait dans tous les cœurs, de déci
quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a q
seul cas où un homme puisse affirmer que
état actuel est pire ou meilleur que celu
son voisin; ce cas est celui de la rivalité,
le moment de la victoire.

Je suppose qu'*Archimède* a un rendez-v
la nuit avec sa maîtresse. *Nomentanus* a le mê
rendez-vous à la même heure. *Archimède*
présente à la porte; on la lui ferme au n
& on l'ouvre à son rival, qui fait un excel
souper, pendant lequel il ne manque pas
se moquer d'*Archimède*, & jouit ensuite de
maîtresse, tandis que l'autre reste dans la

exposé au froid, à la pluie & à la grêle. Il est certain que *Nomentanus* est en droit de dire : Je suis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaisir que lui ; mais il faut qu'il ajoute : supposé qu'*Archimède* ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé & trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle & le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion que ni une catin ni la pluie ne doivent troubler son ame, s'il s'occupe d'un beau problème, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la sphère, il peut éprouver un plaisir cent fois au-dessus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le seul cas du plaisir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puisse comparer le sort de deux hommes, en fesant abstraction de tout le reste. Il est indubitable que celui qui jouit de sa maîtresse est plus heureux dans ce moment que son rival méprisé qui gémit. Un homme sain qui mange une bonne perdrix, a sans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique ; mais on ne peut aller au-delà avec sureté ; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour peser les désirs & les sensations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & son souverain bien, nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune : *Il ne faut appeler personne heureux avant sa mort*. Cet axiome n'est au fond qu'une puérilité, comme tant d'apophtegmes con-

sacrés dans l'antiquité. Le moment de la m n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprou dans la vie ; on peut périr d'une mort viol & infame, & avoir goûté jusque-là tous plaisirs dont la nature humaine est suscept Il est très-possible & très-ordinaire, q homme heureux cesse de l'être : qui en dou mais il n'a pas moins eu ses momens heureu

Que veut donc dire le mot de *Solon* : n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir jourd'hui, en ait demain ? en ce cas, une vérité si incontestable & si triviale, q ne valait pas la peine d'être dite.

SECTION II.

Le bien-être est rare. Le souverain en ce monde ne pourrait-il pas être reg comme souverainement chimérique ? Les losophes grecs discutèrent longuement ordinaire cette question. Ne vous imag vous pas, mon cher lecteur, voir des m dians qui raisonnent sur la pierre philosop

Le souverain bien ! quel mot ! autant au il valu demander ce que c'est que le souv bleu, le souverain ragoût, le souverain m cher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, & e autant qu'il peut à sa façon, & à bien p mesure.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet a
Castor gaudet equis, ovo pregnatus eodem
Pugnis, &c.

tor veut des chevaux, Pollux veut des lutteurs :
nment concilier tant de goûts, tant d'humeurs ?

: plus grand bien eſt celui qui vous délecte
tant de force, qu'il vous met dans l'im-
ance totale de ſentir autre choſe, comme
is grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous
er de tout ſentiment. Voilà les deux ex-
es de la nature humaine, & ces deux
ens ſont courts.

n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes
neńs qui puiſſent durer toute la vie : le
erain bien & le ſouverain mal ſont des
ères.

ous avons la belle fable de *Crantor* ; il
comparaître aux jeux olympiques la ri-
e, la volupté, la ſanté, la vertu ; cha-
demande la pomme : la richeſſe dit, c'eſt
qui ſuis le ſouverain bien, car avec moi
chète tous les biens : la volupté dit, la
ne m'appartient, car on ne demande la
ſſe que pour m'avoir : la ſanté aſſure que
elle il n'y a point de volupté, & que la
ſſe eſt inutile : enfin la vertu repréſente
le eſt au-deſſus des trois autres, parce
'ec de l'or, des plaiſirs & de la ſanté, on
ſe rendre très-miſérable ſi on ſe conduit
La vertu eut la pomme.

fable eſt très-ingénieuſe ; elle le ferait
e plus ſi *Crantor* avait dit que le ſou-
n bien eſt l'aſſemblage des quatre rivales
es, vertu, ſanté, richeſſe, volupté : mais
fable ne réſout ni ne peut réſoudre la
on abſurde du ſouverain bien. La vertu
pas un bien ; c'eſt un devoir ; elle eſt d'un

enfans, comment cet être infiniment puissant a-t-il pu former des créatures à son image pour les faire l'instant d'après tenter par un être malin, pour les faire succomber, pour faire mourir ceux qu'il avait créés immortels, pour inonder leur postérité de malheurs & de crimes ? On ne parle pas ici d'une contradiction qui paraît encore bien plus révoltante à notre faible raison. Comment DIEU rachetant ensuite le genre-humain par la mort de son fils unique, ou plutôt, comment DIEU lui-même fait homme, & mourant pour les hommes, livre-t-il à l'horreur des tortures éternelles presque tout ce genre-humain pour lequel il est mort ? Certes, à ne regarder ce systême qu'en philosophe, (sans le secours de la foi) il est monstrueux, il est abominable. Il fait de DIEU ou la malice même, & la malice infinie qui a fait des êtres pensans pour les rendre éternellement malheureux, ou l'impuissance & l'imbécillité même qui n'a pu ni prévoir ni empêcher les malheurs de ses créatures. Mais il n'est pas question dans cet article du malheur éternel, il ne s'agit que des biens & des maux que nous éprouvons dans cette vie. Aucun des docteurs de tant d'Églises qui se combattent tous sur cet article n'a pu persuader aucun sage.

On ne conçoit pas comment *Bayle* qui maniait avec tant de force & de finesse les armes de la dialectique, s'est contenté de faire argumenter (*a*) un manichéen, un calviniste, un

(*a*) Voyez les articles *Manichéens*, *Marcionites*, *Pauliciens* dans *Bayle*.

molini

molinifte, un focinien; que n'a-t-il fait parler un homme raifonnable? que *Bayle* n'a-t-il parlé lui-même? il aurait dit bien mieux que nous ce que nous allons hafarder.

Un père qui tue fes enfans eft un monftre; un roi qui fait tomber dans le piége fes fujets pour avoir un prétexte de les livrer à des fupplices, eft un tyran exécrable. Si vous concevez dans DIEU la même bonté que vous exigez d'un père, la même juftice que vous exigez d'un roi, plus de reffource pour difculper DIEU: & en lui donnant une fageffe & une bonté infinies, vous le rendez infiniment odieux; vous faites fouhaiter qu'il n'exifte pas, vous donnez des armes à l'athée, & l'athée fera toujours en droit de vous dire: Il vaut mieux ne point reconnaître de divinité que de lui imputer précifément ce que vous puniriez dans les hommes.

Commençons donc par dire: ce n'eft pas à nous à donner à DIEU les attributs humains, ce n'eft pas à nous à faire DIEU à notre image. Juftice humaine, bonté humaine, fageffe humaine, rien de tout cela ne lui peut convenir. On a beau étendre à l'infini ces qualités, ce ne feront jamais que des qualités humaines dont nous reculons les bornes, c'eft comme fi nous donnions à DIEU la folidité infinie, le mouvement infini, la rondeur, la divifibilité infinie. Ces attributs ne peuvent être les fiens.

La philofophie nous apprend que cet univers doit avoir été arrangé par un être incompréhenfible, éternel, exiftant par fa nature; mais encore une fois, la philofophie ne nous apprend

pas les attributs de cette nature. Nous savons ce qu'il n'est pas, & non ce qu'il est.

Point de bien ni de mal pour DIEU, ni en physique ni en morale.

Qu'est-ce que le mal physique ? De tous les maux le plus grand sans doute est la mort. Voyons s'il était possible que l'homme eût été immortel.

Pour qu'un corps tel que le nôtre fût indissoluble, impérissable, il faudrait qu'il ne fût point composé de parties ; il faudrait qu'il ne naquît point, qu'il ne prît ni nourriture ni accroissement, qu'il ne pût éprouver aucun changement. Qu'on examine toutes ces questions que chaque lecteur peut étendre à son gré, & l'on verra que la proposition de l'homme immortel est contradictoire.

Si notre corps organisé était immortel, celui des animaux le serait aussi : or il est clair qu'en peu de temps le globe ne pourrait suffire à nourrir tant d'animaux ; ces êtres immortels, qui ne subsistent qu'en renouvelant leurs corps par la nourriture, périraient donc faute de pouvoir se renouveler ; tout cela est contradictoire. On en pourrait dire beaucoup davantage ; mais tout lecteur vraiment philosophe verra que la mort était nécessaire à tout ce qui est né, que la mort ne peut être ni une erreur de DIEU, ni un mal, ni une injustice, ni un châtiment de l'homme.

L'homme né pour mourir ne pouvait pas plus être soustrait aux douleurs qu'à la mort. Pour qu'une substance organisée & douée de sentiment n'éprouvât jamais de douleur, il faudrait que toutes les lois de la nature chan-

geassent, que la matière ne fût plus divisible, qu'il n'y eût plus ni pesanteur, ni action, ni force, qu'un rocher pût tomber sur un animal sans l'écraser, que l'eau ne pût le suffoquer, que le feu ne pût le brûler. L'homme impassible est donc aussi contradictoire que l'homme immortel.

Ce sentiment de douleur était nécessaire pour nous avertir de nous conserver, & pour nous donner des plaisirs autant que le comportent les lois générales auxquelles tout est soumis.

Si nous n'éprouvions pas la douleur, nous nous blesserions à tout moment sans le sentir. Sans le commencement de la douleur nous ne ferions aucune fonction de la vie, nous ne la communiquerions pas, nous n'aurions aucun plaisir. La faim est un commencement de douleur qui nous avertit de prendre de la nourriture, l'ennui une douleur qui nous force à nous occuper, l'amour un besoin qui devient douloureux quand il n'est pas satisfait. Tout désir, en un mot, est un besoin, une douleur commencée. La douleur est donc le premier ressort de toutes les actions des animaux. Tout animal doué de sentiment, doit être sujet à la douleur si la matière est divisible; la douleur était donc aussi nécessaire que la mort. Elle ne peut donc être ni une erreur de la Providence, ni une malice, ni une punition. Si nous n'avions vu souffrir que les brutes, nous n'accuserions pas la nature; si dans un état impassible nous étions témoins de la mort lente & douloureuse des colombes, sur lesquelles fond un épervier qui dévore à loisir leurs entrailles, & qui ne

fait que ce que nous fesons, nous ferions loin de murmurer; mais de quel droit nos corps feront-ils moins fujets à être déchirés que ceux des brutes? Eft-ce parce que nous avons une intelligence fupérieure à la leur? Mais qu'a de commun ici l'intelligence avec une matière divifible? Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau doivent-elles, peuvent-elles empêcher que le feu ne nous brûle, & qu'un rocher ne nous écrafe.

Le mal moral, fur lequel on a écrit tant de volumes, n'eft au fond que le mal phyfique. Ce mal moral n'eft qu'un fentiment douloureux, qu'un être organifé caufe à un autre être organifé. Les rapines, les outrages, &c. ne font un mal qu'autant qu'ils en caufent. Or, comme nous ne pouvons affurément faire aucun mal à DIEU, il eft clair par les lumières de la raifon, (indépendamment de la foi qui eft toute autre chofe) qu'il n'y a point de mal moral par rapport à l'être fuprême.

Comme le plus grand des maux phyfiques eft la mort, le plus grand des maux en morale eft affurément la guerre; elle traîne après elle tous les crimes, calomnies dans les déclarations, perfidies dans les traités, la rapine, la dévaftation, la douleur & la mort fous toutes les formes.

Tout cela eft un mal phyfique pour l'homme, & n'eft pas plus mal moral par rapport à DIEU, que la rage des chiens qui fe mordent. C'eft un lieu commun, auffi faux que faible, de dire qu'il n'y a que les hommes qui s'entrégorgent; les loups, les chiens, les chats, les coqs, les cailles, &c. fe battent entre eux, efpèce contre

espèce ; les araignées de bois se dévorent les unes les autres : tous les mâles se battent pour les femelles. Cette guerre est la suite des lois de la nature, des principes qui sont dans leur sang ; tout est lié, tout est nécessaire.

La nature a donné à l'homme environ vingt-deux ans de vie l'un portant l'autre, c'est-à-dire, que de mille enfans nés dans un mois, les uns étant morts au berceau, les autres ayant vécu jusqu'à trente ans, d'autres jusqu'à cinquante, quelques-uns jusqu'à quatre-vingts, faites ensuite une règle de compagnie, vous trouvez environ vingt-deux ans pour chacun.

Qu'importe à DIEU qu'on meure à la guerre, ou qu'on meure de la fièvre ? la guerre emporte moins de mortels que la petite vérole. Le fléau de la guerre est passager, & celui de la petite vérole règne toujours dans toute la terre à la suite de tant d'autres ; & tous les fléaux sont tellement combinés que la règle des vingt-deux ans de vie est toujours constante en général.

L'homme offense DIEU en tuant son prochain, dites-vous. Si cela est, les conducteurs des nations sont d'horribles criminels : car ils font égorger, en invoquant DIEU même, une foule prodigieuse de leurs semblables, pour de vils intérêts, qu'il vaudrait mieux abandonner. Mais comment offensent-ils DIEU ? (à ne raisonner qu'en philosophes) comme les tigres & les crocodiles l'offensent ; ce n'est pas DIEU assurément qu'ils tourmentent, c'est leur prochain ; ce n'est qu'envers l'homme que l'homme peut être coupable. Un voleur de grand chemin ne saurait voler DIEU. Qu'importe à l'être

éternel qu'un peu de métal jaune soit entre les mains de *Jérôme* ou de *Bonne-Aventure*? nous avons des désirs nécessaires, des passions nécessaires pour les réprimer; tandis que sur notre fourmillière nous nous disputons un brin de paille pour un jour, l'univers marche à jamais par des lois éternelles & immuables, sous lesquelles est rangé l'atome qu'on nomme la terre.

BIEN, TOUT EST BIEN.

Je vous prie, Messieurs, de m'expliquer le *tout est bien*, car je ne l'entends pas.

Cela signifie-t-il, *tout est arrangé, tout est ordonné*, suivant la théorie des forces mouvantes? Je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun se porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que personne ne souffre? vous savez combien cela est faux.

Votre idée est-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre sont *bien* par rapport à DIEU & le réjouissent? Je ne crois point cette horreur ni vous non plus.

De grâce, expliquez-moi le *tout est bien*. *Platon* le raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raison, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie, le tetraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine? pourquoi ne lui pas permettre la sphère, qui est encore plus régulière, & même le cône, la pyramide à plusieurs faces, le cylindre, &c?

DIEU choisit, selon lui, nécessairement le meilleur des mondes possibles ; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens, quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette transgression, n'est plus le meilleur des globes ; il l'était auparavant : il pourrait donc l'être encore ; & bien des gens croient qu'il est le pire des globes, au lieu d'être le meilleur.

Leibnitz, dans sa Théodicée, prit le parti de *Platon*. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre ; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre ignorance, selon notre coutume : & puisque l'Évangile ne nous a rien révélé sur cette question, nous demeurons sans remords dans nos ténèbres.

Leibnitz, qui parle de tout, a parlé du péché originel aussi ; & comme tout homme à système fait entrer dans son plan tout ce qui peut le contredire, il imagina que la désobéissance envers DIEU, & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie, étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes, des ingrédiens nécessaires de toute la félicité possible. *Calla calla señor don Carlos : todo que se haze es por su bien.*

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme ? Quoi ! faire, dans la misère, des enfans misérables & criminels qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres ? Quoi ! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur, & pour rafraîchissement être brûlé dans

l'éternité des siècles : ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre : aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien, & & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maîtresse dans le sallon d'*Apollon ;* mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux ; qu'il ait la fièvre, il le fera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lactance*, père de l'Église, qui, dans son chap. XIII de *la colère de* DIEU, fait parler ainsi *Epicure* : « Ou DIEU veut ôter le mal » de ce monde, & ne le peut ; ou il le peut, » & ne le veut pas ; ou il ne le peut, ni ne » le veut ; ou enfin il le veut & le peut. S'il » le veut & ne le peut pas, c'est impuissance, » ce qui est contraire à la nature de DIEU ; » s'il le peut & ne le veut pas, c'est méchan- » ceté, & cela est non moins contraire à sa » nature ; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est » à la fois méchanceté & impuissance ; s'il le » veut & le peut, (ce qui seul de ces partis » convient à DIEU) d'où vient donc le mal » sur la terre ? »

L'argument est pressant : aussi *Lactance* y répond fort mal, en disant que DIEU veut le mal, mais qu'il nous a donné la sagesse avec

laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse eſt bien faible en comparaiſon de l'objection ; car elle ſuppoſe que DIEU ne pouvait donner la ſageſſe qu'en produiſant le mal ; & puis, nous avons une plaiſante ſageſſe !

L'origine du mal a toujours été un abyme dont perſonne n'a pu voir le fond. C'eſt ce qui réduiſit tant d'anciens philoſophes & de légiſlateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perſes. Les manichéens adoptèrent, comme on ſait, cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire ſur leur parole.

Parmi les abſurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'eſt pas une abſurdité légère, que d'avoir ſuppoſé deux êtres tout-puiſſans, ſe battant à qui des deux mettrait plus du ſien dans ce monde, & feſant un traité comme les deux médecins de *Molière :* paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée.

Baſilide, après les platoniciens, prétendit, dès le premier ſiècle de l'Égliſe, que DIEU avait donné notre monde à faire à ſes derniers anges, & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choſes telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en pouſſière par l'objection terrible, qu'il n'eſt pas dans la nature d'un DIEU tout-puiſſant & tout ſage, de faire bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a ſenti l'objection, la prévient

en disant que l'ange qui présidait à l'atelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage ; mais la brûlure de cet ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est à la vérité une allégorie charmante ; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée*, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré : DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue, l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine ; & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambrosie qui était leur mets naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores ; mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un ange de leur enseigner où était la garde-robe. Voyez-vous, leur dit l'ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici ; c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vîte : ils y allèrent, on les y laissa ; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la

galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vîte de ce quatrième ciel à milord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les œuvres posthumes de milord *Bolingbroke*, & que milord *Shaftesbury* avait auparavant inséré dans ses *caractéristiques*. Lisez dans *Shaftesbury* le chapitre *des moralistes*, vous y verrez ces paroles :

« On a beaucoup à répondre à ces plaintes » des défauts de la nature. Comment est-elle » sortie si impuissante & si défectueuse des » mains d'un être parfait ? mais je nie qu'elle » soit défectueuse..... sa beauté résulte des » contrariétés, & la concorde universelle naît » d'un combat perpétuel..... Il faut que chaque » être soit immolé à d'autres ; les végétaux » aux animaux, les animaux à la terre..... & » les lois du pouvoir central & de la gravi- » tation qui donnent aux corps célestes leur » poids & leur mouvement, ne seront point » dérangées pour l'amour d'un chétif animal, » qui tout protégé qu'il est par ces mêmes » lois, sera bientôt par elles réduit en pous- » sière. » . . . .

Bolingbroke, *Shaftesbury* & *Pope* leur metteur en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que les autres : leur *tout est bien* ne veut dire autre chose, sinon que le tout est dirigé par des lois immuables ; qui ne le sait pas ? vous ne nous apprenez rien quand vous remarquez, après tous les petits enfans, que

les mouches sont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pie-grièches, les pie-grièches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour se tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & ensuite par les diables, au moins mille sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les animaux de toute espèce; il y a de l'ordre par-tout. Quand une pierre se forme dans ma vessie, c'est une mécanique admirable: des sucs pierreux passent petit à petit dans mon sang; ils se filtrent dans les reins, passent par les urètres, se déposent dans ma vessie, s'y assemblent par une excellente attraction newtonnienne; le caillou se forme, se grossit, je souffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde; un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubalcain*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, saisit ma pierre avec ses pincettes, elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécessaire; & par le même mécanisme, je meurs dans des tourmens affreux: *tout cela est bien*, tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles, il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit *Pope*, dans sa quatrième épître sur le tout est bien; *s'il y a*

les maux particuliers, ils composent le bien général.

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort & de la damnation.

La chute de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'ame, que vous appelez *santé générale*; mais *Shaftesbury* & *Bolingbroke* ont osé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point : il est clair que leur systême sape la religion chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce systême a été approuvé depuis peu par plusieurs théologiens, qui admettent volontiers les contraires : à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inondent. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce systême est consolant. DIEU, dit *Pope*, *voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atome, ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de savon ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de milord *Shaftesbury*, qui dit que DIEU n'ira pas déranger ses lois éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces lois éter-

nelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu ?

Ce systême du *tout est bien* ne représente l'auteur de toute la nature que comme un roi puissant & malfesant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-pensant, il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême : aussi ne savons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. non liquet*, cela n'est pas clair. Imposons sur-tout silence aux scélérats, qui étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Confondons leurs exécrables impostures, en recourant à la foi & à la Providence. (*a*)

(*a*) Voyez le poëme sur le *désastre de Lisbonne* ; vol. de *Poëmes*,

« Mon malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être, &c. »

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'être des êtres que les choses soient antrement qu'elles sont. C'est un rude système, je n'en sais pas assez pour oser seulement l'examiner.

BIENS D'ÉGLISE.

SECTION PREMIÈRE.

L'ÉVANGILE défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amasser des trésors & de conserver leurs biens temporels. (*a*) *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra.* -- (*b*) *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* -- (*c*) *Et omnis qui reliquit domum vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix ; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire* & *Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *St-Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix : *Vende quæ habes & da pauperibus.*

L'Église possédait déjà des biens-fonds con-

(*a*) *Matth.* chap. VI, v. 19.

(*b*) Ibid. v. 25.

(*c*) Ibid. v. 29.

ſidérables ſur la fin du troiſième ſiècle ; puiſ-
que *Dioclétien* & *Maximien* en prononcèrent
la confiſcation en 302.

Dès que *Conſtantin* fut ſur le trône des Céſars, il permit de doter les égliſes comme l'étaient les temples de l'ancienne religion ; & dès-lors l'Égliſe acquit de riches terres. St *Jérôme* s'en plaignit dans une de ſes lettres à *Euſtochie*. « Quand vous les voyez, dit-il, » aborder d'nn air doux & ſanctifié les riches » veuves qu'ils rencontrent, vous croiriez que » leur main ne s'étend que pour leur donner » des bénédictions ; mais c'eſt au contraire pour » recevoir le prix de leur hypocriſie. »

Les ſaints prêtres recevaient ſans demander. *Valentinien I* crut devoir défendre aux eccléſiaſtiques de rien recevoir des veuves & des femmes par teſtament, ni autrement. Cette loi que l'on trouve au *Code Théodoſien*, fut révoquée par *Martien* & par *Juſtinien*.

Juſtinien, pour favoriſer les eccléſiaſtiques, défendit aux juges par ſa novelle XVIII, chap. II, d'annuller les teſtamens faits en faveur de l'Égliſe, quand même ils ne ſeraient pas revêtus des formalités preſcrites par les lois.

Anaſtaſe avait ſtatué en 491, que les biens d'Égliſe ſe preſcriraient par quarante ans. *Juſtinien* inſéra cette loi dans ſon code ; (*d*) mais ce prince qui changea continuellement la juriſprudence, étendit cette preſcription à cent ans. Alors quelques eccléſiaſtiques, indignes d leur profeſſion, ſuppoſèrent de faux titres ; (

(*d*) Cod. tit. *de fund. patrimon.*

(*e*) Cod. loi XXIV. *de ſacro ſanctis eccleſiis.*

ils tirèrent de la poussière de vieux testamens, nuls selon les anciennes lois, mais valables suivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les possessions qui jusque-là avaient été regardées comme sacrées, furent envahies par l'Église. Enfin, l'abus fut si criant, que *Justinien* lui-même fut obligé de rétablir les dispositions de la loi d'*Anastase* par sa novelle CXXXI, chap. VI.

Les tribunaux français ont long-temps adopté le chap. XI de la novelle XVIII, quand les legs faits à l'Église n'avaient pour objet que des sommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'ordonnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilége en France.

Pour les immeubles, presque tous les rois de France, depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux églises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les lois, c'est l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Aguesseau*. Depuis cet édit, l'Église ne peut recevoir aucun immeuble, soit par donation, par testament, ou par échange, sans lettres-patentes du roi enregistrées au parlement.

SECTION II.

Les biens d'Église pendant les cinq premiers siècles de notre ère, furent régis par des diacres qui en fesaient la distribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquième siècle; on par-

tagea les biens de l'Église en quatre parts ; on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt après ce partage, les évêques se chargèrent seuls des quatre portions ; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très-pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt le 18 avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lequel temps saisie serait faite du sixième de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort, &c.

En France l'Église n'aliéne pas valablement ses biens sans de grandes formalités, & si elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation : on juge que l'on peut prescrire sans titre, par une possession de quarante ans, les biens d'Église ; mais s'il paraît un titre, & qu'il soit défectueux, c'est-à-dire, que toutes les formalités n'y aient pas été observées, l'acquéreur, ni ses héritiers ne peuvent jamais prescrire. Et de-là cette maxime, *melius est non habere titulum, quàm habere vitiosum.* On fonde cette jurisprudence sur ce que l'on présume que l'acquéreur, dont le titre n'est pas en forme, est de mauvaise foi, & que suivant les canons, un possesseur de mauvaise foi ne peut jamais prescrire. Mais celui qui n'a point de titres ne devrait-il pas plutôt être présumé usurpateur ? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée, soit une présomption de mauvaise foi ? Doit-

on dépouiller le possesseur sur cette présomption? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de son père, le possède avec mauvaise foi, parce que celui de ses ancêtres qui acquit ce domaine n'a pas rempli une formalité?

Les biens de l'Église nécessaires au maintien d'un ordre respectable, ne sont point d'une autre nature que ceux de la noblesse & du tiers-état; les uns & les autres devraient être assujettis aux mêmes règles. On se rapproche aujourd'hui autant qu'on le peut de cette jurisprudence équitable.

Il semble que les prêtres & les moines qui aspirent à la perfection évangélique, ne devraient jamais avoir de procès; (*f*) *& ei qui vult tecum judicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimitte ei & pallium.*

St Basile entend sans doute parler de ce passage, lorsqu'il dit (*g*) qu'il y a dans l'évangile une loi expresse, qui défend aux chrétiens d'avoir jamais aucun procès. *Salvien* a entendu de même ce passage. (*h*) *Jubet Christus ne litigemus; nec solum jubet, sed in tantum hoc jubet ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubeat, dum modo litibus exuamur.*

Le quatrième concile de Carthage a aussi réitéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebus transitoriis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un

(*f*) *Matth.* Chapitre V, v. 40.

(*g*) Homel. *de legend. græc.*

(*h*) *De gubern. Dei*, l. III. pag. 47. édit. de Paris 1645.

évêque abandonne ses droits ; il est homme, il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné ; il ne faut pas qu'on le vole, parce qu'il est prêtre.

(*Ces deux sections sont de M. Christin, célèbre avocat au parlement de Besançon, qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.*)

SECTION III.

De la pluralité des bénéfices, des abbayes en commende, & des moines qui ont des esclaves.

IL en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'empire, comme de la pluralité des femmes : c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Un prince de l'Empire, cadet de sa maison, serait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un seul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guère parvenir à deux bénéfices ; du moins rien n'est plus rare.

Le pape qui disait qu'il était dans la règle, qu'il n'avait qu'un seul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très-grande raison.

On a prétendu qu'un nommé *Ebrouin*, évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à la fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles*

hauve lui fit ces deux préſens. L'abbaye
celle de St Germain-des-Prés-lès-Paris.
ıit un gros morceau, mais pas ſi gros
ıjourd'hui.

vant cet *Ebrouin* nous voyons ſorce gens
liſe poſſéder pluſieurs abbayes.

'lcuin diacre, favori de *Charlemagne*, poſ-
it à la fois celles de St Martin-de-Tours,
'errières, de Comeri & quelques autres. On
'aurait trop en avoir; car ſi on eſt un ſaint,
édifie plus d'ames; & ſi on a le malheur
re un honnête homme du monde, on vit
agréablement.

ſe pourrait bien que dès ce temps-là ces
ès fuſſent commendataires; car ils ne pou-
nt réciter l'office dans ſept ou huit endroits
fois. *Charles Martel* & *Pepin* ſon fils, qui
ent pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient
des abbés réguliers.

'uelle eſt la différence entre un abbé com-
dataire & un abbé qu'on appelle *régulier*?
même qu'entre un homme qui a cinquante
e écus de rente pour ſe réjouir, & un
ıme qui a cinquante mille écus pour gou-
ıer.

'e n'eſt pas qu'il ne ſoit loiſible aux abbés
ıliers de ſe réjouir auſſi. Voici comme s'ex-
ıait ſur leur douce joie *Jean Trithême*
s une de ſes harangues, en préſence d'une
vocation d'abbés bénédictins.

eglecto ſuperûm cultu ſpretoque tonantis
ıperio, Baccho indulgent Venerique neſandæ, &c.

n voici une traduction, ou plutôt une imi-

tation faite par une bonne ame, quelque temps après *Jean Trithême*.

« Ils se moquent du ciel & de la providence,
» Ils aiment mieux Bacchus & la mère d'amour;
» Ce sont leurs deux grands saints pour la nuit & le jour.
» Des pauvres à prix d'or ils vendent la substance.
» Ils s'abreuvent dans l'or, l'or est sur leurs lambris;
» L'or est sur leurs catins qu'on paye au plus haut prix:
» Et passant mollement de leur lit à la table,
» Ils ne craignent ni lois, ni rois, ni dieu, ni diable.

Jean Trithême, comme on voit, était de très-méchante humeur. On eût pu lui répondre ce que disait *César* avant les ides de Mars: *Ce ne sont pas ces voluptueux que je crains, ce sont ces raisonneurs maigres & pâles.* Les moines qui chantent le *pervigilium veneris* pour matines, ne sont pas dangereux. Les moines argumentans, prêchans, cabalans, ont fait beaucoup plus de mal que tous ceux dont parle *Jean Trithême*.

Les moines ont été aussi maltraités par l'évêque célèbre du *Bellai*, qu'ils l'avaient été par l'abbé *Trithême*. Il leur applique, dans son apocalypse de *Méliton*, ces paroles d'*Osée*: *Vaches grasses qui frustrez les pauvres, qui dites sans cesse: Apportez & nous boirons, le Seigneur a juré par son saint nom que voici les jours qui viendront sur vous; vous aurez agacement de dents & disette de pain en toutes vos maisons.*

La prédiction ne s'est pas accomplie; mais l'esprit de police qui s'est répandu dans toute

l'Europe, en mettant des bornes à la cupidité des moines, leur a inſpiré plus de décence.

Il faut convenir, malgré tout ce qu'on a écrit contre leurs abus, qu'il y a toujours eu parmi eux des hommes éminens en ſcience & en vertu; que s'ils ont fait de grands maux, ils ont rendu de grands ſervices, & qu'en géral on doit les plaindre encore plus que les condamner.

SECTION IV.

TOUS les abus groſſiers qui durèrent dans la diſtribution des bénéfices, depuis le dixième ſiècle juſqu'au ſeizième, ne ſubſiſtent plus aujourd'hui; & s'ils ſont inſéparables de la nature humaine, ils ſont beaucoup moins révoltans par la décence qui les couvre. Un *Maillard* ne dirait plus en chaire: *O domina, quæ facis placitum domini epiſcopi, &c. O Madame, qui faites le plaiſir de monſieur l'évêque, ſi vous demandez comment cet enfant de dix ans a eu un bénéfice, on vous répondra que madame ſa mère était fort privée de monſieur l'évêque.*

On n'entend plus en chaire un cordelier *Menot* criant: *Deux croſſes, deux mitres, & adhuc non ſunt contenti. Entre vous, Meſdames, qui faites à monſieur l'évêque le plaiſir que ſavez, & puis dites: Oh, oh! il ſera du bien à mon fils, ce ſera un des mieux pourvus en l'Egliſe. Iſti pronotarii qui habent illas diſpenſas ad tria, immò in quindecim beneficia,*

& sunt simoniaci, & sacrilegi & non cessa arripere beneficia incompatibilia, idem est ei Si vacet episcopatus, pro eo habendo dabit unus grossus fasciculus aliorum beneficioru Primò accumulabantur archidiaconatus, abb tiæ, duo prioratus, quatuor aut quinque pr bendæ, & dabuntur hæc omnia pro compens tione.

« Si ces protonotaires, qui ont des d
» penses pour trois ou même quinze bénéfic
» sont simoniaques & sacriléges, & si on
» cesse d'accrocher des bénéfices incompatibl
» c'est même chose pour eux. Il vaque
» bénéfice ; pour l'avoir on vous donnera u
» poignée d'autres bénéfices, un archidia
» nat, des abbayes, deux prieurés, qua
» ou cinq prébendes, & tout cela pour fa
» la compensation. »

Le même prédicateur dans un autre endr s'exprime ainsi : « Dans quatre plaideurs q
» rencontre au palais, il y a toujours
» moine ; & si on leur demande ce qu'ils f
» là, un clericus répondra : notre chapi
» est bandé contre le doyen, contre l'évê
» & contre les autres officiers, & je vais ap
» les queues de ces messieurs pour cette
» faire. Et toi, maître moine, que fais-
» ici ? Je plaide un abbaye de huit cents li
» de rente pour mon maître. Et toi, mo
» blanc ? Je plaide un petit prioré pour r
» Et vous, mendians, qui n'avez terre,
» sillon, que battez-vous ici le pavé ?
» roi nous a octroyé du sel, du bois & au
» choses : mais ses officiers nous les déni
» Ou bien, un tel curé par son avarice
» en

» envie nous veut empêcher la sépulture & la
» dernière volonté d'un qui est mort ces jours
» passés, tellement qu'il nous est force d'en
» venir à la cour. »

Il est vrai que ce dernier abus, dont retentissent tous les tribunaux de l'Église catholique romaine, n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encore, c'est celui d'avoir permis aux bénédictins, aux bernardins, aux chartreux même, d'avoir des mainmortables, des esclaves. On distingue sous leur domination dans plusieurs provinces de France & en Allemagne,

Esclavage de la personne,

Esclavage des biens,

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans, s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura, mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient dans Paris même la proie de ceux qui originairement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que son père a bâtie; & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La veuve se jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de sa dot. Cette dot, ces créances, ce bien paternel, tout appartient de droit divin aux

moines. Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'esclavage réel est celui qui est affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maison dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur serf pour jamais. Il est arrivé quelquefois qu'un négociant français, père de famille, attiré par ses affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maison à loyer pendant une année, & étant mort ensuite dans sa patrie, dans une autre province de France, sa veuve, ses enfans ont été tout étonnés de voir des huissiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des paréatis, les vendre au nom de *St Claude*, & chasser une famille entière de la maison de son père.

L'esclavage mixte est celui qui étant composé des deux, est ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrable, & ce que les brigands n'oseraient pas même imaginer.

Il y a donc des peuples chrétiens gémissans dans un triple esclavage sous des moines qui ont fait vœu d'humilité & de pauvreté! chacun demande comment les gouvernemens souffrent ces fatales contradictions? C'est que les moines sont riches, & leurs esclaves sont pauvres. C'est que les moines, pour conserver leur droit d'*Attila*, font des présens aux commis, aux maîtresses de ceux qui pourraient interposer leur autorité pour réprimer une telle oppression. Le fort écrase toujours le faible. Mais pourquoi faut-il que les moines soient les plus forts?

Quel horrible état que celui d'un moine

dont le couvent est riche ! la comparaison continuelle qu'il fait de sa servitude & de sa misère avec l'empire & l'opulence de l'abbé, du prieur, du procureur, du secrétaire, du maître des bois, &c. lui déchire l'ame à l'église & au réfectoire. Il maudit le jour où il prononça ses vœux imprudens & absurdes : il se désespère ; il voudrait que tous les hommes fussent aussi malheureux que lui. S'il a quelque talent pour contrefaire les écritures, il l'emploie en fesant de fausses chartes pour plaire au sous-prieur ; il accable les paysans qui ont le malheur inexprimable d'être vassaux d'un couvent : étant devenu bon faussaire, il parvient aux charges : & comme il est fort ignorant, il meurt dans le doute & dans la rage.

BLASPHÈME.

C'EST un mot grec qui signifie, *atteinte à la réputation*. *Blasphemia* se trouve dans *Démosthènes*. De là vient, dit *Ménage*, le mot de *blâmer*. *Blasphème* ne fut employé dans l'Église grecque que pour signifier *injure faite à* DIEU. Les Romains n'employèrent jamais cette expression, ne croyant pas apparemment qu'on pût jamais offenser l'honneur de DIEU comme on offense celui des hommes.

Il n'y a presque point de synonymes. *Blasphème* n'emporte pas tout-à-fait l'idée de *sacrilége*. on dira d'un homme qui aura pris le nom de DIEU en vain ; qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on appelle *juré le nom de* DIEU, c'est un blasphémateur ;

mais on ne dira pas, c'eſt un ſacrilége. L'homme ſacrilége eſt celui qui ſe parjure ſur l'Évangile, qui étend ſa rapacité ſur les choſes ſacrées, qui détruit les autels, qui trempe ſa main dans le ſang des prêtres.

Les grands ſacriléges ont toujours été punis de mort chez toutes les nations, & ſur-tout les ſacriléges avec effuſion de ſang.

L'auteur des *inſtituts au droit criminel*, compte parmi les crimes de lèſe-majeſté divine au ſecond chef, l'inobſervation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter l'inobſervation accompagnée d'un mépris marqué; car la ſimple négligence eſt un péché, mais non pas un ſacrilége, comme il le dit. Il eſt abſurde de mettre dans le même rang, comme fait cet auteur, la ſimonie, l'enlèvement d'une religieuſe, & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'eſt un grand exemple des erreurs où tombent les juriſconſultes, qui n'ayant pas été appelés à faire des lois, ſe mêlent d'interpréter celles de l'État.

Les blaſphèmes prononcés dans l'ivreſſe, dans la colère, dans l'excès de la débauche, dans la chaleur d'une converſation indiſcrète, ont été ſoumis par les légiſlateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple, l'avocat que nous avons déjà cité, dit que les lois de France condamnent les ſimples blaſphémateurs à une amende pour la première fois, double pour la ſeconde, triple pour la troiſième, quadruple pour la quatrième. Le coupable eſt mis au carcan pour la cinquième récidive, au carcan encore pour la ſixième, & la lèvre ſupérieure eſt coupée avec un fer chaud; & pour la ſeptième fois on lui coupe la langue.

Il fallait ajouter que c'eſt l'ordonnance de 1666.

Les peines ſont preſque toujours arbitraires ; c'eſt un grand défaut dans la juriſprudence. Mais auſſi ce défaut ouvre une porte à la clémence, à la compaſſion ; & cette compaſſion eſt d'une juſtice étroite : car il ſerait horrible de punir un emportement de jeuneſſe, comme on punit des empoiſonneurs & des parricides. Une ſentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction, n'eſt qu'un aſſaſſinat commis avec le glaive de la juſtice.

N'eſt-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blaſphème dans un pays, fut ſouvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope, aura pu être ſcandaliſé de voir porter en cérémonie un oignon, un chat, un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Isheth*, d'*Oshireth* & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête, & ne ſe ſera point mis à genoux en voyant paſſer en proceſſion les parties génitales du genre humain plus grandes que nature. Il en aura dit ſon ſentiment à ſouper, il aura même chanté une chanſon dans laquelle les matelots tyriens ſe moquaient des abſurdités égyptiaques. Une ſervante de cabaret l'aura entendu ; ſa conſcience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte l'image de la vérité ſur la poitrine ; & on ſait comment l'image de la vérité eſt faite. Le tribunal des shoen ou shotim condamne le blaſphémateur tyrien à une mort affreuſe & confiſque ſon vaiſſeau. Ce marchand était re-

gardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie.

Numa voit que sa petite horde de Romains est un ramas de flibustiers latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent, bœufs, moutons, volailles, filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egerie* dans une caverne, & que la nymphe lui a donné des lois de la part de *Jupiter*. Les sénateurs le traitent d'abord de blasphémateur, & le menacent de le jeter de la roche Tarpéienne la tête en bas. *Numa* se fait un parti puissant. Il gagne des sénateurs qui vont avec lui dans la grotte d'*Egerie*. Elle leur parle; elle les convertit. Ils convertissent le sénat & le peuple. Bientôt ce n'est plus *Numa* qui est un blasphémateur. Ce nom n'est plus donné qu'à ceux qui doutent de l'existence de la nymphe.

Il est triste parmi nous que ce qui est blasphème à Rome, à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte des chanoines de San-Gennaro, soit piété dans Londres, dans Amsterdam, dans Stockolm, dans Berlin, dans Copenhague, dans Berne, dans Basle, dans Hambourg. Il est encore plus triste que dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue, on se traite réciproquement de blasphémateur.

Que dis-je, des dix mille Juifs qui sont à Rome, il n'y en a pas un seul qui ne regarde le pape comme le chef de ceux qui blasphèment; & réciproquement les cent mille chrétiens qui habitent Rome à la place des deux millions de joviens (*a*) qui la remplissaient

(*a*) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

temps de *Trajan*, croient fermement que Juifs s'assemblent les samedis dans leurs agogues pour blasphémer.

Jn cordelier accorde sans difficulté le titre blasphémateur au dominicain, qui dit que Sainte Vierge est née dans le péché ori-el, quoique les dominicains aient une bulle pape qui leur permet d'enseigner dans leurs vens la conception maculée, & qu'outre te bulle ils aient pour eux la déclaration resse de *St Thomas* d'Aquin.

.a première origine de la scission faite dans trois quarts de la Suisse, & dans une partie la Basse-Allemagne, fut une querelle dans lise cathédrale de Francfort entre un cor-ier dont j'ignore le nom, & un dominicain nmé *Vigand*.

Tous deux étaient ivres, selon l'usage de temps-là. L'ivrogne cordelier qui prêchait, nercia DIEU dans son sermon de ce qu'il tait pas jacobin, jurant qu'il fallait exter-ner les jacobins blasphémateurs qui croyaient Sainte Vierge née en péché mortel, & dé-rée du péché par les seuls mérites de son : l'ivrogne jacobin lui dit tout haut, vous avez menti, blasphémateur vous-même. Le delier descend de chaire un grand crucifix fer à la main, en donne cent coups à son versaire, & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage, que les minicains firent beaucoup de miracles en lemagne & en Suisse. Ils prétendaient prou-r leur foi par ces miracles. Enfin ils trou-rent le moyen de faire imprimer dans Berne stigmates de notre Seigneur JESUS-CHRIST

à un de leurs frères lais nommé *Jetzer* ; ce fut la Sainte Vierge elle-même qui lui fit cette opération ; mais elle emprunta la main du sous-prieur qui avait pris un habit de femme, & entouré sa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère lai, exposé tout en sang sur l'autel des dominicains de Berne, à la vénération du peuple, cria enfin au meurtre, au sacrilége : les moines, pour l'apaiser, le communièrent au plus vîte avec une hostie saupoudrée de sublimé corrosif ; l'excès de l'acrimonie lui fit rejeter l'hostie. (*b*)

Les moines alors l'accusèrent devant l'évêque de Lausanne d'un sacrilége horrible. Les Bernois indignés accusèrent eux-mêmes les moines ; quatre d'entr'eux furent brûlés à Berne, le 31 mai 1509, à la porte de Marsilly.

C'est ainsi que finit cette abominable histoire qui détermina enfin les Bernois à choisir une religion, mauvaise à la vérité à nos yeux catholiques, mais dans laquelle ils seraient délivrés des cordeliers & des jacobins.

La foule de semblables sacriléges est incroyable. C'est à quoi l'esprit de parti conduit.

Les jésuites ont soutenu pendant cent ans que les jansénistes étaient des blasphémateurs, & l'ont prouvé par mille lettres de cachet.

(*b*) Voyez les *Voyages de Burnet*, évêque de Salisbury, l'*Histoire des dominicains de Berne* par *Abraham Ruchat*, professeur à Lausanne, *le procès verbal de la condamnation des dominicains*, & *l'original du procès* conservé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait est rapporté dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*. Puisse-t-il être par-tout : personne ne le connaissait en France il y a vingt ans.

Les

Les jansénistes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'était les jésuites qui blasphémaient. L'écrivain des *gazettes ecclésiastiques* prétend que tous les honnêtes gens blasphèment contre lui, & il blasphème du haut de son grenier contre tous les honnêtes gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphème contre lui, & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante, c'est que jamais, en aucun pays de la terre, chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un DIEU suprême, éternel & tout-puissant. Ce n'est pas sans doute pour avoir reconnu cette vérité, qu'on fit boire la ciguë à *Socrate*, puisque le dogme d'un DIEU suprême était annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hasard de ne pas reconnaître les dieux secondaires; ce fut sur cet article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphème les premiers chrétiens par la même raison; mais les partisans de l'ancienne religion de l'empire, les joviens qui reprochaient le blasphème aux premiers chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes comme blasphémateurs sous *Théodose II. Dryden* a dit :

This side to day and the other to morrovv burns
And they are all god's almigthy in their turn's.

Tel est chaque parti, dans sa rage obstiné,
Aujourd'hui condamnant & demain condamné.

BLED OU BLÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Origine du mot & de la chose.

Il faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain, il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du temps de *César*; où avaient-ils pris ce mot de *blé?* On prétend que c'est de *bladum*, mot employé dans la latinité barbare du moyen âge, par le chancelier *Desvignes*, *de Vineis*, à qui l'empereur *Frédéric II* fit, dit-on, crever les yeux.

Mais les mots latins de ces siècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudesques latinisés. *Bladum* venait donc de notre *blead*, & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens disaient *biada*; & les pays où l'ancienne langue romance s'est conservée, disent encore *blia*.

Cette science n'est pas infiniment utile; mais on serait curieux de savoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le semer? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne, les Espagnols en Gaule, & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé? Chez les Grecs probablement, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs? C'était autrefois *Cérès* sans doute; & quand on a

remonté à *Cérès*, on ne peut guère aller plus haut. Il faut que *Cérès* ſoit deſcendue exprès du ciel pour nous donner du froment, du ſeigle, de l'orge, &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs, & celui d'*Ishet* ou *Iſis* qui en gratifia l'Egypte, eſt fort déchu aujourd'hui, nous reſtons dans l'incertitude ſur l'origine du blé.

Sanchoniathon aſſure que *Dagon* ou *Dagan*, l'un des petits-fils de *Thaut*, avait en Phénicie l'intendance du blé. Or, ſon *Thaut* eſt à peu près du temps de notre *Jared*. Il réſulte de-là que le blé eſt fort ancien, & qu'il eſt de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain, mais cela n'eſt pas démontré.

Choſe étrange! nous ſavons poſitivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé*, & nous ne ſavons pas à qui nous devons le pain. Et, choſe encore plus étrange, nous ſommes ſi ingrats envers *Noé*, que nous avons plus de deux mille chanſons en l'honneur de *Bacchus*, & qu'à peine en chantons-nous une ſeule en l'honneur de *Noé*, notre bienfaiteur.

Un Juif m'a aſſuré que le blé venait de lui-même en Méſopotamie, comme les pommes, les poires ſauvages, les châtaignes, les nèfles dans l'Occident. Je le veux croire juſqu'à ce que je ſois ſûr du contraire: car enfin il faut bien que le blé croiſſe quelque part. Il eſt devenu la nourriture ordinaire & indiſpenſable dans les plus beaux climats & dans tout le Nord.

De grands philoſophes dont nous eſtimons

les talens, & dont nous ne ſuivons point les ſyſtèmes, ont prétendu, dans l'*Hiſtoire naturelle du chien*, page 195, que les hommes ont fait le blé; que nos pères, à force de ſemer de l'yvraie & du gramen, les ont changés en froment. Comme ces philoſophes ne ſont pas de notre avis ſur les coquilles, ils nous permettront de n'être pas du leur ſur le blé. Nous ne penſons pas qu'avec du jaſmin on ait jamais fait venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé eſt tout différent de celui de l'yvraie, & nous ne croyons à aucune tranſmutation. Quand on nous en montrera, nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *Arbre-à-pain*, qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Ethiopiens ſe moquaient des Egyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin, puiſque c'eſt notre nourriture principale, le blé eſt devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit ſur cette matière, que ſi un laboureur ſemait autant de blé peſant que nous avons de volumes ſur cette denrée, il pourrait eſpérer la plus ample récolte, & devenir plus riche que ceux qui dans leurs ſalons vernis & dorés ignorent l'excès de ſa peine & de ſa misère.

SECTION II.

Richeſſe du blé.

DÈS qu'on commence à balbutier en économie politique, on fait comme font dans notre

ᵉ tous les voisins & les voisines qui deman-
nt : combien a-t-il de rentes, comment
-il, combien sa fille aura-t-elle en ma-
ge, &c ? On demande en Europe : L'Alle-
gne a-t-elle plus de blés que la France ?
Angleterre recueille-t-elle (& non pas
:olte-t-elle) de plus belles moissons que
spagne ? Le blé de Pologne produit-il autant
farine que celui de Sicile ? La grande ques-
n est de savoir si un pays purement agricole
plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La supériorité du pays de blé est démontrée
le livre aussi petit que plein de M. *Melon*,
premier homme qui ait raisonné en France,
la voie de l'imprimerie, immédiatement
ès la déraison universelle du système de
s. M. *Melon* a pu tomber dans quelques
eurs relevées par d'autres écrivains instruits,
it les erreurs ont été relevées à leur tour.
attendant qu'on relève les miennes, voici
fait.

L'Egypte devint la meilleure terre à froment
l'univers, lorsqu'après plusieurs siècles qu'il
difficile de compter au juste, les habitans
ent trouvé le secret de faire servir à la
ondité du sol un fleuve destructeur, qui avait
jours inondé le pays, & qui n'était utile
ux rats d'Egypte, aux insectes, aux rep-
s & aux crocodiles. Son eau même mêlée
e bourbe noire ne pouvait désaltérer ni
:r les habitans. Il fallut des travaux im-
ses, & un temps prodigieux pour dompter
euve, le partager en canaux, fonder des
s dans un terrain autrefois mouvant, &

changer les cavernes des rochers en vaſtes bâtimens.

Tout cela eſt plus étonnant que des pyramides ; tout cela fait, voilà un peuple ſûr de ſa nourriture avec le meilleur blé du monde, ſans même avoir preſque beſoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraiſſe de la volaille ſupérieure à celle de Caux. Il eſt vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun beſoin réel des autres peuples.

Les Arabes ſes voiſins au contraire ne recueillent pas un ſetier de blé depuis le déſert qui entoure le lac de Sodome & qui va juſqu'à Jéruſalem, juſqu'au voiſinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad ; ce qui compoſe un pays quatre fois plus étendu que l'Egypte. Ils diſent : Nous avons des voiſins qui ont tout le néceſſaire ; allons dans l'Inde leur chercher du ſuperflu ; portons-leur du ſucre, des aromates, des épiceries, des curioſités ; ſoyons les pourvoyeurs de leurs fantaiſies, & ils nous donneront de la farine. Ils en diſent autant des Babyloniens ; ils s'établiſſent courtiers de ces deux nations opulentes, qui regorgent de blé ; & en étant toujours leurs ſerviteurs, ils reſtent toujours pauvres. Memphis & Babylone jouiſſent, & les Arabes les ſervent : la terre à blé demeure toujours la ſeule riche ; le ſuperflu de ſon froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'induſtrie. Le poſſeſſeur du blé impoſe donc toujours la loi à celui qui a beſoin de pain ; & *Midas* aurait donné tout ſon or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception, & n'en est point une. Les vicissitudes de ce monde ont tellement tout bouleversé, que les habitans d'un marais, persécutés par l'océan qui les menaçait de les noyer, & par l'inquisition qui apportait des fagots pour les brûler, allèrent au bout du monde s'emparer des îles qui produisent des épiceries devenues aussi nécessaires aux riches que le pain l'est aux pauvres. Les Arabes vendaient de la myrrhe, du baume & des perles à Memphis & à Babylone : les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Asie, & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé, dites-vous ; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui est réellement possesseur du blé ? C'est le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le simple agriculteur de Chaldée ou d'Egypte qui profitait beaucoup de son froment. C'était le marchand chaldéen ou l'égyptien adroit qui en fesait des amas, & les vendait aux Arabes ; il en retirait des aromates, des perles, des rubis, qu'il vendait chèrement aux riches. Tel est le Hollandais ; il achète par-tout & revend par-tout ; il n'y a point pour lui de mauvaise récolte ; il est toujours prêt à secourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre négocians entendus, libres, sobres, à l'abri de toute vexation, exemps de toute crainte, s'établissent dans un port ; que leurs vaisseaux soient bons, que leur équipage sache vivre de gros fromage & de petite biere, qu'ils fassent acheter à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils sa-

Z 4

chent le conserver, qu'ils sachent attendre; & ils feront précisément ce que font les Hollandais.

SECTION III.

Histoire du blé en France.

DANS les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne sai quel seigneur ou roi de Soissons qui mit tant d'impôts sur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que tout le monde s'enfuit, & le laissa sans pain régner tout seul à son aise. (*a*)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorsque les Normands, qui n'en avaient pas chez eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre, lorsque les guerres féodales achevèrent de tout détruire; lorsque ces brigandages féodaux se mêlèrent aux irruptions des Anglais, quand *Edouard III* détruisit les moissons de *Philippe de Valois*, & *Henri V* celles de *Charles VI*, quand les armées de l'empereur *Charles-Quint* & celles de *Henri VIII* mangaient la Picardie; enfin, tandis que les bons catholiques & les bons réformés coupaient le blé en herbe, & égorgeaient pères, mères & enfans, pour savoir si on devait se servir de pain fermenté ou de pain azyme les Dimanches?

Comment on fesait? Le peuple ne mangeait

(*a*) C'était un *Chilpéric*. La chose arriva l'an

pas la moitié de son besoin ; on se nourrissait très-mal ; on périssait de misère ; la population était très-médiocre ; des cités étaient désertes.

Cependant vous voyez encore des prétendus historiens qui vous répètent que la France possédait vingt-neuf millions d'habitans du temps de la St Barthelemi.

C'est apparemment sur ce calcul que l'abbé *de Caveirac* a fait l'apologie de la St Barthelemi ; il a prétendu que le massacre de soixante & dix mille hommes, plus ou moins, était une bagatelle dans un royaume alors florissant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes, qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité est que la France avait peu d'hommes & peu de blé ; & qu'elle était excessivement misérable, ainsi que l'Allemagne.

Dans le court espace du règne enfin tranquille de *Henri IV*, pendant l'administration économe du duc de *Sulli*, les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Aussitôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers, qui n'avaient pas fait de si heureuses moissons, ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encore meilleure que la précédente. Elle fut très-mauvaise ; le peuple alors fut dans le cas de Mlle *Bernard*, qui avait vendu ses chemises & ses draps pour acheter un collier ; elle fut obligée de vendre son collier à perte pour avoir des draps & des chemises. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur, le ministère défendit l'exportation; & cette loi ne fut point révoquée. Mais sous *Henri IV*, sous *Louis XIII* & sous *Louis XIV*, non-seulement la loi fut souvent éludée, mais quand le gouvernement était informé que les greniers étaient bien fournis, il expédiait des permissions particulières sur le compte qu'on lui rendait de l'état des provinces. Ces permissions firent souvent murmurer le peuple; les marchands de blé furent en horreur comme des monopoleurs, qui voulaient affamer une province. Quand il arrivait une disette, elle était toujours suivie de quelque sédition. On accusait le ministère plutôt que la sécheresse ou la pluie. (1)

Cependant année commune, la France avait de quoi se nourrir, & quelquefois de quoi vendre. On se plaignit toujours; (& il faut se plaindre pour qu'on vous suce un peu moins) mais la Frauce depuis 1661 jusqu'au commencement du dix-huitième siècle fut au plus haut point de grandeur. Ce n'était pas la vente de son blé qui la rendait si puissante; c'était son excellent vin de Bourgogne, le débit de ses eaux-de-vie dans tout le Nord, de son huile, de ses fruits, de son sel, de ses toiles, de ses draps, des magnifiques étoffes de Lyon & même

(1) Mais cela n'est arrivé que par la faute du ministère, qui se mêlant de faire des règlemens sur le commerce des blés, donnait droit au peuple de lui imputer les disettes qu'il éprouvait. Le seul moyen d'empêcher ces disettes est d'encourager par la liberté la plus absolue le commerce & les emmagasinemens de blé, de chercher à éclairer le peuple & à détruire le préjugé qui lui fait détester les marchands de blé.

de Tours, de ses rubans, de ses modes de toute espèce, enfin des progrès de l'industrie. Le pays est si bon, le peuple si laborieux, que la révocation de l'édit de Nantes ne put faire périr l'État. Il n'y a peut-être pas une preuve plus convaincante de sa force.

Le blé resta toujours à vil prix : la main-d'œuvre par conséquent ne fut pas chère ; le commerce prospéra ; & on cria toujours contre la dureté du temps.

La nation ne mourut pas de la disette horrible de 1709 ; elle fut très-malade, mais elle réchappa. Nous ne parlons ici que du blé qui manqua absolument ; il fallut que les Français en achetassent de leurs ennemis même ; les Hollandais en fournirent seuls autant que les Turcs.

Quelques désastres que la France ait éprouvés ; quelques succès qu'elle ait eus ; que les vignes aient gelé, ou qu'elles aient produit autant de grappes que dans la Jérusalem céleste, le prix du blé a toujours été assez uniforme ; &, année commune, un setier de blé a toujours payé quatre paires de souliers depuis *Charlemagne*. (2)

Vers l'an 1750 la nation rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, d'opéra, de romans, d'histoires romanesques, de réflexions morales plus romanesques encore, & de disputes théologiques sur la grâce & sur les convulsions, se mit enfin à raisonner sur les blés.

(2) Mais il y a eu souvent d'énormes différences d'une année à l'autre, & c'est ce qui cause la misère du peuple parce que les salaires n'augmentent pas à proportion.

On oublia même les vignes pour ne parler que de froment & de feigle. On écrivit des chofes utiles fur l'agriculture : tout le monde les lut, excepté les laboureurs. On fuppofa, au fortir de l'opéra comique, que la France avait prodigieufement de blé à vendre. Enfin, le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation. (3)

Auffitôt on exporta. Il arriva précifément ce qu'on avait éprouvé du temps de *Henri IV*; on vendit un peu trop; une année ftérile furvint; Il fallut pour la feconde fois que Mr *Bernard* revendît fon collier pour avoir fes draps & fes chemifes. Alors quelques plaignants pafferent d'une extrémité à l'autre. Ils écrièrent contre l'exportation qu'is avaient demandée : ce qui fait voir combien il eft difficile de contenter tout le monde & fon pè

Des gens de beaucoup d'efprit, & d'une bonne volonté fans intérêt, avaient écrit avec autant de fagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'efprit & des vues auffi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté ; & M. l'abbé *Galiani* napolitain réjouit la nation françaife fur l'exportation des blés ; il trouva le fecret de faire, même en français, des dialogues auffi amufans que nos meilleurs romans, & auffi inftruc

(3) Cette liberté ne fut que limitée, il ne fortit que très-peu de blé & bientôt les mauvaifes récoltes rendirent toute exportation impoffible. Il réfulterait des grands biens d'un liberté abfolue de l'exportation, l'encouragement de l'agriculture, & une plus grande conftance dans le prix du grain.

tifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne surent plus où ils en étaient : la plupart se mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne surent pas distinguer davantage le froment du seigle. Les habitués de paroisse continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

SECTION IV.

Des blés d'Angleterre.

LES Anglais, jusqu'au dix-septième siècle, furent des peuples chasseurs & pasteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en selle rase avec un bridon : l'autre moitié nourrissait des moutons & préparait les laines. Les siéges des pairs ne sont encore que de gros sacs de laine, pour les faire souvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'apercevoir au temps de la restauration qu'ils avaient aussi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère jusqu'alors labouré que pour leurs besoins. Les trois quarts d'Irlande se nourrissaient de pommes de terre, appelées alors *potatòs*, & par les Français *topinambous*, &

ensuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecosse ne connaissait point le blé. Il courait une espèce de proverbe en vers anglais assez plaisans, dont voici le sens :

Si l'époux d'Evé la féconde
Au pays d'Ecosse était né,
A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,
Et non pas à courir le monde.

L'Angleterre fut le seul des trois royaumes qui défricha quelques champs, mais en petite quantité. Il est vrai que ces insulaires mangent le plus de viande, le plus de légumes & le moins de pain qu'ils peuvent. Le manœuvre auvergnac & limousin dévore quatre livres de pain qu'il trempe dans l'eau, tandis que le manœuvre anglais en mange à peine une avec du fromage, & boit d'une bière aussi nourrissante que dégoûtante, qui l'engraisse.

On peut encore, sans raillerie, ajouter à ces raisons l'énorme quantité de farine dont les Français ont chargé long-temps leur tête. Ils portaient des perruques volumineuses, hautes d'un demi-pied sur le front, & qui descendaient jusqu'aux hanches. Seize onces d'amidon saupoudraient seize onces de cheveux étrangers, qui cachaient dans leur épaisseur le buste d'un petit homme ; de sorte que dans une farce, où un maître à chanter du bel air, nommé M. *des Soupirs*, secouait sa perruque sur le théâtre, on était inondé pendant un quart-d'heure d'un nuage de poudre. Cette mode s'introduisit en Angleterre, mais les Anglais épargnèrent l'amidon.

Pour venir à l'effentiel, il faut favoir qu'en 89, la première année du règne de *Guil-ume* & de *Marie*, un acte du parlement corda une gratification à quiconque expor-rait du blé, & même de mauvaifes eaux-vie de grain fur les vaiffeaux de la nation. Voici comme cet acte, favorable à la navi-tion & à la culture, fut conçu. (4)

Quand une mefure nommée *quarter*, égale vingt-quatre boiffeaux de Paris, n'excédait s en Angleterre la valeur de deux livres rling huit shelings au marché, le gouver-ment payait à l'exportateur de ce quarter iq shelings = 6 liv. de France; à l'expor-teur du feigle quand il ne valait qu'une livre rling & douze shelings, on donnait de ré-mpenfe trois shelings & fix fous = 3 l. 12 f. France. Le refte dans une proportion affez acte.

Quand le prix des grains hauffait, la grati-ation n'avait plus lieu; quand ils étaient is chers, l'exportation n'était plus permife. : règlement a éprouvé quelques variations;

4) Cette prime ne pouvait avoir d'autre effet que tenir le blé en Angleterre au-deffus du taux natu-. En la confidérant relativement à la culture, elle our objet de faire cultiver plus de terres en blé qu'on n cultiverait fans cela, ce qui eft une perte réelle ce qu'on ferait rapporter à ces mêmes terres des ductions d'une valeur plus grande. Il n'eft jufte d'en-rager la culture du blé aux dépens d'une autre ture que dans les pays où la récolte ne fuffit pas iée commune à la fubfiftance du peuple, parce que ferait un mal pour une nation de ne pas être indé-idante des autres pour la denrée de néceffité pre-ère, du moins tant que les préjugés mercantiles ifteront.

mais enfin le résultat en a été un profit immense. On a vu par un extrait de l'exportation des grains, présenté à la chambre des communes en 1751, que l'Angleterre en avait vendu aux autres nations en cinq années pour 7405786 liv. sterling, qui font cent soixante & dix millions trois cents trente-trois mille soixante & dix-huit livres de France. Et sur cette somme que l'Angleterre tira de l'Europe en cinq années, la France en paya environ dix millions & demi.

L'Angleterre devait sa fortune à sa culture qu'elle avait trop long-temps négligée; mais aussi elle la devait à son terrain. Plus sa terre a valu, plus elle s'est encore améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs & d'engrais. Enfin, on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais aussi la France a presque le double d'habitans; & en ce cas l'Angleterre n'est que d'un cinquième plus riche en blés, pour nourrir la moitié moins d'hommes : ce qui est bien compensé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

SECTION V.

Mémoire court sur les autres pays.

L'ALLEMAGNE est comme la France; elle a des provinces fertiles en blé, & d'autres stériles; les pays voisins du Rhin & du Danube,

nube, la Bohême, font les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grain que dans l'ntérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'efpagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en eft toujours bien fournie & n'en eft pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Ruffie en regorgent; on les tranfporte à celles du Nord avec beaucoup de peine; on en peut faire un grand commerce par Riga.

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie; le refte ne produit que du feigle; les provinces feptentrionales rien.

Le Danemarck peu.

L'Ecoffe encore moins.

La Flandre autrichienne eft bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome, depuis Viterbe jufqu'à Terracine, font ftériles. Le Bolonais dont les papes fe font emparés, parce qu'il était à leur bienféance, eft prefque la feule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le befoin, & font fouvent obligés d'acheter des *firmans* à Conftantinople, c'eft-à-dire, des permiffions de manger. C'eft leur ennemi & leur vainqueur qui eft leur pourvoyeur.

Le Milanais eft la terre promife, en fuppofant que la *terre promife* avait du froment.

La Sicile fe fouvient toujours de *Cérès*; mais on prétend qu'on n'y cultive pas auffi bien la terre que du temps d'*Hiéron*, qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume

de Naples est bien moins fertile que la Sicile, & la disette s'y fait sentir quelquefois, malgré *San Gennaro.*

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoie a toujours été pauvre & le sera.

La Suisse n'est guère plus riche ; elle a peu de froment ; il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire ; & il sera ruiné, à moins qu'il ne s'informe au juste de la récolte de l'année & du besoin du moment.

Résumé.

Suivez le précepte d'*Horace* : ayez toujours une année de blé par devers vous ; *provisæ frugis in annum.*

SECTION VI.

Blé, grammaire, morale.

On dit proverbialement, *manger son blé en herbe ; être pris comme dans un blé ; crier famine sur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos soins a fournis, il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci.

Ne nous remets pas au gland quand nous avons du blé.

Cela signifie une infinité de bonnes choses, comme par exemple :

Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième ſiècle comme on gouvernait du temps d'*Albouin*, de *Gondebald*, de *Clodevik*, nommé en latin *Clodovæus*.

Ne parle plus des lois de *Dagobert*, quand nous avons les œuvres du chancelier d'*Agueſſeau*, les diſcours de MM. les gens du roi. *Montclar*, *Servant*, *Caſtillon*, *la Chalotais*, *du Paty*, &c.

Ne nous cite plus les miracles de *St Amable*, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.

Laiſſe pourrir tous les livres remplis de pareilles inepties, ſonge dans quel ſiècle nous vivons.

Si jamais on aſſaſſine à coups de piſtolet un maréchal d'*Ancre*, ne fais point brûler ſa femme en qualité de ſorcière, ſous prétexte que ſon médecin italien lui a ordonné de prendre du bouillon fait avec un coq blanc, tué au clair de la lune, pour la guérir de ſes vapeurs.

Diſtingue toujours les honnêtes gens qui penſent, de la populace qui n'eſt pas faite pour penſer.

Si l'uſage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille, & ſi en chemin tu rencontres quelques gens d'eſprit, avertis-les par un ſigne de tête, par un coup d'œil que tu penſes comme eux; mais qu'il ne faut pas rire.

Affaiblis peu à peu toutes les ſuperſtitions anciennes, & n'en introduis aucune nouvelle.

Les lois doivent être pour tout le monde;

mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

Si la servante de *Bayle* meurt entre tes bras, ne lui parle point comme à *Bayle*, ni à *Bayle* comme à sa servante.

Si les imbécilles veulent encore du gland, laisse-les en manger ; mais trouve bon qu'on leur présente du pain.

En un mot, ce proverbe est excellent en mille occasions.

BOEUF APIS (PRÊTRES DU).

HÉRODOTE raconte que *Cambyse* après avoir tué de sa main le dieu-bœuf, fit bien fouetter les prêtres : il avait tort, si ces prêtres avaient été de bonnes gens qui se fussent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient été persécuteurs, s'ils avaient forcé les consciences, s'ils avaient établi une espèce d'inquisition & violé le droit naturel, *Cambyse* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre. (*)

BOIRE A LA SANTÉ.

D'OU vient cette coutume ? est-ce depuis le temps qu'on boit ? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour sa propre santé, mais non pas pour la santé d'un autre.

(*) Voyez *Apis*.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne signifiait pas, je bois afin que vous vous portiez bien; mais je bois avant vous pour que vous buviez; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un festin on buvait pour célébrer sa maîtresse, & non pas pour qu'elle eût une bonne santé. Voyez dans *Martial* :

Nævia sex cyathis, septem Justina bibatur.

Six coups pour Nevia, sept au moins pour Justine.

Les Anglais, qui se sont piqués de renouveler plusieurs coutumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des dames; c'est ce qu'ils appellent *toster*; & c'est parmi eux un grand sujet de dispute si une femme est tostable ou non, si elle est digne qu'on la toste.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguste*, pour le retour de sa santé. *Dion Cassius* rapporte qu'après la bataille d'Actium le sénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au second service. C'est un étrange décret. Il est plus vraisemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette bassesse. Quoi qu'il en soit, vous lisez dans *Horace* :

Hinc ad vina redit lætus, & alteris
Te mensis adhibet Deum.
Te multâ prece; te prosequitur mero
Defuso pateris : & laribus tuum
Miscet numen, uti Græcia Castoris,
Et magni memor Herculis.
Longas ô utinam, dux bone, ferias

Præsles Hesperiæ : dicimus integro
Sicci mane die, dicimus uvidi,
Quum sol oceano subest.

Sois le Dieu des festins, le Dieu de l'alégresse,
Que nos tables soient tes autels.
Préside à nos jeux solennels
Comme Hercule aux jeux de la Grèce.
Seul tu fais les beaux jours ; que tes jours soi[ent]
sans fin.
C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore ;
Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore
Entre les bras du Dieu du vin. (*a*)

On ne peut, ce me semble, faire enten[dre] plus expressément ce que nous entendons [par] ces mots : *Nous avons bu à la santé de s[a] majesté.*

C'est de-là probablement que vint, pa[r] nos nations barbares, l'usage de boire à [la] santé de ses convives ; usage absurde, puis[que] vous videriez quatre bouteilles sans leur fa[ire] le moindre bien. Et que veut dire *boire à [la] santé du roi*, s'il ne signifie pas ce que no[us] venons de voir ?

Le dictionnaire de Trévoux nous ave[rtit] qu'on *ne boit pas à la santé de ses supérie[urs] en leur présence.* Passe pour la France & p[our] l'Allemagne ; mais en Angleterre c'est un us[age] reçu. Il y a moins loin d'un homme à [un] homme à Londres qu'à Vienne.

On sait de quelle importance il est en A[n]gleterre de boire à la santé d'un prince

(*a*) Dacier a traduit *sicci* & *uvidi* dans nos p[rières] du soir & du matin.

prétend au trône ; c'eſt ſe déclarer ſon partiſan. Il en a coûté cher à plus d'un écoſſais & d'un irlandais pour avoir bu à la ſanté des *Stuarts*.

Tous les whigs buvaient après la mort du roi *Guillaume*, non pas à ſa ſanté, mais à ſa mémoire. Un tori nommé *Brown*, évêque de Cork en Irlande, grand ennemi de *Guillaume*, dit qu'il mettrait un bouchon à toutes les bouteilles qu'on vidait à la gloire de ce monarque, parce que *Cork* en anglais ſignifie *bouchon*. Il ne s'en tint pas à ce fade jeu de mots ; il écrivit en 1702 une brochure (ce ſont les mandemens du pays) pour faire voir aux Irlandais que c'eſt une impiété atroce de boire à la ſanté des rois, & ſur-tout à leur *mémoire* ; que c'eſt une profanation de ces paroles de JESUS-CHRIST : *Buvez-en tous, faites ceci en mémoire de moi.*

Ce qui étonnera, c'eſt que cet évêque n'était pas le premier qui eût conçu une telle démence. Avant lui le presbytérien *Pryn* avait fait un gros livre contre l'uſage impie de boire à la ſanté des chrétiens.

Enfin, il y eut un *Jean Geré*, curé de la paroiſſe de Sainte-Foi, qui publia *la divine potion pour conſerver la ſanté ſpirituelle par la cure de la maladie invétérée de boire à la ſanté, avec des argumens clairs & ſolides contre cette coutume criminelle, le tout pour la ſatisfaction du public ; à la requête d'un digne membre du parlement, l'an de notre ſalut* 1648.

Notre révérend père *Garaſſe*, notre révérend père *Patouillet*, & notre révérend père

Nonotte n'ont rien de ſupérieur à ces profondeurs anglaiſes. Nous avons long-temps lutté, nos voiſins & nous, à qui l'emporterait.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ON demandait un jour à *Newton* pourquoi il marchait quand il en avait envie ? & comment ſon bras & ſa main ſe remuaient à ſa volonté ? Il répondit bravement qu'il n'en ſavait rien. Mais du moins, lui dit-on, vous qui connaiſſez ſi bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raiſon elles tournent dans un ſens plutôt que dans un autre; & il avoua encore qu'il n'en ſavait rien.

Ceux qui enſeignèrent que l'Océan était ſalé de peur qu'il ne ſe corrompît, & que les marées étaient faites pour conduire nos vaiſſeaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Méditerranée a des ports & point de reflux. *Muſshembroe* lui-même eſt tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire préciſément comment une bûche ſe change dans ſon foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux eſt-il bien connu ? ſait on bien nettement comment la génération s'opère ? a-t-on deviné ce qui nous donne les ſenſations, les idées, la mémoire ? Nous ne connaiſſons pas plus l'eſſence de la matière que les enfans qui en touchent la ſuperficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique

ce

ce grain de blé que nous jetons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi, & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre & une châtaigne à l'arbre voisin ? Plusieurs docteurs ont dit : Que ne sais-je pas ? *Montagne* disait : Que sais-je !

Décideur impitoyable, pédagogue à phrases, raisonneur fourré, tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

Parle : m'apprendras tu par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ? &c. (*)

BOUC.

Bestialité, sorcellerie.

Les honneurs de toute espèce que l'antiquité a rendus aux boucs seraient bien étonnans, si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les rois & les chefs du peuple par le mot *bouc*. Vous trouvez dans *Zacharie* : (*a*) *La fureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple, contre les boucs ; elle les visitera : il a visité son troupeau la maison de Juda, & il en a fait son cheval de bataille.*

(*b*) *Sortez de Babylone*, dit *Jérémie* aux chefs

(*) Voyez les *Discours en vers sur l'homme*, volume de *Poëmes*.

(*a*) Chap. X, v. 3.

(*b*) Chap. L, v. 8.

du peuple ; *soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince.*

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeler leurs rois *boucs* ; ils consacrèrent un bouc dans Mendès, & l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il se peut très-bien que le peuple ait pris en effet un emblème pour une divinité : c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les shoen ou shotïm d'Egypte, c'est-à-dire les prêtres, aient à la fois immolé & adoré des boucs. On sait qu'ils avaient leur bouc *Hazazel* qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple, & que les Juifs prirent d'eux cette cérémonie & jusqu'au nom même d'*Hazazel*, ainsi qu'ils adoptèrent plusieurs autres rites de l'Egypte.

Mais les boucs reçurent encore un honneur plus singulier ; il est constant qu'en Egypte plusieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Pasiphaë* avec son taureau. *Hérodote* raconte que lorsqu'il était en Egypte, une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très-étonné, mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que *Plutarque* & *Pindare*, qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre, s'accordent tous deux à dire qu'on présentait des femmes

au bouc consacré. (*c*) Cela fait frémir la nature. *Pindare* dit, ou bien on lui fait dire :

Charmantes filles de Mendès,
Quels amans cueillent sur vos lèvres
Les doux baisers que je prendrais ?
Quoi ! ce sont les maris des chèvres ?

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (*d*) *Jéroboam* institua des prêtres pour le service de ses veaux & de ses boucs. Le texte hébreu porte expressément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine, ce fut le brutal égarement de quelques juives qui furent passionnées pour des boucs, & des Juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres. Il fallut une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique, (*e*) & y est exprimée à plusieurs reprises. D'abord c'est une défense éternelle de sacrifier aux velus avec lesquels on a forniqué. (*f*) Ensuite une autre défense aux femmes de se prostituer aux bêtes, & aux hommes de se souiller du même crime. Enfin, il est ordonné (*g*) que quiconque se sera rendu coupable de cette turpitude, sera mis à mort avec l'animal dont il aura abusé. L'animal est réputé aussi criminel

(*c*) M. *Larcher* du collége Mazarin, a fort approfondi cette matière.

(*d*) Liv. II. Paralip. ch. XI, v. 15.

(*e*) Levit. chap. XVII, v. 7.

(*f*) Chap. XVIII, v. 23.

(*g*) Chap. XX; v. 15 & 16.

que l'homme & la femme ; il est-dit que le sang retombera sur eux tous.

C'est principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces lois, devenues malheureusement nécessaires au peuple hébreu. C'est aux boucs & aux chèvres, aux asirim, qu'il est dit que les Juifs se sont prostitués ; *asiri*, un bouc & une chèvre ; *asirim*, des boucs & des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans plusieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un désert où l'on ne peut guère nourrir que des chèvres & des boucs. On ne sait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisième églogue : le *novimus & qui te transversa tuentibus hircis* n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Égypte & dans les sables d'une partie de la Palestine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs, des égypans & de quelques autres monstres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie, la sorcellerie passa bientôt de l'Orient dans l'Occident, & s'étendit dans toute la terre. On appelait *sabbatum* chez les Romains l'espèce de sorcellerie qui venait des Juifs, en confondant ainsi leur jour sacré avec leurs secrets infames. C'est de-là qu'enfin être sorcier & aller au sabbat, fut la même chose chez les nations modernes.

De misérables femmes de village trompées par des fripons, & encore plus par la faiblesse de leur

imagination, crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa*, & s'être frottées d'un onguent mêlé de boufe de vache, & de poil de chèvre, elles allaient au fabbat fur un manche à balai pendant leur fommeil, qu'elles y adoraient un bouc, & qu'il avait leur jouiffance.

Cette opinion était univerfelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le diable qui fe métamorphofait en bouc. C'eft ce qu'on peut voir dans les *Difquifitions* de *Del Rio*, & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus*, l'un des grands promoteurs de l'inquifition, cité par *Del Rio*, (*h*) dit que les forcières appellent le bouc *Martinet*. Il affure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet*, montait fur fon dos & était tranfportée en un inftant dans les airs à un endroit nommé *La noix de Benevent*.

Il y eut des livres où les myftères des forciers étaient écrits. J'en ai vu un à la tête duquel on avait deffiné affez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs l'*alphabet du diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères prefque indéchiffrables, tels à peu près que ceux de l'Almanach du berger.

La raifon & une meilleure éducation auraient fuffi pour extirper en Europe une telle extravagance; mais au lieu de raifon on employa les fupplices. Si les prétendus forciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des forciers. Le jéfuite *Del Rio*, docteur de Lou-

(*h*) *Del Rio*, pag. 190.

vain, fit imprimer ses *Disquisitions magiques* en l'an 1599 : il assure que tous les hérétiques sont magiciens ; & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que le diable ne se transforme en bouc & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. (*i*) Il cite plusieurs jurisconsultes qu'on nomme *Démonographes*, (*k*) qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année 1595 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le diable lui avait fait, déguisé en bouc, & qu'elle fut punie ; mais il ne dit pas de quel supplice.

Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la sorcellerie, est un nommé *Boguet*, grand juge en dernier ressort d'une abbaye de St Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des sorcières & des sorciers : le nombre en est très-considérable. Presque toutes ces sorcières sont supposées avoir couché avec le bouc.

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus sorciers ont été exécutés à mort en Europe. La seule philosophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enseigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles. (*)

(*i*) Pag. 180.

(*k*) Pag. 181.

(*) Voyez *Béker*.

BOUFFON, BURLESQUE,

Bas comique.

IL était bien ſubtil ce ſcoliaſte qui a dit le premier que l'origine de *bouffon* eſt due à un petit ſacrificateur d'Athènes nommé *Bupho*, qui laſſé de ſon métier s'enfuit, & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir, fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter*, s'appela *bouffonnerie*. Cette hiſtoriette ne paraît pas d'un grand poids. Bouffon n'était pas un nom propre, *bouſonos* ſignifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaiſanterie chez les Grecs ne fut appelée *bouſonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine ſage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le ſacrificateur ſubalterne, ou plutôt le boucher ſacré, prêt d'immoler un bœuf, s'enfuyait comme ſaiſi d'horreur, pour faire ſouvenir les hommes que dans des temps plus ſages & plus heureux on ne préſentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des animaux innocens & utiles, ne s'introduiſit que lorſqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraiſſer de ce ſang, & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de bouffon.

Ce mot de *bouffon* eſt reçu depuis longtemps chez les Italiens & chez les Eſpagnols; il ſignifiait *mimus*, *ſcurra*, *joculator*; mime, farceur, jongleur. *Ménage* après *Saumaiſe* le

dérive de *bocca inflata*, bourſouflé ; & en effet on veut dans un bouffon un viſage rond & la joue rebondie. Les Italiens diſent *buffo magro*, maigre bouffon, pour exprimer un mauvais plaiſant qui ne vous fait pas rire.

Bouffon, *bouffonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Gilles, à tout ce qui peut amuſer la populace. C'eſt par-là que les tragédies ont commencé à la honte de l'eſprit humain. *Theſpis* fut un bouffon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Aux ſeizième & dix-ſeptième ſiècles les tragédies eſpagnoles & anglaiſes furent toutes avilies par des bouffonneries dégoûtantes. (*)

Les cours furent encore plus deshonorées par les bouffons que le théâtre. La rouille de la barbarie était ſi forte, que les hommes ne ſavaient pas goûter des plaiſirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière* :

> C'eſt par-là que Molière illuſtrant ſes écrits,
> Peut-être de ſon art eût emporté le prix,
> Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
> Il n'eût fait quelquefois grimacer ſes figures ;
> Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
> Et ſans honte à Térence allié Tabarin.
> Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe,
> Je ne reconnais plus l'auteur du Miſanthrope.

Mais il faut conſidérer que *Raphaël* a daigné peindre des groteſques. *Molière* ne ſerait point deſcendu ſi bas, s'il n'eût eu pour ſpectateurs que des *Louis XIV*, des *Condés*, des *Turennes*,

(*) Voyez *Art dramatique*.

les ducs de la *Rochefoucauld*, de *Montausier*, es *Beauvilliers*, des dames de *Montespan* & e *Thiange*; mais il travaillait aussi pour le euple de Paris qui n'était pas encore décrassé: e bourgeois aimait la grosse farce, & la payait. .es *Jodelets* de *Scarron* étaient à la mode. On st obligé de se mettre au niveau de son siècle vant d'être supérieur à son siècle; & après out, on aime quelquefois à rire. Qu'est-ce ue la *Batrachomyomachie* attribuée à *Homère*, non une bouffonnerie, un poëme burlesque?

Ces ouvrages ne donnent point de réputaion, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le bouffon n'est pas toujours dans le style urlesque. Le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin ne sont point dans le style es *Jodelets* de *Scarron*. *Molière* ne va pas echercher des termes d'argot comme *Scarron*. es personnages les plus bas n'affectent point es plaisanteries de gilles. La bouffonnerie est ans la chose & non dans l'expression. Le style urlesque est celui de Dom Japhet d'Arménie.

Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre-humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.

Pour dire qu'il veut se promener, il dit qu'*il* *t exercer sa vertu caminante*. Pour faire enndre qu'on ne pourra lui parler, il dit:

Vous aurez avec moi disette de loquelle.

C'eſt preſque par-tout le jargon des gueux, le langage des halles ; même il eſt inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compiſſé, piſſeuſe abominable.

Enfin, la groſſièreté de ſa baſſeſſe eſt pouſſée jusqu'à chanter ſur le théâtre :

Amour nabo
Qui du jabo
De dom Japhet
A fait
Une ardente fournaiſe ;
Et dans mon pis
A mis
Une eſſence de braiſe.

Et ce ſont ces plates infamies qu'on a jouées pendant plus d'un ſiècle alternativement avec le Miſanthrope ; ainſi qu'on voit paſſer dans une rue indifféremment un magiſtrat & un chiffonnier.

Le Virgile traveſti eſt à peu près dans ce goût ; mais rien n'eſt plus abominable que la Mazarinade.

Notre Jules n'eſt pas Céſar,
C'eſt un caprice du haſard,
Qui naquit garçon & fut garce,
Qui n'était né que pour la farce.
Tous ſes deſſeins prennent un rat
Dans la moindre affaire d'État.
Singe du prélat de ſorbonne,

Ma foi tu nous la bailles bonne.
Tu n'es à ce cardinal duc
Comparable qu'en aqueduc.
Illuſtre en ta partie honteuſe,
Ta ſeule braguette eſt fameuſe.

. . . .

Va rendre compte au vatican
De tes meubles mis à l'encan;
D'être cauſe que tout ſe perde,
De tes caleçons pleins de merde.

Ces ſaletés font vomir, & le reſte eſt ſi exécrable qu'on n'oſe le copier. Cet homme était digne du temps de la fronde. Rien n'eſt peut-être plus extraordinaire que l'eſpèce de conſidération qu'il eut pendant ſa vie, ſi ce n'eſt ce qui arriva dans ſa maiſon après ſa mort.

On commença par donner d'abord le nom de poëme burleſque au Lutrin de *Boileau;* mais le ſujet ſeul était burleſque; le ſtyle fut agréable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre ſorte de burleſque qui était bien ſupérieur au nôtre, c'eſt celui de l'*Arétin*, de l'archevêque *la Caza*, du *Berni*, du *Mauro*, du *Dolce*. La décence y eſt ſouvent ſacrifiée à la plaiſanterie; mais les mots déshonnêtes en ſont communément bannis. Le *Capitolo del forno* de l'archevêque *la Caza* roule à la vérité ſur un ſujet qui fait enfermer à Biſſêtre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève les *Déchaufours*. Cependant il n'y a pas un mot qui offenſe les oreilles chaſtes; il faut deviner.

Trois ou quatre anglais ont excellé dans ce

genre. *Butler* dans ſon *Hudibras*, qui eſt la guerre civile excitée par les puritains, tournée en ridicule ; le docteur *Garth* dans la querelle des apothicaires & des médecins ; *Prior* dans ſon hiſtoire de l'ame, où il ſe moque fort plaiſamment de ſon ſujet ; *Philippe* dans ſa pièce du Brillant Sheling.

Hudibras eſt autant au-deſſus de *Scarron* qu'un homme de bonne compagnie eſt au-deſſus d'un chanſonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un perſonnage très-réel qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell* ; il s'appelait le *chevalier Samuel Luke*. (Voyez le commencement de ce poëme aſſez fidellement traduit à l'article PRIOR, BUTLER & SWIFT.)

Le poëme de *Garth* ſur les médecins & les apothicaires, eſt moins dans le ſtyle burleſque que dans celui du Lutrin de *Boileau* ; on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté, &c. que dans le lutrin ; & ce qui eſt étonnant, c'eſt qu'une profonde érudition y eſt embellie par la fineſſe & par les grâces : il commence à peu près ainſi :

Muſe, raconte-moi les débats ſalutaires
Des médecins de Londre & des apothicaires.
Contre le genre-humain ſi long-temps réunis,
Quel Dieu pour nous ſauver les rendit ennemis !
Comment laiſsèrent-ils reſpirer leurs malades
Pour frapper à grands coups ſur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La ſeringue en canon, la pillule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un ſur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie & nous laiſſaient la nôtre.

Prior, que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'ame. Son poëme est dans le style d'Hudibras qu'on appelle *Doggerel rhumes*; c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'ame est toute en tout, ou si elle est logée derrière le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier système, *Prior* la compare au pape qui reste toujours à Rome, d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systèmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds nouveau né remue les pieds tant qu'il peut quand on a la bêtise de l'emmaillotter; & il juge de-là que l'ame entre chez lui par les pieds; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête, & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle*:

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us playthings for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*.

L'ouvrage de *Prior* est antérieur de vingt ans & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme est terminé par cette conclusion

Je n'aurai point la fantaisie
D'imiter ce pauvre Caton
Qui meurt dans notre tragédie
Pour une page de Platon.
Car, entre nous, Platon m'ennuie.
La tristesse est une folie ;
Être gai c'est avoir raison.
Ça qu'on m'ôte mon Cicéron,
D'Aristote la rapsodie,
De René la philosophie ;
Et qu'on m'apporte mon flacon.

Distinguons bien dans tous ces poëmes le plaisant, le léger, le naturel, le familier, du grotesque, du bouffon, du bas, & sur-tout du forcé. Ces nuances sont démêlées par les connaisseurs, qui seuls à la longue font le destin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois descendre au style burlesque.

Autrefois carpillon fretin . . . . .
Il eut beau faire, il eut beau dire,
On le le mit dans la poêle à frire.

Il appelle les louveteaux, *messieurs les louvats*. *Phèdre* ne se sert jamais de ce style dans ses fables ; mais aussi il n'a pas la grâce & la naïve mollesse de *la Fontaine*, quoiqu'il ait plus de précision & de pureté.

BOULEVERD, OU BOULEVART.

BOULEVART, fortification, rempart. Belgrade eſt le boulevart de l'empire ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne ſignifie dans ſon origine qu'un jeu de boule ? Le peuple de Paris jouait à la boule ſur le gazon du rempart ; ce gazon s'appelait le *verd*, de même que le marché aux herbes. *On boulait ſur le verd.* De-là vient que les Anglais, dont la langue eſt une copie de la nôtre preſque dans tous ſes mots qui ne ſont pas ſaxons, ont appelé leur jeu de boule *boulin-green*, le verd du jeu de boule. Nous avons repris d'eux ce que nous leur avions prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins*, ſans ſavoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoiſes qui s'allaient promener ſur le *Bouleverd*, & non pas ſur le *Boulevart*. On ſe moquait d'elles, & on avait tort. Mais en tout genre l'uſage l'emporte ; & tous ceux qui ont raiſon contre l'uſage ſont ſifflés ou condamnés.

BOURGES.

NOS queſtions ne roulent guère ſur la géographie ; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement ſur la ville de Bourges. Le Dictionnaire de Trévoux prétend que *c'eſt une des plus anciennes de l'Eu-*

rope, qu'elle était le siége de l'empire des Gaules, & donnait des rois aux Celtes.

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville ni d'aucune famille. Mais y a-t-il jamais eu un empire des Gaules? Les Celtes avaient-ils des rois? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas sitôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord n'ont rien d'antique que le sol, les arbres & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Asie, & encore c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens & les monumens nouveaux: c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il serait très-raisonnable de faire remonter la fondation de sa ville au temps de la guerre des géans: mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher. C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges*.

BOURREAU.

Il semble que ce mot n'aurait point dû souiller un dictionnaire des arts & des sciences; cependant il tient à la jurisprudence & à l'histoire. Nos grands poëtes n'ont pas dédaigné de se servir fort souvent de ce mot dans les tragédies; *Clitemnestre*, dans *Iphigénie*, dit à *Agamemnon*:

» Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
» Que d'en faire à sa mère un horrible festin. »

On

On emploie gaiement ce mot en comédie : Mercure dit dans l'*Amphitrion* :

Comment ! bourreau, tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante, bourreau.

Et les Romains se permettaient de dire :

Quorsum vadis, carnifex ?

Le dictionnaire encyclopédique, au mot *exécuteur*, détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. (*a*) Dans un roman d'éducation, qui n'est ni celui de *Xénophon*, ni celui de *Télémaque*, il prétend que le monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier présomptif de la couronne, si cette fille est bien élevée, & si elle a *beaucoup de convenance avec le jeune prince.* C'est dommage qu'il n'ait pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille, & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par convenance, on ne pouvait guère pousser plus loin la morale approfondie, les règles nouvelles de l'honnêteté publique, les beaux paradoxes, les maximes divines dont cet auteur a régalé notre siècle. Il aurait été sans doute par convenance un des garçons... de la noce.

(*a*) Roman intitulé *Emile*, tom. IV, pages 177 & 178.

Il aurait fait l'épithalame de la princesse, & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de son père. C'est pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baisers âcres; car le même écrivain introduit dans un autre roman, intitulé *Héloïse*, un jeune Suisse qui a gagné dans Paris une de ces maladies qu'on ne nomme pas, & qui dit à sa suissesse, *garde tes baisers, ils sont trop âcres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une espèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre siècle si elle avait duré. Les pères de famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût apercevoir entre le poursuivant & la poursuivie.

Est modus in rebus sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

BRACHMANES, BRAMES.

AMI lecteur, observez d'abord que le père *Thomassin*, l'un des plus savans hommes de notre Europe, dérive les brachmanes d'un mot juif *Barac* par un C, supposé que les Juifs eussent un C. Ce *barac* signifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les brachmanes s'enfuyaient des villes, supposé qu'alors il y eût des villes.

Ou, si vous l'aimez mieux, brachmanes vient de *barak* par un K, qui veut dire *bénir*, ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biscayens n'auraient-ils pas nommé les brames du mot *bra*

qui exprimait quelque chofe que je ne veux pas dire ? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En la rejetant entièrement on faurait moins, & on faurait mieux.

N'eft-il pas vraifemblable que les brachmanes font les premiers légiflateurs de la terre, les premiers philofophes, les premiers théologiens ?

Le peu de monumens qui nous reftent de l'ancienne hiftoire, ne forment-ils pas une grande préfomption en leur faveur, puifque les premiers philofophes grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, & que les curiofités les plus antiques recueillies par les empereurs de la Chine font toutes indiennes, ainfi que les relations l'atteftent dans la collection de *du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du Shafta ; c'eft le premier livre de théologie des brachmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur Veidam, & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprife par eux en aucun temps. Les mots d'*armes*, de *tüer*, de *mutiler* ne fe trouvent ni dans les fragmens de Shafta, que nous avons, ni dans l'Ezourveidam, ni dans le Cormoveidam. Je puis du moins affurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus fingulier, c'eft que le Shafta qui parle d'une confpiration dans le ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande prefqu'île enfermée entre l'Indus & le Gange.

Les Hébreux, qui furent connus fi tard, ne

nommèrent jamais les brachmanes ; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre*, & leurs établissemens dans l'Egypte, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Esther*, & dans celui de *Job* qui n'était pas hébreu. (*) On voit un singulier contraste entre les livres sacrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur ; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer, de massacrer hommes & bêtes ; on y égorge tout au nom du Seigneur : c'est tout un autre ordre de choses.

C'est incontestablement des brachmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres célestes révoltés contre le souverain de la nature ; & c'est-là probablement que les Grecs ont puisé la fable des Titans. C'est aussi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de *Lucifer* dans le premier siècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils supposer une révolte dans le ciel sans en avoir vu sur la terre ? Un tel saut de la nature humaine à la nature divine ne se conçoit guère. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans qu'après avoir vu quelques hommes plus robustes que les autres tyranniser leurs semblables. Il fallait ou que les premiers brachmanes eussent éprouvé des discordes violentes, ou qu'ils en eussent

(*) Voyez *Job*.

vu du moins chez leurs voisins pour en imaginer dans le ciel.

C'est toujours un très-étonnant phénomène qu'une société d'hommes qui n'a jamais fait la guerre, & qui a inventé une espèce de guerre, faite dans les espaces imaginaires, ou dans un globe éloigné du nôtre, ou dans ce qu'on appelle le *firmament*, l'*empyrée*. (*) Mais il faut bien soigneusement remarquer que dans cette révolte des êtres célestes contre leur souverain, il n'y eut point de coups donnés, point de sang céleste répandu, point de montagnes jetées à la tête, point d'anges coupés en deux, ainsi que dans le poëme sublime & grotesque de *Milton*.

Ce n'est, selon le Shasta, qu'une désobéissance formelle aux ordres du Très-haut, une cabale que DIEU punit en reléguant les anges dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondéra* pendant le temps d'un mononthour entier. Un mononthour est de quatre cents vingt-six millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans, & leur ondéra ne fut plus qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhurd*, des hommes, & les plaça dans notre globe à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux, & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle espèce, sous peine de retourner à l'ondéra.

Ce sont-là les principaux articles de la foi des brachmanes, qui a duré sans interruption

(*) Voyez *Ciel matériel*.

de temps immémorial jusqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché aussi grave de manger un poulet que d'exercer la sodomie.

Ce n'est-là qu'une petite partie de l'ancienne cosmogonie des brachmanes. Leurs rites, leurs pagodes prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils représentent encore la vertu sous l'emblème d'une femme qui a dix bras & qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la vertu pour celle du diable, & d'assurer que le diable est adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir, & pour les calomnier.

De la métempsycose des brachmanes.

La doctrine de la métempsycose vient d'une ancienne loi de se nourrir de lait de vache ainsi que de légumes, de fruits & de riz. Il parut horrible aux brachmanes de tuer & de manger sa nourrice : on eut bientôt le même respect pour les chèvres, les brebis & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces anges rebelles qui achevaient de se purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes, ainsi que ceux des hommes. La nature du climat seconda cette loi, ou plutôt en fut l'origine : une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchissante, & inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame fut générale dans tout l'Orient, & nous en trouvons des vestiges dans les anciens livres sacrés. DIEU, dans la Genèse, (a) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur ame*. C'est ce que porte le texte hébreu : *Je vengerai*, dit-il, (b) *le sang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes*. Il dit dans le Lévitique, (c) *l'ame de la chair est le sang*. Il fait plus ; il fait un pacte solennel avec les hommes & avec tous les animaux, (d) ce qui suppose dans les animaux une intelligence.

Dans des temps très-postérieurs, l'Ecclésiaste dit formellement : (e) DIEU *fait voir que l'homme est semblable aux bêtes : car les hommes meurent comme les bêtes, leur condition est égale, comme l'homme meurt, la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Jonas, quand il va prêcher à Ninive, fait jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes, les livres sacrés comme les profanes ; & plusieurs les font parler. Il n'est donc pas étonnant que les brachmanes, & les pythagoriciens après eux, aient cru que les ames passaient successivement dans les corps

(a) Genèse chap. IX, v. 4.

(b) v. 5.

(c) Lev. ch. XVII, v. 14.

(d) Genèse ch. IX, v. 10.

(e) Ecclef. chap. XVIII, v. 19.

des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuadèrent, ou du moins ils dirent que les ames des anges délinquans, pour achever leur purgatoire, appartenaient tantôt à des bêtes, tantôt à des hommes : c'est une partie du roman du jésuite *Bougeant* qui imagina que les diables sont des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours, au bord de l'Occident, un jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux.

Des hommes & des femmes qui se brûlent chez les brachmanes.

LES brames ou bramins d'aujourd'hui, qui sont les mêmes que les anciens brachmanes, ont conservé, comme on sait, cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandit jamais le sang des hommes, ni celui des animaux, le plus bel acte de dévotion fut-il & est-il encore de se brûler publiquement ?

La superstition, qui allie tous les contraires, est l'unique source de cet affreux sacrifice : coutume beaucoup plus ancienne que les lois d'aucun peuple connu.

Les brames prétendent que *Brama* leur grand prophète, fils de DIEU, descendit parmi eux, & eut plusieurs femmes ; qu'étant mort, celle de ses femmes qui l'aimait le plus, se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le ciel. Cette femme se brûla-t-elle en effet, comme on prétend que *Porcia* femme de *Brutus* avala des charbons ardens pour rejoindre son mari ? ou est-ce une fable inventée par les prêtres ?

prêtres ? Y eut-il un *Brama*, qui se donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU ? Il est à croire qu'il y eut un *Brama*, comme dans la suite on vit des *Zoroastres*, des *Bacchus*. La fable s'empara de leur histoire : ce qu'elle a toujours continué de faire par-tout.

Dès que la femme du fils de DIEU se brûle, il faut bien que les dames de moindre condition se brûlent aussi. Mais comment trouveront-elles leurs maris qui sont devenus chevaux, éléphans ou éperviers ? Comment démêler précisément la bête que le défunt anime, comment le reconnaître & être encore sa femme ? Cette difficulté n'embarasse point des théologiens indoüs ; ils trouvent aisément des distingo, des solutions, *in sensu composito*, *in sensu diviso*. La métempsycose n'est que pour les personnes du commun, ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des anges jadis rebelles, vont se purifiant ; celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées & retrouvent leurs maris tout purifiés : enfin les prêtres ont raison & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler ; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument volontaire. L'honneur est d'abord déféré à la plus ancienne mariée des femmes du mort : c'est à elle de descendre au bûcher ; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente ; ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à

la fois sur le bûcher d'un raya ; mais ces sacrifices sont devenus assez rares : la foi s'affaiblit depuis que les mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européens négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guère de gouverneur de Madrass & de Pondichéri qui n'ait vu quelque indienne périr volontairement dans les flammes. M. *Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté singulière, mère de trois enfans, se brûla en présence de Mme. *Roussel* femme de l'amiral, qui était à la rade de Madrass : elle résista aux prières, aux larmes de tous les assistans. Madame *Roussel* la conjura au nom de ses enfans, de ne les pas laisser orphelins : l'indienne lui répondit ; DIEU *qui les a fait naître aura soin d'eux* ; ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de sa main le feu au bûcher, & consomma son sacrifice avec la sérénité d'une de nos religieuses qui allume des cierges.

M. *Shernoc* négociant anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable qui descendait dans le bûcher, l'en arracha de force lorsqu'elle allait y mettre le feu, &, secondé de quelques anglais, l'enleva & l'épousa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible sacrilége.

Pourquoi les maris ne se sont-ils jamais brûlés pour aller trouver leurs femmes? Pourquoi un sexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique? Est-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épousé une fille de *Brama*, au lieu qu'elle assure qu'une indienne fut mariée avec

le fils de ce dieu ? eſt-ce parce que les femmes ſont plus ſuperſtitieuſes que les hommes ? eſt-ce parce que leur imagination eſt plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée ?

Les anciens brachmanes ſe brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieilleſſe, & ſur-tout pour ſe faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne ſe ſerait pas mis ſur un bûcher ſans le plaiſir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat *Pellegrinus* ſe brûla en public par la même raiſon qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas auſſi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable ſacrifice des femmes indiennes ? Peut-être, ſi on portait une loi de ne ſe brûler qu'en préſence d'une ſeule femme de chambre, cette abominable coutume ſerait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot ; une centaine d'indiennes, tout au plus, a donné ce terrible ſpectacle : & nos inquiſitions, nos fous atroces qui ſe ſont dit juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choſes que perſonne n'entendait. Plaignons & condamnons les brames : mais rentrons en nous-mêmes, miſérables que nous ſommes.

Vraiment nous avons oublié une choſe fort eſſentielle dans ce petit article des brachmanes : c'eſt que leurs livres ſacrés ſont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas, & les docteurs ont des ſolutions prêtes, des ſens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expreſſes de *Birma*,

de *Brama* & de *Vitsnou*, qui fermeraient la bouche à tout raisonneur.

BULGARES, OU BOULGARES.

PUISQU'ON a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs seront peut-être bien aises de savoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchans, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leurs doivent : de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares*, en retranchant *l* & *a*.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgare*, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga ; & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septième siècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie, & ils inondèrent l'empire romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769 sous l'empire de *Catherine II*.

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on ap-

pelle encore *Bulgarie*. Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irène*, du temps de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contr'eux après avoir été vaincu par les Sarrazins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur roi nommé *Crom* lui coupa la tête, & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ces peuples, & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième siècle, un *Bogoris* qui fesait la guerre à la princesse *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrétien.

Les Boulgares, qui n'étaient pas si complaisans, se révoltèrent contre lui; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur le champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs grecs du bas empire; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire:

Théodora était, disent-ils, un princesse très-religieuse, & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir, par divers supplices, cent mille hommes qu'on accusait d'être manichéens. (*a*) « C'était, dit le modeste continuateur d'*Echard*, » la plus impie, la plus détestable, la plus dan» gereuse, la plus abominable de toutes les

(*a*) Histoire romaine prétendue traduite de *Laurent Echard*, tome II, page 242.

» héréſies. Les cenſures eccléſiaſtiques étaient » des armes trop faibles contre des hommes » qui ne reconnaiſſaient point l'Egliſe. »

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure, puiſqu'elle était perſécutée: mais cela eſt bien fin pour des Bulgares.

Le grand ſchiſme éclata dans ce temps-là plus que jamais entre l'Egliſe grecque ſous le patriarche *Photius*, & l'Egliſe latine ſous le pape *Nicolas I.* Les Bulgares prirent le parti de l'Egliſe grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'*hérétiques*, & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encore aujourd'hui.

L'empereur *Baſile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile* pour les préſerver de l'héréſie du manichéiſme, & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté, ils ſe firent manichéens. Il ſe peut très-bien que ces Bulgares, qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fuſſent pas d'excellens théologiens, non plus que *Pierre de Sicile*.

Il eſt ſingulier que ces barbares, qui ne ſavaient ni lire ni écrire, aient été regardés comme des hérétiques très-déliés, contre leſquels il était très-dangereux de diſputer. Ils avaient certainement autre choſe à faire qu'à parler de controverſe, puiſqu'ils firent une guerre ſanglante aux empereurs de Conſtantinople pendant quatre ſiècles de ſuite, & qu'ils aſſiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième ſiècle, l'empereur *Alexis* voulant ſe faire reconnaître

par les Bulgares, leur roi *Joannic* leur répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume qui ne devait plus relever que du St. Siége.

C'était le temps le plus violent des croisades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape & à ses croisés, prit le prétendu empereur *Baudouin* prisonnier, lui fit couper les bras, les jambes & la tête, & se fit une coupe de son crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe, on n'avait pas besoin de les appeler *manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques. Car manichéen, patarin & vaudois, c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'Église romaine.

Le mot de *boulgare*, tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi sous *St Louis*, frère *Robert*, grand inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un *Boulgare* par les communes de Picardie. *Philippe le bel* donna cette épithète à *Boniface VIII*. (*)

Ce terme changea ensuite de signification vers les frontières de France; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune

(*) Voyez Bulle.

homme bien fait, c'eſt un joli *boulgare ;* un bon homme était un bon *boulgare.*

Lorſque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands diſaient en le voyant : *Notre gouverneur eſt un bien plat boulgare en comparaiſon de celui-ci.*

En voilà aſſez pour l'étymologie de ce beau nom.

BULLE.

Ce mot déſigne la boule ou le ſceau d'or, d'argent, de cire ou de plomb, attaché à un inſtrument, ou charte quelconque. Le plomb pendant aux reſcrits expédiés en cour romaine porte d'un côté les têtes de *St Pierre* à droite, & de *St Paul* à gauche. On lit au revers le nom du pape régnant, l'an de ſon pontificat. La bulle eſt écrite ſur le parchemin. Dans la ſalutation le pape prend le titre de *ſerviteur des ſerviteurs de* DIEU, ſuivant cette ſainte parole de JESUS à ſes diſciples : (*a*) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous ſera votre ſerviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule humble en apparence, les papes expriment une eſpèce de ſyſtème féodal, par lequel la chrétienté eſt ſoumiſe à un chef qui eſt DIEU, dont les grands vaſſaux *St Pierre* & *St Paul* ſont repréſentés par le pontife leur ſerviteur ; & les arrières-vaſſaux ſont tous les princes ſéculiers, ſoit empereurs, rois ou ducs.

Ils ſe fondent, ſans doute ſur la fameuſe

(*a*) *Matthieu* chap. XX, v. 27.

bulle *in cœna Domini*, qu'un cardinal diacre lit publiquement à Rome chaque année, le jour de la cène, ou le jeudi-ſaint, en préſence du pape accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture, ſa ſainteté jette un flambeau allumé dans la place publique, pour marque d'anathème.

Cette bulle ſe trouve pag. 714, tom. I. du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673, & pag. 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne eſt de 1536. *Paul III*, ſans marquer l'origine de cette cérémonie, y dit que c'eſt une ancienne coutume des ſouverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi ſaint, pour conſerver la pureté de la religion chrétienne, & pour entretenir l'union des fidelles. Elle contient vingt-quatre paragraphes, dans leſquels ce pape excommunie :

1°. Les hérétiques, leurs fauteurs ; & ceux qui liſent leurs livres.

2°. Les pirates, & ſur-tout ceux qui oſent aller en courſe ſur les mers du ſouverain pontife.

3°. Ceux qui impoſent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui, en quelque manière que ce puiſſe être, empêchent l'exécution des lettres apoſtoliques, ſoit qu'elles accordent des grâces, ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les eccléſiaſtiques, & les tirent à leur tribunal, ſoit que ce tribunal s'appelle *audience*, *chancellerie*, *conſeil*, ou *parlement*.

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié, feront ou publieront des édits, règlemens, pragma-

tiques, par lesquels la liberté ecclésiastique, les droits du pape & ceux du St Siége seront blessés, ou restreints en la moindre chose, tacitement ou expressément.

14°. Les chanceliers, conseillers ordinaires ou extraordinaires de quelque roi ou prince que ce puisse être, les présidens des chancelleries, conseils ou parlemens, comme aussi les procureurs-généraux, qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques, ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques, même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le pape se réserve à lui seul d'absoudre lesdits chanceliers, conseillers, procureurs-généraux & autres excommuniés, lesquels ne pourront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts, & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus; & afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance, il ordonne,

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des apôtres, & à celle de St Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches, primats, archevêques & évêques, en vertu de la sainte obédience, aient à publier solennellement cette bulle, au moins une fois l'an.

24°. Il déclare que si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle, il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU

tout-puiſſant, & celle des bienheureux apôtres, *St Pierre* & *St Paul*.

Les autres bulles poſtérieures appelées auſſi *in Cœna Domini*, ne ſont qu'ampliatives. L'article 21, par exemple, de celle de *Pie V*, de l'année 1567, ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler, que tous les princes qui mettent dans leurs États de nouvelles impoſitions, de quelque nature qu'elles ſoient, ou qui augmentent les anciennes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du St Siége, ſont excommuniés *ipſo facto*.

La troiſième bulle *in Cœna Domini*, de 1610, contient trente paragraphes, dans leſquels *Paul V* renouvelle les diſpoſitions des deux précédentes.

La quatrième & dernière bulle *in Cœna Domini*, qu'on trouve dans le Bullaire, eſt du 1 avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi, la juſtice & la tranquillité publique, il ſe ſert du glaive ſpirituel de la diſcipline eccléſiaſtique pour excommunier en ce jour qui eſt l'anniverſaire de la cène du ſeigneur,

1°. Les hérétiques,

2°. Ceux qui appellent du pape au futur concile; & le reſte comme dans les trois premières.

On dit que celle qui ſe lit à préſent eſt de plus fraîche date, & qu'on y a fait quelques additions.

L'*Hiſtoire de Naples* par *Giannone* fait voir quels déſordres les eccléſiaſtiques ont cauſés

dans ce royaume & quelles vexations ils y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacremens, pour tâcher d'y faire recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrite solennellement, ainsi que dans la Lombardie autrichienne, dans les États de l'impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme & ailleurs. (*b*)

L'an 1580, le clergé de France avait pris le temps des vacances du parlement de Paris pour faire publier la même bulle *in Cœna Domini*. Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Brisson*, rendit le 4 octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre : *Litteræ processûs*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier ; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encore faite ; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre ; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques ou leurs grands-vicaires à comparaître devant la chambre, & à répondre au réquisitoire du procureur-général ; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du roi ; de faire défense d'empêcher l'exécution de cet arrêt sous peine d'être puni

(*b*) Le pape *Ganganelli* informé des résolutions de tous les princes catholiques, & voyant que les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuse bulle le jeudi de l'absoute l'an 1770.

comme ennemi de l'État & criminel de lèse-majesté, avec ordre d'imprimer cet arrêt & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires comme à l'original même.

Le parlement ne fesait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le Bel*. La bulle *Ausculta Fili* du 5 décembre 1301 lui fut adressée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui disait : « DIEU nous a établi sur les rois & » les royaumes pour arracher, détruire, » perdre, dissiper, édifier & planter en son » nom & par sa doctrine. Ne vous laissez donc » pas persuader que vous n'ayez point de su» périeur, & que vous ne soyez pas soumis » au chef de la hiérarchie ecclésiastique. Qui » pense ainsi est insensé, & qui le soutient » opiniâtrément est un infidelle séparé du » troupeau du bon pasteur. » Ensuite ce pape entrait dans le plus grand détail sur le gouvernement de France, jusqu'à faire des reproches au roi sur le changement de la monnaie.

Philippe le bel fit brûler à Paris cette bulle, & publier à son de trompe cette exécution par toute la ville le dimanche 11 février 1302. Le pape, dans un concile qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le Bel*, mais sans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameuse décrétale *Unam sanctam* dont voici la substance.

« Nous croyons & confessons une Église » sainte, catholique & apostolique, hors la-

» quelle il n'y a point de salut; nous recon-
» naissons aussi qu'elle est unique, que c'est
» un seul corps qui n'a qu'un chef & non pas
» deux comme un monstre. Ce seul chef est
» JESUS-CHRIST & *St Pierre* son vicaire &
» le successeur de *St Pierre.* Soit donc les
» Grecs, soit d'autres qui disent qu'ils ne
» sont pas soumis à ce successeur, il faut qu'ils
» avouent qu'ils ne sont pas des ouailles de
» JESUS-CHRIST; puisqu'il a dit lui-même,
» (*Jean*, chap. X, v. 16.) qu'*il n'y a qu'un*
» *troupeau & un pasteur.*

» Nous apprenons que dans cette Église &
» sous sa puissance sont deux glaives, le
» spirituel & le temporel; mais l'un doit être
» employé par l'Église & par la main du pon-
» tife, l'autre pour l'Église & par la main des
» rois & des guerriers, suivant l'ordre ou la
» permission du pontife. Or il faut qu'un glaive
» soit soumis à l'autre, c'est-à-dire, la puis-
» sance temporelle à la spirituelle : autrement
» elles ne seraient point ordonnées, & elles
» doivent l'être selon l'apôtre. (Rom. chap.
» XIII, v. 1.) Suivant le témoignage de la
» vérité, la puissance spirituelle doit instituer
» & juger la temporelle, & ainsi se vérifie à
» l'égard de l'Église la prophétie de *Jérémie* :
» (chap. I, v. 10.) *Je t'ai établi sur les nations*
» *& les royaumes*, *& le reste.* »

Philippe le Bel de son côté assembla les états-généraux, & les communes, dans la requête qu'ils présentèrent à ce monarque, disaient en propres termes : C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface* entende malement comme *Boulgare* (en retranchant *l* & *a*) cette

parole d'esperitualité ; (en *St Matthieu* chap. XVI, v. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel.* Comme si cela signifiait que s'il mettait un homme en prison temporelle, DIEU pour ce le mettrait en prison au ciel.

Clément V, successeur de *Boniface VIII*, révoqua & annulla l'odieuse décision de la bulle *Unam sanctam* qui étend le pouvoir des papes sur le temporel des rois, & condamne, comme hérétiques, ceux qui ne reconnaissent point cette puissance chimérique. C'est en effet la prétention de *Boniface* que l'on doit regarder comme une hérésie, d'après ce principe des théologiens : « On péche contre la règle de » la foi & on est hérétique, non-seulement » en niant ce que la foi nous enseigne, mais » aussi lorsqu'on établit comme de foi ce qui » n'en est pas. » (*Joan.* maj. m. 3. sent. diss. 37. q. 26.)

Avant *Boniface VIII* d'autres papes s'étaient déjà arrogé dans des bulles les droits de propriété sur différens royaumes. On connaît celle où *Grégoire VIII* dit à un roi d'Espagne : *Je veux que vous sachiez que le royaume d'Espagne, par les anciennes ordonnances ecclésiastiques a été donné en propriété à St Pierre & à la sainte Eglise romaine.*

Le roi d'Angleterre *Henri II* ayant aussi demandé au pape *Adrien IV* la permission d'envahir l'Irlande, ce pontife le lui permit, à condition qu'il imposât à chaque famille d'Irlande une taxe d'un *carolus* pour le saint Siége, & qu'il tînt ce royaume comme un chef de l'Église romaine : *car*, lui écrit-il, *on ne doit point douter que toutes les îles*

auxquelles JESUS-CHRIST, *le soleil de justice, s'est levé, & qui ont reçu les enseignemens de la foi chrétienne, ne soient de droit à St Pierre, & n'appartiennent à la sacrée & sainte Église romaine.*

Bulles de la croisade & de la composition.

Si l'on disait à un Africain, ou à un Asiatique sensé que dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair le samedi, le pape donne la permission d'en manger par une bulle, moyennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Asiatique & cet Africain? Ils conviendraient du moins que chaque pays a ses usages, & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choses, & quelque déguisement qu'on y apporte, tout se fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles sous le nom de la *Cruzada*, la croisade, l'une du temps d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V*. La première vend la permission de manger les samedis, ce qu'on appelle la *grossura*, les *issues*, les *foies*, les *rognons*, les *animelles*, les *gésiers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *fressures*, les *fraises*, les *têtes*, les *cous*, les *hauts-d'ailes*, les *pieds*.

La seconde bulle, accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permission de manger gras pendant tout le carême, & absout de tout crime, excepté celui d'hérésie.

Non-seulement on vend ces bulles, mais il est ordonné de les acheter, & elles coûtent plus

plus cher, comme de raiſon, au Pérou & au Mexique qu'en Eſpagne. On les y vend une piaſtre. Il eſt juſte que les pays qui produiſent l'or & l'argent payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles eſt de faire la guerre aux Maures. Les eſprits difficiles ne voient pas quel eſt le rapport entre des freſſures & une guerre contre les Africains ; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a jamais ordonné qu'on fît la guerre aux mahométans ſous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui eſt appelée la *bulle de la compoſition*. Elle eſt affermée & a rendu long-temps des ſommes honnêtes dans toute l'Eſpagne, dans le Milanais, en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le roi, ou l'État, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, ſe confeſſent à eux, leur expoſent combien il ſerait triſte de reſtituer le tout. Ils offrent cinq, ſix & quelquefois ſept pour cent aux moines pour garder le reſte en ſureté de conſcience ; & la compoſition faite, ils reçoivent l'abſolution.

Le frère prêcheur auteur du *Voyage d'Eſpagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilége, chez *Jean-Baptiſte de l'Epine*, s'exprime ainſi ſur cette bulle : (*c*) *N'eſt-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix ſi raiſonnable, ſauf à en voler davantage quand on aura beſoin d'une plus groſſe ſomme ?*

(*c*) Tom. V, 210.

Bulle Unigenitus.

La bulle *in Cœna Domini* indigna tous les souverains catholiques qui l'ont enfin proscrite dans leurs États ; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe ; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété. Personne ne s'en soucia hors les parties intéressées dans cette affaire passagère ; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des jésuites tout-puissans & des restes de Port-royal écrasé.

Le prêtre de l'oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament, au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en fesant condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il fesait un très-grand cas.

Ce jésuite, fils d'un procureur de Vire en basse-Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le pape, il voulut le faire disgracier par le roi son maître. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des mandemens contre lui, qu'il fit signer par quatre évêques. Il minuta encore des lettres au roi qu'il leur fit signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour ; le roi s'aigrit contre le cardinal, Mme de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une suite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre ; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre funeste, plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens, *le Tellier* fit demander à Rome par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Quesnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier* & deux autres jésuites nommés *Doucin* & *Lallemant*, extrairent cent trois propositions que le pape *Clément XI* devait condamner ; la cour de Rome en retrancha deux pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni* chargé de cette affaire, & livré aux jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire ; il voulait seulement plaire au roi de France qu'il avait long-temps indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles* depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait pour satisfaire le roi qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clement XI ne se fit pas prier ; il envoya la bulle, & fut tout étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec

des sifflets & des huées. *Comment donc, disait-il au cardinal Carpegne, on me demande instamment cette bulle; je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque!*

Tout le monde fut surpris en effet de voir un pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal sonnante, & offensant les oreilles pieuses, cette proposition : *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche, sur-tout la sainte Écriture.* Et cette autre : *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partisans des jésuites étaient alarmés eux-mêmes de cette censure, mais ils n'osaient parler. Les hommes sages & désintéressés criaient au scandale, & le reste de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort de *Louis XIV*; il était en horreur, mais il gouvernait. Il n'est rien que ce malheureux ne tenta pour faire déposer le cardinal de *Noailles*; mais ce boute-feu fut exilé après la mort de son pénitent. Le duc d'*Orléans*, dans sa régence, apaisa ces querelles en s'en moquant. Elles jetèrent depuis quelques étincelles, mais enfin elles sont oubliées & probablement pour jamais. C'est bien assez qu'elles aient duré plus demi-siècle. Heureux encore les hommes, taient divisés que pour des sottises qui point verser le sang humain!

Fin du Tome troisième.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

